Table des matières

Résumé ..... **iii**

Abstract ..... **iv**

Table des matières ..... **v**

Remerciements ..... **vi**

La résilience des corps **1**

Chapitre 1. La disparition **2**
Chapitre 2. La tempête de neige **13**
Chapitre 3. Les nuits sans sommeil **29**
Chapitre 4. L'inconscience **38**
Chapitre 5. L'enquête **52**
Chapitre 6. Immobile **68**
Chapitre 7. Le réveil **84**
Chapitre 8. L'envie de fuir **106**
Chapitre 9. Encore un réveil **116**
Chapitre 10. La torture ou ce que l'on croit **128**
Chapitre 11. La même opinion **137**
Chapitre 12. Hurler **152**

Femmes sans enfant : une impossibilité? Analyse de *La lune dans un HLM* de Marie-Sissi Labrèche et d'*Un léger désir de rouge* d'Hélène Lépine. **163**

Introduction **164**
Méthodologie **168**
Présentation du corpus **169**
La lune dans un HLM 169
Un léger désir de rouge 170
Chapitre 1 : Hériter et transmettre **172**
La mère 172
Le père 178
La grand-mère 180
L'absence de modèle familial 184
Chapitre 2 : Dire « je ne veux pas » **188**
Chapitre 3 : Faire corps avec son désir **199**

Conclusion **205**

Bibliographie **208**

Remerciements

Sans Neil Bissoondath, mon directeur, je n'aurais jamais imaginé faire une maitrise. Sa question, répétée à trois reprises, m'aura convaincue : « Penses-tu faire une maitrise, Marie-Ève? ». En voici donc la réponse. Je le remercie d'avoir cru en moi et en mon roman. Merci à ma codirectrice Andrée Mercier pour ses questions si pertinentes, ses suggestions de lecture, sa douceur et sa confiance.

Un merci infini à tous les membres du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), site Université Laval. Les diners conviviaux au septième étage, la collégialité et la curiosité intellectuelle qui règnent au Centre m'auront donné le souffle nécessaire à la poursuite de mes études. Un merci tout particulier au directeur du CRILCQ-ULaval, René Audet, pour les défis qu'il m'aura lancés, pour la complicité.

Je remercie Hans-Jürgen Greif avec qui j'ai été jumelée dans le cadre de la mesure Première Ovation en 2012 pour un autre roman. Il a été mon premier contact avec la création littéraire et, avec lui, j'ai appris la rigueur et le désir d'amener une histoire jusqu'à son point final.

Merci à Pierre-Olivier Bussières, le premier lecteur de *La résilience des corps*. Ses commentaires auront su me faire cheminer et j'ai vraiment très hâte de lire son œuvre qui viendra.

Je lève mon chapeau à mes colocs, Joëlle, Camille, Joseph, Hugues, Stéphanie et Maude qui m'auront soutenue, endurée, divertie, encouragée, dorlotée dans mes élans de passion et mes paniques.

Comment transmettre en quelques mots toute ma reconnaissance envers mes ami.e.s et ma famille pour leur soutien, leur amour? Cette maitrise a été accomplie grâce à vous.

Un dernier merci aux habitants de Change Islands, Terre-Neuve, qui m'auront accueilli sur leur ile le temps d'un été, pour que j'écrive un roman. Un jour, je raconterai les histoires qu'ils m'ont si gentiment confiées.

La résilience des corps[1]

Roman

[1] Ce texte est rédigé en nouvelle orthographe.

Chapitre 1. LA DISPARITION

Depuis une bonne heure déjà, j'attends mon tour dans la salle aux murs nus du poste de police du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

J'essaie de fermer les yeux, de dormir un peu, mais rien n'y fait. À chaque son, je sursaute. J'imagine mon téléphone vibrer dans ma poche, le prends en vitesse pour répondre au vide. Pour une énième fois, je recompose le numéro des parents de Clara.

– Des nouvelles? dis-je au père de Clara, Normand.

– Non. Tu as parlé aux policiers?

– Pas encore, j'attends. Je vous tiens au courant.

– Tu viendras souper, ok?

– Ouais, ok, bonne idée… à tantôt.

Je raccroche et regarde ma montre. 20 h 30. C'est vrai que j'ai faim, maintenant que j'y pense, surtout que je n'ai pas mangé depuis ce matin. Pour oublier les grognements de mon estomac, j'arpente la salle d'attente du commissariat. Je compte mes pas, huit sur la longueur, quatre sur la largeur, comme Clara le fait quand elle panique. Ça l'aide à garder le contrôle, qu'elle dit. Je dois rester cartésien, logique. Ne pas dévier sur les possibilités. Ne pas ressentir les émotions, la fatigue. J'attends mon tour.

Une policière me fait signe de la suivre. J'attrape mon attirail de sacs, foulard, manteau et gants. Elle m'indique une porte, derrière laquelle se trouve le sergent-détective Jérôme Ouellet, assis à son bureau, les yeux rivés sur son écran d'ordinateur. Quand il lève la tête, un vague sourire se dessine sur son visage, puis il se rembrunit.

– Romain! T'es surement pas juste venu me souhaiter bonne année… Dis-moi que c'est pas ce que je pense.

Je baisse la tête, lâche mes effets sur une des deux chaises devant son bureau et cale mes mains dans mes poches.

– Bonne année! que je lance, avec un sourire qui doit avoir l'air d'une grimace. Mais oui, c'est ce que tu penses. Clara a disparu.

– Encore!

Je hausse les épaules. Les sourcils froncés, les bras croisés, Jérôme me fixe. Il a pris quelques kilos et des cheveux blancs depuis la dernière fois que je l'ai vu, en mars dernier. J'essaie de retenir mon attention sur lui pour ne pas regarder les visages des disparus sur le mur des enquêtes en cours, mur auquel la photo de Clara s'ajoutera d'ici quelques heures.

– Qu'est-ce qui va pas avec toi, Romain?

Jérôme fait craquer ses doigts et me somme de m'assoir.

– Tu sais, t'es jeune, t'es brillant. Qu'est-ce que tu fais avec une fille qui arrive pas à rester sur Terre?

Je secoue la tête. Pour être honnête, je ne sais plus trop. Je l'aime. Mais à quoi ça rime, rendu là?

– C'est quoi? La troisième fois que tu viens me voir pour rapporter sa disparition? En quoi? Quatre ans? C'est la dernière fois que je remplis une fiche pour toi, parce que là, j'ai comme peur que ce soit toi qui disparaisses. T'as encore perdu du poids!

Jérôme continue sa tirade en sortant les dossiers antérieurs sur Clara. Sergent-détective Ouellet : maintenant, je ne l'appelle que Jérôme. Je le connais bien après toutes les enquêtes. Quand il mâchonne sa joue gauche rasée de près pendant qu'il remplit un nouveau formulaire, c'est qu'il est contrarié. Nous sommes les deux dans la trentaine et, dans d'autres circonstances, je crois qu'on pourrait bien s'entendre.

— Bon, elle a toujours les cheveux blonds?

— Oui.

— Même taille, même poids, j'imagine?

Je hoche la tête.

— Des nouveaux signes distinctifs?

— Pas de nouveau tatouage, non.

— Fait que, dis-moi d'abord c'est quand la dernière fois que tu l'as vue et dans quelles circonstances?

— Ok. On était dans Charlevoix, dans un chalet qu'elle avait loué pour une semaine, aux Éboulements. Je pense que c'est l'endroit qu'elle préfère, tu aurais dû la voir quand elle m'a annoncé qu'on allait là pour nos vacances! Ça allait super bien, je veux dire, depuis quatre mois, même un peu plus, attends, je l'ai écrit dans mon agenda, ok, donc depuis le 15 septembre, elle allait bien, vraiment bien. Pas d'absences, pas de confusion ni de crises,

tu vois? Du bon temps, ensemble… Elle avait une job depuis six mois, pas un gros truc, commis dans un magasin de produits naturels, mais ça lui plaisait et elle était bien contente de gagner des sous, des sous à elle, pas juste un chèque du gouvernement, tu comprends? En tout cas, on était au chalet pour quatre nuits, juste les deux.

Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à ses yeux malicieux dans notre lit quand elle m'a annoncé qu'elle avait une surprise pour moi. Elle avait sorti de sous l'oreiller la confirmation de réservation du chalet avec, entourée au surligneur, la mention « payé ».

— Donc vous êtes allés au chalet…, m'encourage Jérôme.

— Ouais, on y est allés. Après trois jours, elle a commencé à moins bien aller. Je sais pas trop comment te le décrire, elle était... Un matin, le mercredi, je me suis levé, elle était pas dans le lit, elle regardait par la fenêtre du salon, en robe de chambre. Quand je l'ai embrassée, elle a sursauté et c'est comme si elle me reconnaissait pas. Elle s'est enfermée dans les toilettes, puis dix minutes après, elle est revenue et la journée s'est passée comme prévu. On a fait de la raquette dans la journée, j'ai allumé un feu et on a mangé de la fondue, on s'est collés, et tout et tout, tu sais ce que c'est. Mais le lendemain matin, même chose, elle était déjà debout quand je me suis réveillé, et elle est devenue de plus en plus distante. J'ai vérifié, elle prenait bien ses médicaments, c'était pas ça. Je lui ai demandé de s'accrocher, mais je pense qu'il était déjà trop tard. La dernière journée, celle où on devait partir, vendredi, elle était plus dans le chalet quand je me suis levé. Je l'ai cherché dans tout le village, dans les villages alentour, Baie-Saint-Paul, Saint-Placide, Saint-Joseph, je suis même descendu jusqu'à La Malbaie. J'ai prolongé la location du chalet de trois jours, au cas où elle reviendrait. Mais là, je pouvais plus rester, j'avais plus de vacances en banque, je savais pas quoi faire.

J'expire, m'accroche aux accoudoirs pour ne pas tomber.

– Tu l'as signalée dans Charlevoix aussi? C'est bizarre, j'ai rien reçu.

– Pourtant, j'ai fait ça dès la première journée. Mais le gars avait pas l'air d'avoir de l'expérience dans les disparitions. Anyway, toi, tu la connais, ça devrait aider.

– Je la connais, c'est des grands mots… Je pense que ta blonde est la personne la moins prévisible que je connaisse. Pis tu sais que la chercher, ça nous a pas été trop utile les

dernières fois. Si elle revient, c'est par elle-même. La seule fois où on a mis la main dessus, elle a encore fugué trois semaines plus tard…

Je le coupe.

– C'est pas des fugues, Jérôme, c'est des absences! Mais je sais pas, j'ai l'impression que cette fois-ci, c'est différent. Elle était pas comme d'habitude… Si habitude il y a.

Jérôme lâche son crayon qui roule jusqu'au sol et n'essaie pas de le rattraper.

– Mais à quoi tu t'accroches, Romain? Elle va te faire le même coup encore et encore! Qu'on la retrouve ou pas, tu peux pas rester avec elle. C'est pas normal que…

– Je sais que c'est pas normal! Mais, qu'est-ce que tu veux? Je l'aime. Pis je suis pas prêt à l'abandonner. Clara, c'est ma Clara.

— Ouais. Mais c'est la dernière fois que je t'aide, pis c'est ben parce que c'est toi. Dernière fois, je te le jure. Et si c'est quelqu'un d'autre qui prend le dossier, tu sais qu'elle ressortira pas de l'hôpital de sitôt.

*** * ***

La grande couronne de Noël trône encore sur la porte d'entrée de la maison des Blanchard. Vêtue de son éternel pull couleur prune au col déformé par le temps, la mère de Clara ouvre la porte et m'accueille en m'embrassant et en me prenant les mains. J'enlève mon manteau, suis Monique vers le salon, où de nouvelles photographies ont été posées aux murs. Je détourne le regard d'un portrait de Clara et moi, à Noël, pour me concentrer sur les horribles dauphins de porcelaine. Au salon, des chandelles diffusent une odeur de cannelle.

Normand sort de la cuisine et me serre longuement la main. Ses yeux gris fouillent mon visage en quête d'un signe d'espoir. Usés, fatigués, les parents de Clara n'ont pas encore soixante ans, mais ont l'air d'en avoir quatre-vingts. J'ai peur que Jérôme ait raison. Moi aussi, je vieillirai trop vite. Je n'arrête pas de me trouver des cheveux blancs.

Monique installe sur la table de verre du salon des napperons de dentelle, tandis que Normand s'écrase en grimaçant dans le divan de cuirette bourgogne. Elle revient de la

Rapport-Gratuit.com

cuisine quelques instants plus tard avec une théière en forme de cygne et trois tasses, puis repart me chercher une assiette de pâté au poulet. Je m'assieds dans le vieux *Lay-Z-Boy*, devant le divan, et sers à chacun du thé.

Les mains de Normand tremblent un peu, il doit poser sa tasse sur la table quelques secondes : les symptômes de son Parkinson augmentent rapidement en intensité. Je ne l'ai jamais connu autrement qu'avec ce tremblement, une lueur de crainte dans les yeux et la paupière tombante. Clara accompagnait son père chez le médecin lorsqu'il a reçu le diagnostic. Lorsqu'elle était rentrée à la maison, son visage m'avait fait peur : blanc, fermé, éteint. « Ma mère ne peut pas s'occuper de deux malades. Ça va la tuer. Je peux pas les perdre. » Le lendemain, elle a disparu pour la première fois depuis notre rencontre. J'avais dû me rendre chez ses parents en fouillant dans ses papiers pour trouver leur adresse. Normand m'avait été présenté lors de mon déménagement avec Clara, mais Monique, elle, ne parlait plus à sa fille. Quand je leur ai annoncé la disparition, ils ont eu ce quasi-haussement d'épaules qui trahissait une lassitude effroyable. Ils ne comptaient déjà plus les « absences ».

L'assiette fumante entre les mains, Monique nous rejoint et s'assied cuisse contre cuisse avec son mari.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Romain?

Elle me pose la question d'une voix à peine audible. Elle poursuit, presque pour elle-même :

– Elle avait l'air en forme à Noël, elle était radieuse, tu trouves pas? Je l'avais jamais vue de même. Pour une fois, les médicaments l'aidaient. Elle les prend encore? Vous vous êtes chicanés?

Quand Clara vit une émotion trop forte, il arrive qu'elle se *dissocie*, c'est-à-dire qu'elle fonctionne sur une sorte de pilote automatique, qu'elle ne ressente plus d'émotions et n'ait plus de mémoire. Quand elle disparait, c'est à cause d'une dissociation. Elle revient des heures ou des jours plus tard, en émergeant quelque part, complètement hébétée, sans souvenir de ses aventures. Son psychiatre m'a expliqué qu'elle prend alors d'autres personnalités, mais on ne sait pas si ce sont les mêmes qui reviennent ou non. Clara ne se rappelle jamais.

– Tout allait bien, Monique. Je comprends pas. Elle prenait ses médicaments, elle doit toujours le faire, parce qu'elle les a amenés avec elle. C'est la première fois qu'elle part comme ça, avec ses pilules, du moins depuis que je la connais.

Monique et Normand froncent les sourcils et hochent la tête. Clara n'est pas du genre à prendre ce qu'elle déteste le plus au monde avec elle pour s'éclipser. C'est vrai qu'elle les haït moins, ses médicaments, depuis qu'elle comprend qu'ils lui font du bien, mais de là à ce que son inconscient les lui fasse prendre…

Le téléphone sonne, Monique s'élance pour aller répondre à la cuisine. Normand tend l'oreille, devine que ce n'est pas celle espérée au bout du fil. Il s'assure que Monique continue sa conversation et se penche vers moi.

– Romain, Clara nous a parlé au jour de l'An, à propos de vous deux. Elle était vraiment en grande réflexion, sérieuse, et comme ça arrive pas souvent… Est-ce que… est-ce qu'elle t'a parlé de… de rupture?

*** * ***

Crissement de dents.

Crispation de la mâchoire.

— Romain!

Il ne bouge pas.

— Regarde-moi!

— Non, je veux pas.

Il reste étendu sur le lit, immobile, à fixer le vide. Je lui empoigne les épaules, le secoue le plus fort que je peux. Il détourne toujours les yeux.

— Romain! Réponds-moi!

Je lui décoche un coup de poing au ventre, il encaisse en silence. Je lui tire les cheveux, le gifle. Je n'arrive pas à cesser de pleurer, lui non plus. Il ne lutte pas, malgré ma morsure sur son bras. Il ne pare pas mes coups.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

— Réagis, merde! Crie, défends-toi, supplie-moi, mais fais quelque chose!

Je pourrais le battre à mort qu'il ne ferait rien. Et c'est moi qu'on dit « folle ». J'ai beau cracher, hurler, il ne fait rien.

— Ostie! Tu peux-tu arrêter d'être stoïque? J'essaie d'avoir une conversation avec toi.

Ses sourcils se contractent, il a tiqué à « stoïque ». Je sais qu'il attend que je m'épuise, que je m'écrase, que les larmes prennent le dessus de la colère. Il me maintiendra sur le matelas jusqu'à ce que je m'endorme. Il m'embrassera sur le front, sortira et barrera la porte de la chambre de l'extérieur. Il ira marcher autour du bloc avant de rentrer me faire l'amour pendant que je m'excuse. Après, nous ne parlerons plus de la chicane. Pendant des mois, qui sait, pendant une saison, tout ira bien. Et une nouvelle crise reviendra, parce qu'elles reviennent toujours.

— Faut-tu que je la pète encore, la vitre du salon, pour que tu me répondes? Hein? Faut-tu que je brule le tapis?

Rien. Une statue. Une pierre.

— Criss que tu me fais chier, Romain Marly!

Un léger spasme sur son visage. La coquille commence à fendre. Excitée, je baisse le ton et embarque à califourchon sur lui, mon visage à quelques centimètres du sien. Je l'oblige à me regarder.

— Je ne t'aime plus.

Une grande contraction traverse son corps pris entre mes jambes. Son mouvement est rapide. Il attrape mes poignets et je me retrouve étendue sur le lit, lui par-dessus moi.

— Tu mens, Clara. Je sais que tu mens. Je te demande pas grand-chose, mais ça, c'est un ordre : tu ne me mens pas.

Son visage rouge se contracte, il a même de l'écume aux coins de ses lèvres. Jamais encore je ne l'ai vu dans cet état. C'est fantastique!

— Je ne mens pas.

J'ai articulé la phrase lentement. Je crois qu'il va me frapper. Jubilation. Il ajoute de la pression sur mes poignets. Il va céder à la colère. Il va le faire!

— ARRÊTE! Arrête d'essayer de me faire sortir de mes gonds. Je t'aime, Clara, pis c'est pas parce que tu te hais que je dois te haïr. Je veux pas te haïr. Arrête de me faire ça.

C'est déjà fini. Il lâche mes bras, se roule en boule sur l'édredon, vêtu encore de son veston et de sa cravate de Noël du party familial. Mon Tout-Romain, mon César.

— C'est pour ça, Rom, que…

— Non, y'en est pas question.

Son ton trop aigu. Je me couche près de lui, colle mes seins contre son dos. Je replace une mèche de ses cheveux, l'enlace.

– Mais Romain, je suis pas bien pour toi. Tu le sais, que je t'aime. Mais tu peux pas rester avec moi. Je veux pas te faire ça.

Je lui dis tout ça et j'ai mal. En réalité, non, je n'ai pas mal, je ne le sens pas vraiment, je ne le sens déjà plus, juste du vide dans le milieu du ventre, un grand trou où tout mon corps veut se cacher, mais je lutte pour rester là, pour me retenir à l'odeur de mon amoureux, j'enfonce mes doigts dans son ventre parce que je tombe, je suis aspirée dans le tourbillon et bientôt je ne serai plus là si je continue l'air n'entrera plus dans mes poumons il fait si noir et j'étouffe et le cri ne sort pas et —

Romain me secoue, me ramène à moi.

— Pars pas, Clara, pars pas!

Je me retiens à son regard, je le vois en face de moi, je sens son haleine, la chaleur de son souffle, la pulsation du sang qui circule dans ses veines. Je suis revenue, je ne tomberai pas. Épuisée.

– Clara, tu es là?

– Oui.

C'est à peine un oui, juste une légère vibration entre mes cordes vocales, un couinement de souris. Je n'ai plus d'énergie. Romain me berce doucement contre lui.

— J'ai besoin de toi.

C'est sorti tout seul, je n'ai pas réussi à retenir les mots dans ma gorge. La phrase est tombée et nous a soudés encore, nous a suturés pour des siècles et des siècles, amen. Il ne me laissera jamais partir. Je l'ai contaminé. Condamné.

*** * ***

Devant la porte de notre appartement, je m'arrête. J'espère percevoir un mouvement, entendre le son familier de sa voix. Silence. J'entrouvre la porte, regarde autour, ouvre complètement. Notre appartement est comme nous l'avons laissé avant de partir, un léger fouillis familier. Son écharpe préférée sur le crochet, son parfum incrusté dedans : douleur.

— Clara?

Son nom résonne dans le néant. Le chemin vers notre chambre m'apparait infini et, épuisé, je m'effondre sur le lit, les bottes encore aux pieds. Je somnole quelques minutes avant d'émerger dans un état semi-conscient.

Je me traine jusqu'à la cuisine et me fais couler de l'eau. Sur le verre, une trace de rouge à lèvres.

Mon estomac se contracte : la lumière du répondeur clignote. Quatre nouveaux messages. J'essaie de me contenir, de me répéter que ce ne sera pas sa voix, ses mots. J'appuie tout de suite sur « écouter ».

— Oui, bonjour, le message est pour Clara, c'est Johanne, de chez *Vertdun épicerie*. Tu n'es pas rentrée ce matin, je voudrais m'assurer que tout va bien. Appelle-moi le plus tôt possible, ok? Byebye, là!

Sa patronne. Il faudra l'informer de la disparition de Clara. J'ai oublié de la joindre. Mon pouce écrase la touche « supprimer ».

— Bonsoir, c'est Johanne, encore. Tu n'es pas rentrée aujourd'hui, Clara. Je suis même passée chez toi, mais il n'y avait personne. Clara, je suis désolée, mais il faut que tu me préviennes quand tu ne peux pas être là. J'ai dû signaler au programme ton absence. Rappelle-moi, ok?

Sa voix triste hésite une seconde avant de raccrocher, sans rien ajouter.

Le troisième message comme un déjà-vu :

« Clara, c'est Johanne. Ça fait trois jours maintenant… Viens me voir dès que tu prends tes messages, je m'inquiète. Va falloir que j'engage quelqu'un d'autre, mais je pourrais peut-être avoir quelque chose d'autre pour toi. Appelle-moi… Pis prends soin de toi, ok? »

Je tourne un peu autour de l'ilot de cuisine, replace le courrier en une pile bien droite. La lumière qui clignote toujours, un dernier message. Si je l'écoute, il ne me restera plus d'espoir. J'ai l'impression d'halluciner. J'appuie sur « lire ».

— Salut, Rom! Salut, Clara! C'est Émile! Carole et moi, on voudrait bien vous avoir à souper bientôt, parce qu'on a une grande nouvelle!

Un cri de fille hystérique traverse le combiné. « Je suis enceinte! » Le grand rire d'Émile après.

— Venez donc souper cette semaine qu'on célèbre ça, les amours!

*** * ***

— Sauterelle?

Grogne. Remonte la couverture jusqu'à mon front.

— Houhou, mon amour!

N'ai pas envie de me réveiller, laisse-moi tranquille. Bisous dans le cou, pas envie de sourire, mais peux pas m'en empêcher. Romain qui s'essaie avec les caresses du bout des doigts.

— J'ai pas envie!

— Tu vas être en retard au travail.

— J'irai pas.

— Bien sûr que oui, tu vas y aller.

— Pourquoi t'es si sérieux, aussi…

Tout chic dans son veston d'actuaire, Romain se couche à côté de moi. Il glisse son bras sous la couette. « Arrête! Tu fais rentrer de l'air froid! » Il soulève complètement l'édredon en riant. Je hurle qu'on gèle. Sur mon ventre, il dépose un biscuit en pain d'épices.

— Lève-toi, paresseuse. C'est presque Noël, tu vas avoir plein de vacances après. En attendant, mange ton biscuit.

Je croque une jambe du petit bonhomme et m'abrille avec le bras de Romain. Il se met à me flatter le ventre.

— Qu'est-ce que t'as avec mon bedon à matin?

— J'aimerais ça qu'il soit tout rond.

— T'es-tu rendu avec le genre de fétiche des grosses qu'on fait manger?

— Ben non! Je voudrais qu'on ait un enfant.

Je le repousse un peu trop fort, cours à la salle de bain, verrouille derrière moi.

Quatre pas de long, deux pas de large.

Enceinte.

Quatre pas de long, deux pas de large.

Il sait bien, pourtant, que ce n'est pas possible. Pourquoi me le ramène-t-il en pleine face?

Quatre pas de long, deux pas de large.

Ça allait bien, nous deux. Pour une fois que ma vie allait bien. Que j'allais bien.

Quatre pas… je ne peux pas je ne peux juste pas… deux pas…

— Pourquoi tu brises tout!

Je crie à travers la porte. Je sais qu'il est juste de l'autre côté.

— Clara…

— ARRÊTE AVEC TA PETITE VOIX!

Je n'arrive plus à contrôler mes larmes. Mais quel con! Pourquoi il me fait ça?

Chapitre 2. LA TEMPÊTE DE NEIGE

J'ouvre un œil, puis l'autre. Les essuie-glaces du camion balayent à toute vitesse les flocons de neige qui criblent la vitre. À ma gauche, un camionneur bedonnant chantonne une vieille toune de Richard Desjardins. Il me faut quelques secondes pour remettre mes idées en place : le chalet aux Éboulements, le départ, Romain, les nuits dans la rue, le pouce, Baie-Saint-Paul, la tempête, le chauffeur. Mes mouvements sur le banc attirent son attention.

– Ah ben! La Mademoiselle est réveillée! As-tu bien dormi?

Son large sourire dévoile une bouche édentée. Il n'y a rien de beau dans cet homme, excepté peut-être ses yeux quand même bienveillants.

– Ouais, merci. J'ai dormi longtemps?

– Bah oui, au moins deux heures. Une grosse fatigue, hein? Je comprends, avec le froid, tu devais pas être loin de te transformer en popsicle.

Le camionneur éclate d'un gros rire gras en se frappant les cuisses. Contente que nos bancs soient séparés l'un de l'autre par une glacière : il aurait bien voulu frapper les miennes. Il me voit scruter la nuit, tenter de trouver un repère.

– On approche de Québec. Mais on peut pas rouler vite. Avec la tempête, c'est pas jojo.

Contente d'être au chaud dans l'habitacle. Depuis quatre jours, j'erre entre les restaurants, les cabanons et le froid des rues. Je me suis teint les cheveux en brun dans les toilettes d'un Tim Hortons et je me suis acheté des fausses lunettes. Mon nouveau look me change assez pour passer incognito. Sauf que ce matin, j'ai vu ma face en photo sur la porte de l'épicerie. Alors je suis partie sur le pouce, après avoir vérifié que l'auto louée par Romain n'était plus au chalet. Me rendre à Baie-Saint-Paul a été facile. C'est après que ça s'est gâté. J'ai bien cru que personne ne s'arrêterait jamais tandis que la tempête de neige commençait.

Sur le tableau de bord, mes bas commencent à sécher. D'ici une demi-heure, ils devraient être prêts à remettre. J'aurais dû prévoir plus de vêtements… En même temps, rien n'était prévu.

– Je te dépose où, mademoiselle?

Faire semblant de boire une gorgée d'eau pour retarder ma réponse. Où est-ce que je veux aller? Un instant, je pense à retrouver l'appartement tout douillet dans lequel Romain doit faire les cent pas. Peut-être qu'avec la frousse qu'il vient d'avoir, il me laisserait lui parler...

Évidemment que non! Réveille, Clara! Romain est encore plus têtu que toi! Mais je ne connais personne nulle part, on m'a surement signalée dans tous les refuges du Québec, je ne peux traverser légalement aucune frontière ni fuir dans une autre province parce que mon anglais se limite pas mal à *yes no fuck my toaster*. Je ne peux pas non plus dormir dehors, il fait moins mille degrés. J'aurais dû penser, aussi, avant de partir comme ça. Mais non! La réflexion et moi, ça fait toujours deux. « Sers-toi de ta tête! » crierait Monique, si elle était là. Pauvre génitrice, elle n'a toujours pas compris que je n'en ai pas, de tête. Mourir dans la tempête? Je n'ose pas encore. Alors, où aller?

– Droppe-moi à Québec, mes amis viendront me chercher.

Tant qu'on roule, je me sens bien. Avec le moteur qui gronde et la vibration des pneus sur la route enneigée, je me laisse porter. Le conducteur me fait la conversation avec légèreté, moi je lui réponds avec des niaiseries un peu salaces qui le font rire.

Romain aimerait la route, les arbres ployés sous la bordée, la lumière fantomatique de la lune qui filtre par les nuages sur la blancheur des lieux. Rom, Rom, Rom. Son nom comme un ronron, un doux chaton dans mon cou. De grosses larmes sur mes joues.

—Hey! Mademoiselle! Faut pas pleurer comme ça! Qu'est-ce qui t'arrive?

—Rien, c'est la fatigue, je pense que j'avais vraiment froid…

Le chauffeur me tend une fiole. J'hésite avant de prendre trois bonnes gorgées de whisky. Il rit de me voir avaler aussi goulument, en prend une rasade aussi.

—Une plus petite que la tienne, par exemple, sinon, je suis pas sûr qu'on se rende, hein!

Il rit encore. J'aimerais avoir son esprit tranquille et gai. Peut-être que je pourrais devenir truckeuse, moi aussi, rouler des journées entières, être sans attache? J'attraperais des autostoppeuses et les garderais à l'abri avec moi, on ne parlerait pas des hommes ni des femmes, on ne ferait qu'accumuler les kilomètres sans penser à rien. Surtout pas à Romain.

La route défile et déjà les affiches annoncent la Capitale. La nausée revient, mais je me retiens. Je débarque à Québec comme si de rien n'était, comme si la tempête n'allait pas m'avaler, que le vent n'emporterait pas ce qui me reste de cervelle. Je débarque au milieu d'une ville où je n'ai jamais mis les pieds, ville morte, hostile, froide, avec tous ces gyrophares orangés de déneigeuses qui grattent la neige qui n'en finit plus de tomber. Un instant, je regrette presque mon camionneur, son habitacle puant, sa sueur de vieil homme gras, ses yeux qui louchent vers mes seins. J'aurais dû continuer avec lui jusqu'à Sudbury, parce qu'«il fait beau à Montréal/et/il fait beau à Sudbury/et/entre les deux/ça fait toujours mal/quelque part».

Botte un motton de neige sur mon chemin. De la glace cachée dedans. Je m'en fous. M'en fous, m'en fous, m'en fous, m'en fous. Même pas mal.

Bon, là, est-ce que je suis partie assez longtemps, Romain, pour que tu me donnes raison? Je veux rentrer à la maison. Non, je ne peux pas rentrer tout de suite. Je ne vais jamais rentrer, si ça se trouve. Alors je fais quoi?

J'ai les joues chaudes du whisky du chauffeur. Une rasade de plus pour raser mes peurs, ça serait pas mal. Je n'aurais pas dû boire, pas comme ça. Ou peut-être que j'aurais dû en prendre plus. Je ne sais plus.

De l'autre côté de la rue, un bel hôtel longiligne s'élève plus haut que le clocher de l'église voisine. Je voudrais bien prendre la chambre la plus en haut, pour voir la ville, pour faire comme Nothomb et me défenestrer à l'envi : si seulement j'avais quelques cennes de plus. Avec la rue vide comme ça, je ne peux même pas voler un portefeuille au passage. Et qui sera dans les bars un mardi soir alors qu'il vente comme le crisse!

Ça va mal.

Ostie que ça va mal.

Le chauffeur avait raison de me demander si je ne voulais pas aller au moins jusqu'à Montréal. Je pense bien qu'il se doutait de l'absence d'amis au bout de ma route. Des amis, Romain en a, de moins en moins, mais il en a. Moi, je suis la bête de foire. Je fais rire les troupes et quand on en a marre, hop à l'hôpital. Mais plus jamais j'y retournerai, à l'hôpital. Je ne suis pas un rat de laboratoire!

À défaut de l'hôtel, je me dirige vers l'église. Si je suis chanceuse, les portes ne seront pas barrées ou il y aura dans l'entrée des dépliants qui m'indiqueront un refuge tout

Rapport-Gratuit.com

près. Non, je ne peux pas me rendre au refuge, je dois être fichée. Peut-être qu'il y aurait au moins une cantine. J'ai faim. C'est quand, la dernière fois que j'ai mangé?

Évidemment, les grosses portes de bois ne veulent pas s'ouvrir, et, comme prévu, le bar d'en face est vide, à part une barmaid presque endormie sur son zinc. Marcher encore un peu. Trouver un endroit où se cacher, en attendant.

En attendant quoi, hein, Clara? En attendant l'illumination? Es-tu vraiment aussi conne? Une plaque de glace sous la neige, mon cul sur le trottoir. En dedans, comme en dehors, je tombe. Je ne peux pas tomber. Pas tout de suite. Je me retiens à moi, je mords dans la neige pour que le froid me garde là. La douleur sur les gencives jusqu'aux racines des dents. Reste là. Mets-toi debout, avance. Reste en toi.

Je continue un peu plus en avant, jusqu'à ce que je croise un beau bar cradot à souhait : *Le Dauphin*. Du salon de mes parents jusqu'à Québec, les dauphins sont partout, c'est un signe. Le lieu parfait pour me raccrocher.

Des gens louches, complètement ivres, sont à moitié assoupis dans le bar, préférant commander une autre frette à téter plutôt que de sortir dans l'hiver. À travers la vitre, un vieillard pas de dents me fait des clins d'œil. Petit vomi dans ma bouche. Je n'ai plus l'habitude de m'oublier pour trouver un endroit où dormir, de baiser pour un lit au chaud.

Derrière les portes, c'est presque les Caraïbes. Ce n'est pas comme si j'y suis déjà allée, mais j'imagine le Sud humide et écrasant comme un bar miteux, avec une odeur de rhum plutôt que de Tremblay. Une dizaine d'yeux se tournent vers moi : l'étrangère chez les habitués. Je m'approche du bar, dépose mon tout petit sac à dos au sol sans enlever ma tuque et mes lunettes pour ne pas être reconnue. Je suis comme une star chez les paparazzis. En grimpant sur un tabouret, j'espionne les cinq taverneux. Rien de potable. Le barman se penche vers moi et crie pour couvrir la chanson d'ACDC.

— Qu'est-ce que je te sers?

— T'as quoi à manger?

— J'ai juste des chips.

— Ben ça va être ça. Sel et vinaigre, s'il te plait.

— Pis à boire?

J'hésite longuement. Je vois le spécial deux pour un sur la quille de Black Label.

— M'a prendre ton spécial.

— T'attends quelqu'un?

— Non.

*** * ***

L'évier se remplit d'eau pendant que je crée une mousse à partir de mon blaireau. La porte de la salle de bain s'ouvre derrière moi et Clara me rejoint, vêtue d'un t-shirt blanc trop grand pour elle (le mien, mais elle le porte tous les matins depuis le mois qu'elle « habite » ici) laissant bien deviner ses mamelons marron. Elle me salue en bâillant et, après avoir embrassé mes omoplates, s'assoit sur la laveuse derrière moi.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je te regarde te raser.

— Pourquoi?

— Pour voir comment tu fais.

Mi-agacé par sa présence, mi-amusé, j'ouvre la pharmacie pour attraper mon rasoir.

— Hein, tu fais ça avec juste une lame?

— Ça s'appelle un coupe-chou, si tu veux savoir.

Clara siffle, ironiquement admirative.

— Ça marche pour se raser sous les bras? demande-t-elle en se regardant les aisselles, où quelques poils blonds poussent.

Par la glace, je lui lance une grimace en guise de réponse. Alors que j'approche la lame de ma joue gauche, elle lance :

— Attends! T'as jamais pensé te laisser pousser la barbe?

— Mmm, non. J'aime pas vraiment les barbes.

— Et si tu la laissais pousser, pour voir? Me semble que ça t'irait bien...

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Elle s'essuie le nez du revers de la main sans cesser de me fixer. Elle ouvre la bouche, les yeux toujours plongés dans les miens.

— En passant, t'es beau sans tes lunettes.

— Tu veux dire que d'habitude, je suis laid?

Elle se bidonne.

— Non! T'es beau tout le temps, c'est pas ça que je voulais dire, pis tu le sais bien.

Clara gigote pour mieux voir mon reflet.

— Clara, tu me déconcentres, là.

— Ton père, il porte une barbe?

Je dépose mon coupe-chou, baisse la tête.

— Mes parents sont morts, Clara.

— Oh… Je m'excuse. Je suis désolée.

Mon expiration trop forte trahit ma contrariété.

— C'est bon, tu savais pas. Mais non, je n'ai jamais vu mon père avec une barbe.

Elle arrête de bouger un temps, juste assez longtemps pour que je termine la moitié gauche de mon visage. Elle se met alors à se balancer les pieds comme un métronome. Je me tourne vers elle pour la gronder, ce qui la fait éclater de rire.

— T'es comme le Joker dans Batman!

Je me retourne à nouveau et me presse. Ce matin, sa gaminerie m'embête. Elle n'a pas à aller travailler, elle aussi? Elle ouvre l'armoire, farfouille, tourne autour de moi pour observer ma méthode et m'imite.

— Dis, tu arrêtes, s'il te plait?

— Pourquoi?

— J'essaie de me concentrer.

Elle vient m'embrasser le dos en minaudant des excuses. J'essaie de continuer de me raser pendant qu'elle glisse ses mains dans mon caleçon.

— Clara… je peux pas être en retard ce matin, j'ai une réunion.

— Alors je me dépêcherai.

— Non, arrête.

Elle reste la main en l'air, interdite, alors que quelques gouttes de sang tombent sur ses doigts. Je me tourne vers le miroir pour constater la nette coupure sur mon menton. Je pousse un juron, tends un gant de toilette à Clara tandis que je termine à la presse mon rasage.

Elle s'essuie frénétiquement la main pendant plusieurs minutes. Je me racle la gorge, mais elle continue de fixer où se trouvaient les taches rougeâtres. Ce matin, vraiment, elle se surpasse. Je passe à la chambre m'habiller, et lorsque je reviens à la salle de bain, son regard vide scrute toujours sa main.

— Clara, il faut partir maintenant. Tu rentres chez toi?

Elle ne réagit pas.

— Clara?

La sensation de ma main chaude sur son épaule froide nous a surpris tous les deux. Une seconde, elle n'a pas l'air de me reconnaitre et mon cœur se serre. Quand elle m'a dit qu'elle était un peu à côté de la plaque, c'est ça qu'elle voulait dire? Elle soupire, secoue la tête et touche ma coupure du bout de l'index.

— C'est dangereux, les lames, dit-elle.

— C'est pour ça qu'il faut me laisser me concentrer quand je me rase.

Elle fait non de la tête et réplique :

— C'est pour ça qu'il faut avoir une barbe.

*** * **

J'en ai plein le cul. Plein. Le tabouret n'est pas confortable, le *last call* est passé et je ne me suis toujours pas trouvé quelque chose de décent pour dormir. J'ai bu une bière, je sirote l'autre. Le barman au crâne dégarni et aux sourcils en chenille me viande avec insistance. Lui pourrait dire oui. La bile rampe dans ma gorge.

— Tu attends qui, comme ça? demande-t-il.

— Toi, que t'aies fini ton shift et que tu me réchauffes?

— Ok les gars, on vide le bar, c'est fini!

Le barman ouvre les lumières en vitesse, chasse les derniers clients scotchés à leur chaise. Moi, je reste assise sur mon trône, la bretelle de mon sac enroulée à la cheville, afin de ne pas le perdre.

On monte au-dessus du bar dans un appartement jauni par la cigarette. Justement, sur le bord de la porte, il y a un *cartoon* vide avec une photo pour faire peur aux futures mères. C'est comme un instinct, je touche mon ventre. Je ravale ma salive trop épaisse et entre dans l'appartement. À vue de nez, le barman vit dans un 2 ½ avec bien des bouteilles vides comme colocs. Les meubles sont aussi laids que le bar, et lui ne rehausse pas le portrait. Même avec un veston-cravate dans un bureau d'actuaire, il ne doit pas être trop beau. Je pense que je vais l'appeler Ghislain, à cause de sa moustache. J'ai toujours pensé que les Ghislain portaient la moustache par définition de prénom. « Mon » Ghislain, en tout cas, ne s'attendait pas à avoir de la visite ce soir parce qu'il essaie d'enlever les *botches* de cigarette de ses draps en les secouant vigoureusement.

Suis lasse et fatiguée. Je n'y arriverai pas, pas ce soir, je ne peux pas, ça m'écœure trop, même que je cours vers la seule porte de l'appartement qui doit mener aux toilettes, Seigneur-Marie-Joseph j'espère bien, pour aller dégobiller. Maintenant c'est sûr qu'il ne voudra plus me baiser, ça va bien trop le dégouter, il va accepter de juste dormir, je dirai : « ok on le fera demain » et bam! avant qu'il ne se réveille, je serai déjà ailleurs.

Mais non, il arrive par derrière, me tient les cheveux et glisse une débarbouillette fraiche sur mon cou.

— Ça va aller?

Je voudrais bien répondre, mais je vomis encore.

— T'as pas l'air soule. T'es malade?

Sa voix n'est pas vulgaire. À la limite, elle est tendre. Ou juste neutre.

Je pense que j'ai fini de vomir. J'ai peur un peu. J'ai envie de crier, mais ça ne serait pas très approprié comme remerciement de m'avoir tenu les cheveux, et c'est comme si je me sentais bien, finalement.

— Je peux pas ce soir.

J'aurais voulu ma voix assurée, mais j'ai quasiment pleuré en le disant. Ghislain me sourit, ce qui fait disparaitre sa lèvre supérieure sous la toison de sa moustache. Il sort des toilettes pendant que je me lave le visage. Qu'est-ce que je fais ici? En moi, ça pétille et je me sens partir. Je ne peux pas partir, sinon je vais revenir et je ne peux pas revenir il faut que j'attende encore un peu. Allez, Clara, ressaisis-toi! Je retourne dans la pièce centrale.

— Voilà, le lit est prêt. Tu te rappelles où est la clé si tu sors? Oublie pas, pas de drogue ni de clients ici. Je passe à dix heures demain, pour reprendre la clé. Dors bien, Cindy.

Ma mâchoire se décroche. Où il va, lui? C'est qui Cindy? Quelle clé? Ghislain vient pour partir, mais je l'attrape par le bras.

— Attends, je suis déjà venue ici?

C'est lui qui me regarde comme une extraterrestre maintenant.

— Euh, oui. J'imagine que c'est pas ton vrai nom, Cindy, peut-être que c'est ton nom de scène, mais c'est comme ça que tu t'es présentée l'an passé. Je pensais pas que je te reverrais en tout cas. Ça te va bien, les cheveux bruns.

Je cherche un repère, un clou qui me dirait peut-être quelque chose, une odeur. Je scrute Ghislain, et pourtant, avec une moustache de cette taille, je devrais m'en souvenir. Rien.

— Tu te rappelles pas? me demande-t-il en fronçant les sourcils. T'es restée deux jours en mars passé. C'est vrai que t'avais l'air stone, mais quand même…

Ça devait être pendant ma dernière absence. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui m'a connue dans ces moments-là et l'excitation monte en moi.

— Ça va te paraitre bizarre comme question, mais j'étais comment? J'avais fait quoi? J'avais dit quoi?

— Eh bien, t'étais venue au bar, comme ce soir. T'arrêtais pas de parler à tout le monde, t'avais plein de tics, ce que tu racontais était pas très cohérent. Tu m'avais fait des avances en version plus vulgaire que tantôt. T'avais fait des propositions à pas mal tout le monde avant, sauf que tu restais pas deux secondes à la même table. Vu qu'ici, j'ai à peu près juste des habitués, j'ai compris que tu venais pas du coin et que tu risquais de te retrouver dans la merde si tu partais avec n'importe quelle épave que je sers. Ça fait que je t'ai fait monter. T'es restée deux jours enfermée, tu voulais pas ouvrir. Je voulais que tu

partes, alors j'ai menacé d'appeler la police et t'es partie dans la seconde. T'as tout laissé propre. J'avais jamais vu l'appart aussi beau. T'avais tout torché, pis à l'eau de javel, à part de ça. Alors, quand je t'ai vue ce soir, j'ai fait sortir le gars qui restait là pour que t'aies sa place. Tout à coup que t'aurais le gout de faire du ménage, ajoute-t-il en me faisant un clin d'œil.

Je m'échoue sur une chaise. Moi, une folle du ménage chez les autres? D'habitude, faut que Rom me coache pour voir les taches de sauce à spaghetti sur le comptoir. À ne rien y comprendre. C'est comme si ça ne pouvait pas être moi. Mais en même temps, c'est vrai, ce n'est pas moi. Ce n'est pas Clara. Pas exactement, en tout cas.

— Comment tu m'as dit que je m'appelais, déjà?

— Cindy, je pense bien. C'est pas ton nom, hein?

— Non. T'es sûr que tu me reconnais?

— Un tatouage de nuages noirs sur l'épaule, j'en ai pas vu mille.

Logique.

— Ça doit être moi. Je vais t'appeler Ghislain, ok? Comme ça, on sera quitte sur les pseudos.

— Comme tu veux. Dors bien. Demain, je vais passer vers dix heures, mais si tu pars avant, la porte se barre automatiquement, alors oublie rien.

Il commence à descendre les escaliers quand je l'arrête.

— Attends! Ghislain, pourquoi tu m'aides?

— Pourquoi je t'aiderais pas?

La réponse me va.

— Bonne nuit. Pis merci.

Maintenant seule, j'explore les six mètres cubes de l'appartement (j'exagère, c'est un peu plus grand que ça, mais je ne connais rien en maths). Rien dans les armoires, rien dans les commodes pour me donner des repères. Les yeux grands ouverts, j'essaie de me rappeler. Il faut me rappeler. Si j'ai contact avec mes autres vies, je pourrais peut-être comprendre, apprendre à me contrôler. Et là, peut-être que Romain et moi, on pourrait…

Qu'est-ce qu'il fait en ce moment? C'est sûr qu'il ne dort pas. Il ne dort jamais quand je ne suis pas là, même quand je vais seulement chez mes parents. Je le sais à ses cernes quand je reviens. Cette fois, a-t-il compris que je ne reviendrai pas? Est-ce qu'il le sait? Est-

ce qu'il le sent? Est-ce qu'il est trop tanné de me chercher tout le temps et qu'il m'a abandonnée? C'est ce qu'il faudrait…

Suis à bout. Je viens pour m'étendre, mais un reflux de salive m'oblige à nouveau à m'agenouiller devant l'horrible cuvette en porcelaine rose. Combien de fois, combien de temps encore vais-je vomir? Si je consulte pour vérifier ce qui se passe dans mon corps, est-ce qu'ils vont me dénoncer à la police? Ou ils vont être smarts et me laisser repartir sans rien dire? Je ne veux pas aller à l'hôpital. Ils m'y gardent trop longtemps. Non, tout sauf l'hôpital. Pourquoi je vomis comme ça depuis deux mois? Il ne faut pas que ce soit ça, je ne peux pas, je ne peux juste pas. Faudrait que je vérifie, que j'aille à la pharmacie, que je sache.

Je frappe ma propre main qui veut constamment me flatter le ventre. Ça doit être psychosomatique, à cause de toutes les histoires de bébé que Romain me raconte. Je ne peux pas. Dois pas y penser. Si j'ai un extraterrestre en moi, Romain le voudra. Alors ne pas l'avoir. Car il me gardera, moi aussi. Comme un autre enfant. Des jumeaux à élever ensemble. C'est impossible, de toute façon, je suis stérile avec mon « t » en cuivre dans l'utérus. Mais peut-être que je devrais aller à la pharmacie, juste au cas où. Il doit bien en avoir une ouverte vingt-quatre heures pas loin.

Je tourne en rond dans l'appartement qui n'est pas le mien et me force à tout ranger, même si je déteste le ménage. Cindy le fait, elle. Cindy, est-ce vraiment une part de moi? Est-ce moi au complet? Est-ce totalement quelqu'un d'autre? Ce n'est surement qu'un petit rien, un clone de moi, mais sans culpabilité. Une version sans conscience ni filtre.

Je me triture les doigts, cherche des produits nettoyants pour récurer, pour occuper mon corps et éviter d'utiliser ma boite à cogiter. Je ne veux pas paniquer. La maitrise est la clé.

Méditer.

Je m'assois en hâte sur le sol, question de bien ancrer mes *sitting bones*, de prendre racine, d'inspirer et d'expirer, d'exister ici maintenant dans la réalité d'aujourd'hui, parce que l'amour du prochain commence par soi-même, par la pleine conscience de soi et blablabla. J'ai beau avoir fait de l'acuponcture, de l'autohypnose, des régimes probiotiques, sans gluten, végétalien, de la luminothérapie, de la phytothérapie, des tics, des tocs, des mouvements oculaires, *name it*, je reste schizo. J'ai dû couter un bon million en soins de

santé pour le gouvernement juste depuis deux ans. Ça n'arrête pas. Mais j'imagine que les hospitalisations coutent plus cher. C'est pour ça qu'on n'interne plus les gens de ma sorte. Je ne pense pas que je vivrais longtemps dans leur enclos à fous, anyway. Johanne m'a dit que, dans certains pays, on stérilisait les femmes comme moi et qu'elle trouvait ça horrible. Moi, je ne sais pas. Parfois, j'aimerais que ce soit mon cas. Je ne serais jamais une adulte, coincée dans un corps d'enfant, un corps vain. Et puis comme ça, je saurais que je suis à l'abri. À l'abri de moi. Que je ne créerais pas d'autres fous à mon image.

Je me relève, verse de l'eau de Javel dans une chaudière et me mets à quatre pattes pour torcher le plancher. J'ai encore mal au cœur. Est-ce que c'est grave? Je ne peux même pas appeler Info-Santé, on va me demander mon numéro de carte d'assurance-maladie. Je suis clandestine. Comment je fais, quand je ne suis « pas là », pour rester hors des radars pendant des semaines? Tant que je n'aurai pas décidé ce que je fais, je ne peux pas me laisser partir, je ne peux pas laisser une autre Clara gérer la situation. Mais ça serait si simple! Tellement plus facile.

Je frotte comme une automate. Mes paupières veulent se fermer, mais je lutte. Si je m'endors, est-ce que Cindy va se réveiller? Est-ce que moi, je me réveillerai un mois plus tard, le corps couvert de bleus, du sang entre les cuisses, sans vêtements dans l'appartement d'un inconnu? Est-ce que Romain me sauvera, comme il y a presque cinq ans? Si je hurle, est-ce qu'un nouvel homme entrera dans ma vie pour me protéger contre moi?

Les questions m'épuisent. Je n'en peux plus. Je veux rentrer à la maison. Je n'en ai plus, de courage. Je veux juste me cacher sous les draps, que Romain décide quoi faire de mon corps, de mon ventre, de ma vie. C'est trop difficile de réfléchir. Je veux retourner placer des pommes en pyramide, aligner les cartons d'œufs bios, nettoyer le savon à vaisselle qui coule toujours un peu des barils en libre-service. Gestes répétitifs, gestes méditatifs. Écouter Johanne laver mes chakras.

Le plancher brille maintenant, même s'il a encore l'air sale à cause de toutes les craquelures dans le vinyle des années 60, et je ne me sens pas plus près de redevenir Cindy. Ni de comprendre quoi que ce soit à ma vie.

Mon corps s'affaisse sur le lit qui grince et qui pique de ses ressorts à peine recouverts par une housse. Les draps élimés sentent la vieille tope de vieux monsieur aigri. La nausée, encore.

J'abandonne. Je veux rentrer à la maison.

Je lèverai mon pouce à nouveau sur le boulevard et dans trois ou quatre heures, Romain me serrera dans ses bras, je pleurerai, je m'excuserai et l'épisode finira là. Ça ne sert à rien de me battre contre moi-même, c'est écrit dans le ciel que je vais perdre. Une petite douche avant de partir, pour rincer mes péchés. L'eau brulante rougit ma peau. Mes doigts frottent mon corps pour me redonner un peu de consistance, pour reprendre mes chairs en main. Avec des gestes mécaniques, je me fais jouir, question de remettre du rose à mes joues. La vie va mieux.

L'eau coupée, je dégouline sur le tapis en réalisant l'absence de serviette sur les pôles. Comme un chien, je me secoue et ris de mon reflet, tout ébouriffée avec mes nouveaux cheveux noisette. Je gonfle mon ventre le plus possible, le rend immense, on dirait un faux ventre, c'est comme indécent d'avoir un si gros bedon, c'est comme impossible pour moi d'avoir un bide comme ça. Ma respiration s'accélère, j'inspire et j'expire trop vite. Il me faut de l'air.

Vite, m'habiller. Mes pantalons collent sur mes jambes mouillées, il faut me battre avec eux pour les enfiler, stupide skinny jean. C'est du n'importe quoi, du grand Clara. Je veux rentrer chez moi au plus criss. Manteau, foulard, bottes. Je déboule les escaliers.

J'ai oublié mon sac. Derrière moi, la porte claque et se verrouille.

NON!

Est-ce que j'abandonne mon sac à dos dans l'appartement? Je n'ai rien d'important dedans, un roman, mon portefeuille vide, mes médicaments, ah oui, ça c'est important… Dans mes poches, mon cellulaire. L'ouvrir. Pour tenir un bout de réalité, une lumière rouge dans la nuit, une sonnerie que je connais. Suis à bout.

Sous la filée de lumières de Noël d'une rue commerciale, je cherche un portique pour me cacher du froid. Ma boite vocale est pleine. Je veux entendre sa voix. Il crie. Il pleure. Il veut qu'on se marie, Clara Marly.

Dans la vitrine devant moi, les reflets de gyrophares m'aveuglent. *Gyrophares de danse parfaite*. Un si beau recueil de poèmes. Voyons que je pense à la poésie en ce moment! Concentre-toi, Clara, concentre-toi! C'est sûr que c'est pour moi. Il faut que je me cache, il faut que je me sauve. Il faut que…

Rapport-Gratuit.com

*** * ***

Romain, vêtu de son éternel veston-cravate gris souris, vient m'embrasser alors que je suis à nouveau blottie nue sous les couvertes. Il replace une mèche derrière mon oreille pour me dégager le visage et s'agenouille à côté du lit. J'ai envie de l'attirer sous la couette, qu'il prenne congé et reste avec moi toute la journée. Les blues pour aucune raison. Pourtant, je prends mes pilules à la lettre. C'est peut-être ça, en fait. Les médicaments me rendent folle. Non, c'est juste moi. C'est toujours juste moi, le problème.

— Ça va pas, la sauterelle?

C'est la première fois qu'il m'appelle comme ça. Bon, c'est vrai que je ne le connais que depuis deux semaines, mais ça me fait tout drôle d'avoir un surnom. Personne ne m'a jamais donné de surnom. Même pas à l'école pour m'écœurer. On ne me parlait pas, c'était plus simple. Moins épeurant, pour eux comme pour moi.

— Pourquoi tu m'appelles comme ça?

Il me flatte les joues. Dans la chaleur de sa paume, je deviens une enfant.

— Quand j'étais petit, alors qu'on était encore en France, il y avait un immense champ à côté de la maison. Dès que je réussissais à attraper une première sauterelle, je savais que l'été allait arriver, et donc que les vacances aussi. Et il y avait rien pour me rendre plus heureux que le retour des sauterelles.

Je le rends *heureux*. Je n'ai jamais rendu personne heureux avant. Je l'attire vers moi jusqu'à ce qu'il cède et grimpe dans le lit. Mes jambes entre les siennes, je le retiens à moi.

— Merci pour le pain doré, me susurre-t-il.

— De rien.

Nous nous embrassons comme des adolescents. Je glisse ma main vers son pantalon pour sentir son érection. Il soupire, se redresse.

— Je peux pas, faut que j'aille travailler.

— Prends congé?

— Tu travailles pas, toi?

La question qui revient toujours avec tout le monde. La honte.

— Non. Pas en ce moment.

Il se gratte derrière la nuque, cherche quoi dire. Ce serait à moi de parler, mais je ne sais pas trop par où commencer. Quand ça fait deux semaines sans une seule journée de pause que tu vois quelqu'un, que tu pars en même temps que lui et que tu t'arranges pour être de retour en même temps, j'imagine qu'à un certain moment, il faut lui dire qui on est. Qu'il faut avouer qu'on est folle, non, je dois parler au je, juste moi, moi Clara, je suis folle. Bon, ça a un nom, un terme scientifique, mais ça ne dit rien à personne. Faut lui dire, mais de la bonne façon, pour qu'il me garde quand même collée contre lui.

— C'est pas que je veux pas travailler. C'est juste que… ç'a pas vraiment marché récemment… pour la job. Pour la vie, aussi.

Il me scrute, me passe aux rayons x, tente de me percer et de deviner où mon monologue s'en va. Je bafouille.

— Mais toi, tu me fais du bien. Je… j'aime ça te voir… t'as dû le deviner, on se voit pas mal tout le temps anyway depuis que tu m'as trouvée.

Les yeux de Romain dérivent sa montre.

— Je t'ennuie?

— Non, c'est juste qu'il faut vraiment que je parte. Euh… tu veux rester ici pendant la journée?

Je fais signe que oui de la tête, je n'ai pas la force de jouer à l'indépendante et d'errer dans les rues le temps qu'il revienne. Il m'embrasse sur le front, pour éviter la tentation, j'imagine. Au moment où il vient pour passer le portique de la chambre, il se tourne vers moi :

— On se voit ce soir, d'accord?

— D'accord. Et tu me diras ton nom de famille et ta date de fête, ok?

— J'aime pas les anniversaires. Mais va pour le nom! Peut-être même que si t'es gentille, je te dirai ma couleur préférée.

*** * ***

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

— Romain, c'est Jérôme.

Le téléphone comme une douche froide. Quatre heures trente du matin.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Son cellulaire a été allumé à Québec. La police est en chemin.

— C'est vrai? On l'a retrouvée?

— Pas encore, mais il y a des chances. Je te tiens au courant.

— Merci, Jérôme. Est-ce que je devrais aller à Québec?

Un long silence.

— Ça ne serait pas vraiment utile pour le moment, je pense. Peut-être qu'elle s'est fait voler son cell. Je te rappelle dès que j'ai des détails.

Chapitre 3. LES NUITS SANS SOMMEIL

C'est peut-être juste un faux espoir. Peut-être que quelqu'un a trouvé son cellulaire ou, comme l'a dit Jérôme, volé. Mais peut-être aussi qu'elle a eu un instant de lucidité. Peut-être qu'elle va m'appeler. Mes jointures blanchissent à force de serrer mon téléphone dans mon poing. Si seulement on peut la retrouver si vite… Je l'appelle et tombe directement sur sa boite vocale, toujours pleine.

D'un bond, je sors du lit malgré l'aurore. Je défais nos valises de vacances pour tuer les trois heures et demie avant d'aller travailler. Chaque fois que je prends un pull de Clara, je le note mentalement, pour essayer de découvrir ce qu'elle portait à sa disparition. Dans le tiroir où elle range ses sous-vêtements, son carnet me fait de l'œil. Je le pose devant moi sur la table de chevet. La tranche noire du livre reflète la lumière blafarde qui entre par la fenêtre. Jamais encore je n'ai ouvert son intimité sur papier. Cette impression que tout ce que je pourrais y trouver ne ferait que me blesser. Comme si entrer dans la tête de Clara était trop dangereux pour même y penser. Aux autres disparitions, je remettais le carnet à Jérôme pour qu'il y cherche des indices. Moi, je m'en gardais loin. Mais Jérôme m'en veut trop d'être avec elle. J'ai peur. Peur de tout ce qu'il sait et que moi j'ignore. Je fais tourner le calepin dans mes mains, hésite, le remets sur la table.

Les valises maintenant vides, je sais ce que Clara portait: son jean marine un peu trop grand pour elle, usé aux genoux, sa camisole en soie noire que je lui ai donnée pour Noël et ma veste de laine islandaise dénichée dans une friperie par elle. Je texte Jérôme pour le lui dire, au cas où ces informations pourraient lui être utiles. Je continue mon ménage à grands coups de nettoyant bio à odeur de sapin, le parfum de savon préféré de Clara. Ça lui prend une heure pour choisir quelle fragrance doit avoir le détergent. Tout ça pour qu'au final, ce soit moi qui lave les planchers.

Mon cadran annonce l'heure de me préparer à aller au bureau. Je me fais couler un expresso double bien tassé et attrape un sudoku que je termine avant même que le grille-pain expulse les deux tranches. Première journée depuis les vacances. Les collègues qui me demanderont comment c'était. Ma mine qui me trahira. Mes cernes. Leurs regards déroutés, un peu moqueurs, quasi méprisants. « Qu'est-ce que tu fais, aussi, avec elle? » J'abandonne

ma vaisselle dans l'évier et file prendre ma mallette dans la chambre. Le carnet sur la commode me nargue. Je l'enfonce dans mon sac.

Une fois la porte verrouillée, je scrute la rue, cherche des traces de pas, mais la tempête a balayé les trottoirs de vagues de neige fraiche.

Avant de me rendre au boulot, je passe devant le commissariat. Justement, Jérôme sort de sa voiture, déjà vêtu de son manteau de fonction. Chaque fois que je le vois, sa large carrure m'impressionne.

– Salut, Jérôme!

– Hey, Romain, comment ça va?

À son ton, il s'attendait à ma visite matinale.

– Comme on peut. Des nouvelles?

– Non, pas vraiment. Ils ont rien retrouvé à part le cellulaire, ouvert en deux. La personne qui l'a allumé a dû le lancer ou l'échapper. Je vais rappeler Québec tantôt pour avoir un rapport complet. Pis toi?

– À part ce que je t'ai dit par texto, non, rien de nouveau.

Jérôme s'allume une cigarette avec un briquet au butane, m'en tend une. Il ajoute : « C'est mon dernier paquet avant le petit, j'ai promis à ma blonde. »

– C'est vrai? Tu vas être père? Félicitations!

Gêné, Jérôme me sourit. Je tente de lui serrer la main franchement, mais je n'arrive pas à transmettre d'émotion dans ma poigne.

– Elle va revenir, Romain.

Sourire triste. Deux gars, dans un stationnement, qui fixent leurs bottes.

– Tu rentres boire un café?

Nous terminons nos cigarettes en silence. À l'intérieur, deux policiers et une policière sont déjà assis à leur poste. À cette heure-ci, le combat des crimes se fait au ralenti. Nous attrapons deux cafés filtres à la machine du coin-cuisine et allons nous assoir dans le bureau de Jérôme. Après quelques gorgées, je me lance.

— C'est pour quand le bébé?

— Dans deux mois à peu près, mi-mars. Ça va être une fille, ajoute-t-il alors que son sourire fait se creuser de fines pattes d'oie.

— Vous avez un nom en tête?

Jérôme laisse échapper un rire en ajustant le col de sa chemise.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien, rien.

— Allez! On est pas à nos premières confidences.

— Ma blonde voulait qu'elle s'appelle Clara. Tu comprends ce que j'en pense. On a négocié pour Lara.

Je ris aussi, de bon cœur cette fois. Elle est partout, une vraie sorcière. Comme Émile le dit, elle ensorcèle avec ses yeux bleus et ses histoires sans queue ni tête. Il faut que je les appelle, d'ailleurs, avant qu'eux ne rappellent. Dans mes poches, mon téléphone vibre : une alerte pour une réunion. En me levant, je sens la forme rectangulaire du cahier dans mon cartable.

– Jérôme, j'ai trouvé le carnet de Clara de cette année. Tu penses qu'il pourrait t'être utile?

– Oui, évidemment. Tu l'as avec toi?

– Non, il est à l'appartement. Mais dis-moi, tu trouvais quoi, dans les autres?

– Bah, des pensées, des citations, quelques dessins aussi. Elle a un bon trait en tout cas, mais pour ce qui est de sa calligraphie, c'est autre chose. C'est pas facile à lire.

Il se cale un peu plus dans sa chaise, me scrute. Il attend que je lui dise la vraie raison de mes questions.

– Elle parle… elle parle de moi?

– Ben tiens! Quelle fille ne parle pas de son chum dans son journal?

– Tu crois que je devrais lire celui de cette année?

– Hum, ça dépend. Tu pourrais peut-être voir un indice que je ne verrais pas. D'un autre côté, je pense pas que j'aimerais que ma blonde lise mes pensées comme ça. Pis je pense pas que j'aimerais savoir ce que ma blonde confie à son journal. Mais la tienne, c'est différent. Peut-être que ça te ferait du bien. Que ça t'enlèverait tes…

– Lunettes roses, ouais, je sais, tu me l'as déjà dit, ça.

*** * ***

Un courant d'air se faufile jusqu'à ma cheville et s'y enroule comme un serpent vicieux. Il glisse le long de ma jambe et entre sous ma robe de chambre. À la cuisine, je vais chercher un peu de chaleur dans le réconfort d'une tasse de café. Par la porte entrouverte de la chambre, j'observe le torse de Romain se soulever à intervalles réguliers. Je retourne au salon, m'appuie à la fenêtre. Le chalet craque sous l'assaut des bourrasques. Dehors, la poudrerie balaie la grange, forme couleur rouille qui détonne dans la tempête. Je la peindrai en rentrant à Montréal. Hypnotisée par la tourmente, je la sens me saisir par les épaules. La morsure du serpent.

— Tu dors pas?

Sursaut. Un baiser sur ma nuque. Un homme m'enlace. Mes jambes flageolent.

Romain.

Je ne l'ai pas reconnu! La nausée. Je m'éclipse aux toilettes. J'allume la douche pour camoufler mes vomissements, pour ne pas l'inquiéter. Le craquement des planches de bois se rapproche de la salle de bain. J'ai juste le temps de me brosser les dents que la porte s'ouvre. Il se déshabille pour me rejoindre sous le jet, colle son torse à mon dos et m'englobe de ses bras. Ma colonne s'affaisse, mes os se fondent les uns dans les autres. Ses lèvres viennent téter le lobe de mon oreille, sa langue lape les gouttes qui s'agglutinent au creux de ma clavicule. Sa langueur me détruit. Mes ongles lacèrent sa peau, je veux lui faire mal comme il me fait du bien. Il me pénètre et irradie en moi. Un cri surprend ma gorge. Excité, il caresse mon corps, le dévore au complet. Je jouis avec lui.

Romain sort de la douche en sifflotant après avoir coupé l'eau. Je reste les deux pieds dans le bain. Le maudit courant d'air recommence à onduler comme un serpent. J'essore mes cheveux, les tire dans tous les sens pour sentir quelque chose. La voix de Romain me parvient à travers la porte, par-dessus le son du fouet dans le cul de poule qui prépare les crêpes.

— T'as raison, ma chérie, on devrait acheter un chalet ici plutôt qu'un condo à Montréal. Mais faudrait en prendre un avec plus de chambres.

Je sors de la salle de bain, encore mouillée et nue. Trois enfants se ruent entre nous deux pour réclamer de la crème fouettée. Romain sourit en ébouriffant leurs cheveux. Il ne sera jamais heureux sans eux. Du four s'échappe une colonne de feu.

Il faut que je le laisse et, pour ça, il faut que je parte. Cette nuit.

*** * ***

L'ascenseur s'ouvre sur les cloisons à bureau d'un treizième étage anormalement tranquille en ce lundi matin. À mon poste, le voyant lumineux de la boite vocale clignote. Sans perdre une seconde, je cale le téléphone entre mon oreille et mon épaule tandis que j'allume mon ordinateur. La lumière bleutée de l'écran baigne mon espace et je m'assieds sur la chaise à roulette. D'une main distraite, je feuillète les dossiers qui m'ont été amenés en écoutant les messages tous aussi impertinents (ils ne parlent pas de Clara) les uns que les autres.

Le travail s'empile devant moi, les courriels rentrent à toute vitesse. Je ferme les yeux, passe la main dans mes cheveux, de la nuque vers le haut, essayant de reproduire le mouvement que Clara fait pour me calmer.

— Romain?

Je sursaute. Les lunettes bleu ciel de Martha, la secrétaire de la direction, dépassent tout juste du paravent.

— Je m'excuse, je voulais pas te faire sursauter. Toute la direction est en réunion, tu viens?

— Bien sûr, désolé, ça m'était sorti de la tête en voyant 525 nouveaux messages apparaître dans ma boite courriel. C'est commencé depuis longtemps?

— Pas encore, tu arrives juste à temps.

Je me lève, attrape mon veston.

— Tu as eu de belles vacances, Martha?

Je la fais parler pour éviter qu'elle ne me pose des questions. Devant la salle, elle me laisse passer.

— SURPRISE!

Mes collègues, avec des ballons, un gâteau, des sourires. Sur un des ballons, le chiffre dix. J'avais oublié. Aujourd'hui, cela fait dix ans que j'ai été engagé comme actuaire dans la direction. Je serre les mains qu'on me tend, distribue les accolades. Un instant, la douleur s'oublie. Elle est là, pas très loin, cachée sous mon sternum, mais elle se tait.

Mon patron, Gilles, se racle la gorge, et les conversations se calment pendant que Martha commence à découper le gâteau. Ma collègue comptable chuchote :

— Il est pas un peu tôt pour le gâteau?

— Jamais trop tôt! réplique Gilles, ventru pour une bonne raison. D'abord, je tiens à souligner l'arrivée de Romain à notre direction il y a dix ans. Merci encore à mon bon ami Louis de l'avoir recruté à l'université. C'était son prof et il avait flairé que Romain serait notre candidat idéal. Bref, Romain, dès le début, a mis tous ses efforts dans la direction et…

Gilles adore les discours. Quand une collègue est partie en congé de maternité l'an dernier, nous avons eu droit à trente minutes d'éloges plus ou moins appropriées. Je l'écoute distraitement en mangeant du gâteau.

— Finalement, je souhaite féliciter Monsieur Marly pour sa nomination au poste de directeur adjoint de la Direction des prévisions!

J'échappe ma fourchette. Gilles doit être le seul patron qui annonce les promotions à des surprises-partys le matin. Je souris alors que mes collègues applaudissent. Mon patron vient de me fournir le sujet parfait pour qu'on oublie de me parler de mes vacances.

*** * ***

Réveil en sursaut. Des coups sur une porte.

— Cindy, il est 10 heures, faut que tu partes.

Suis où? Une voix d'homme à travers la porte d'un appart que je ne connais pas. Ai froid. Ça cogne encore, de plus en plus fort, on appelle Cindy. Pourquoi elle répond pas? J'observe autour, il y a juste moi. Ça doit être moi. Me rappelle pu mon nom. Ça va ben.

— C'est beau, j'm'en va!

Sors du lit, cherche mon linge, trouve un tas. Fouille mes poches, pas de papiers, pas de cartes. J'ai rien. Pas d'argent.

Fuck. Je suis où? Je suis qui? Dans le miroir, la face ne me revient pas. Je suis maganée en tout cas, une grosse grafigne sur la joue. Me pince. C'est pas un rêve, ça fait mal, tabernak. Une porte sous l'appartement se ferme.

— Hey! T'es-tu encore là? je demande.

Personne ne répond. Fouille autour. Y a rien dans le frigo. Pas plus dans les armoires. La commode est vide. C'est pas chez moi. J'attrape mon manteau. Il fait frette en ostie ici. Avec mes bottes, je pile dans quelque chose qui fait « scrounch ». De la vitre. La fenêtre en arrière est pétée, pis y a un peu de sang dessus. Je touche ma grafigne : ça fait encore mal. Je mets mon manteau : la manche est toute déchirée, même que la rembourrure en sort. Ceci explique cela. Je suis entrée par la fenêtre. Mais comment ça le gars savait que j'étais là? Ou c'est vraiment pas moi, Cindy? Mais d'abord, moi, je suis qui? J'espère que le gars est pas en bas, qu'il fera pas le saut en me voyant.

Évidemment, y'est là. Faut pas qu'y voie ma face. Je mets mon capuchon, cale ma tuque, penche le visage. J'ai des cheveux qui me couvrent la joue. Ça devrait aller. A sent bonne, sa clope. J'aurais le gout d'en avoir une aussi. Je suis chanceuse, y me la tend.

— Bien dormi?

— Ouais pas pire. Toi?

— Oui, merci. Avant que tu partes, mon vrai nom, c'est Pierre. Si tu as besoin de quoi, hésite pas.

— Merci, Pierre, c'est ben smart.

— Toi c'est quoi ton vrai nom?

J'aspire la *smoke*, la recrache en une belle colonne.

— Écoute, je vais te dire un secret. Je le sais même pas.

Je lui tends sa cigaclope et tourne les talons. C'est vraiment bizarre, je ne reconnais rien. Si je suis à Montréal, c'est pas dans mon quartier. Ah, tiens! Je viens de Montréal. Je tends l'oreille à la recherche de la vie urbaine. Ça a l'air mort par ici.

Au carrefour de deux boulevards, j'hésite. À gauche? À droite? On se les gèle. J'ai faim. Dans l'air, y a comme une odeur de bacon. Besoin de gras pour caler mon mal de cœur. Ai dû virer une sacrée brosse pour pas me souvenir de rien de même. Tourner à droite, suivre l'odeur de friture jusqu'à un resto pas rapport, avec des nappes transparentes et une serveuse qui a dû être belle il y a quarante ans. Les petites tables rondes sont presque toutes pleines de têtes blanches : on doit être un dimanche après la messe. Si c'était pas ma vie qui était en jeu, je trouverais ça quand même un peu l'fun, tout deviner, tout déduire. Je suis comme une détective qui sait même pas ce qu'elle cherche. Hourra!

Rapport-Gratuit.com

M’assois à la table la plus proche de la porte sur une petite chaise en métal qui grince. C’est laid ici. Au moins, la bouffe a l’air correcte. La serveuse me sert un café semi-transparent.

— Attendez-vous quelqu’un?

— Pense pas.

— On vous sert quoi?

— Y a un menu?

— Des œufs, des patates, des toasts, du bacon, du jambon, de la saucisse, des bines, des cretons. Tu veux quoi?

— Toute.

— Ça va te faire des extras viande. T’es sure?

— Ouais. J’ai vraiment faim.

— Ok. C’est parti.

Cherche des yeux un journal et en trouve un sur le comptoir. Un vieux crouton m’avertit que c’est celui d’hier. Je hausse les épaules. Ça devrait m’en dire assez. La date, la ville. En grosses lettres rouges : *Journal de Québec*. Eh ben, je suis à Québec. Pouvais bien pas me reconnaitre, je suis jamais venue ici, je crois bien. Le visage du premier ministre sur la une ne me dit rien. Coudonc, j’ai-tu reçu un coup sur la tête? J’ai beau me tâter le crâne, je trouve pas de bosse. Faut-tu que j’aille à l’hôpital, dans ce temps-là?

La giga assiette arrive. J’ai faim, j’ai faim ça a pas de saint bon sens. Si ça se trouve, j’ai pas mangé depuis des jours! Je me goinfre en continuant de tourner les pages, à la recherche d’un peu de mémoire. Quand je lève la tête, j’ai comme l’impression que tout le monde me regarde croche. J’ai-tu quelque chose sur le bord de la bouche? Même que le monde commence à chuchoter. Y a un monsieur qui soulève son journal, me regarde, regarde la page, me regarde encore. Je suis-tu dans le journal?

Faut que je parte, mais j’ai trop faim, j’ai pas mangé encore assez! J’ouvre mon sac, fous l’assiette dedans, c’est dégueu, mais il faut ce qu’il faut, et cours vers la sortie. La serveuse crie, mais elle est trop vieille pour me suivre. Je cours sans me retourner, je cours même si l’air trop frette me pète les poumons. Fais chier, fais chier, fais chier! Oh, le sol…

La glace.

Mal.

Ma tête.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Chapitre 4. L'INCONSCIENCE

Clara se tient devant le fiord, pieds nus dans le sable humide et grisâtre de Tadoussac. Tenant son pashmina serré contre ses épaules, ma sauterelle appelle les baleines. Je dépose sur la plage déserte le panier à piquenique préparé par Clara. Elle en tire une nappe à carreaux, une bouteille de vin, des coupes en plastique, deux sandwichs, un bol de cerises, deux pêches et une barre de chocolat.

— Tadam! s'exclame-t-elle en désignant de la main notre festin étalé sur la nappe.

— Merci d'avoir préparé tout ça.

— C'est pas de la haute gastronomie, mais ça fera. Tu veux un sandwich aux cretons ou au beurre de peanuts et confiture?

Je prends celui aux cretons. Clara, trop occupée à fixer le fleuve en quête de baleines, manque de verser le vin à côté de la coupe. Je lui attrape la bouteille des mains et c'est à peine si elle s'en aperçoit. Je porte un toast :

— À tes premières baleines!

— J'en ai pas encore vues…

— Ça viendra, ne t'inquiète pas.

Au moment où elle porte la coupe à ses lèvres, un souffle nous surprend. Clara bondit sur ses pieds et sautille en pointant le dos brillant du petit rorqual à l'horizon. Le vin éclabousse le sable de petites perles carmin.

— Romain! Regarde!

Ses yeux luisent de bonheur. Lorsque la baleine disparait, Clara enlève son châle et me prend la main.

— Viens! On va nager avec la baleine.

— Attends, c'est beaucoup trop froid et elle est vraiment trop loin!

— Romain, arrête d'être sérieux, je sais bien que je nagerai pas avec elle! C'est juste un jeu.

Je m'enfonce la tête dans le foulard. Clara lance son pull dans les airs et s'avance à ras les flots, s'attarde là où le frisson de l'eau gagne la cheville. D'une main, elle replie sa robe pêche au-dessus des genoux. Elle me crie de la rejoindre. Les mains dans les poches, je m'approche à contrecœur.

— Allez, même les goélands rient de toi!

J'enlève mes souliers, enfonce mes bas dedans, fais tomber mon jean. Me voilà en boxer, avec mon manteau. D'un coup d'œil, je vérifie que personne ne nous observe.

— Vite, Rom! J'ai froid!

Je grommèle que c'est pour cela qu'il ne faut pas se baigner, mais elle n'entend rien. Nous avançons dans le fleuve en nous tenant la main. L'eau glaciale nous mord les mollets et, lorsqu'elle nous lèche le creux du genou, Clara hurle :

— Ça fait mal! C'est trop froid, vite, on sort!

Nous courons vers la berge, soulevant les vagues avec nous, nous arrosant partout. Nous rions, essoufflés, les pieds dans le sable froid.

— T'es complètement dingue, Clara!

Je lui prends le visage à deux mains et embrasse le sel sur ses lèvres. L'image, de loin, doit surprendre : moi en boxeur avec mon foulard et mon manteau et elle en robe semi-transparente, sous le ciel paresseux d'automne.

— On se marie?

La question s'échappe de mes lèvres. Cela fait des jours que je me surprends à la répéter dans ma tête. Cette fois, je l'ai dit. Clara me dévisage, surprise.

— T'es sérieux?

— Oui, je suis sérieux. Je t'aime et c'est pas près de s'arrêter. Je ne me suis jamais senti aussi bien… aussi vivant.

Elle fait un pas de derrière pour pouvoir mieux m'observer. Mon estomac se contracte lorsqu'elle ouvre la bouche :

— Romain, je te connais depuis six mois à peine. Je sais que t'es l'homme de ma vie, depuis la première seconde. Mais… je doute que je sois la femme de ta vie. Attends encore un peu avant de me demander en mariage, ok? Quand on se connaitra mieux, tu me le demanderas pour de vrai, et là, ce sera un vrai oui.

Elle se met à genou devant moi et dit :

— Solennellement, Romain, je te dis oui, mais pas tout de suite.

*** * ***

Mal à la tête. Je veux la bouger, mais mes mouvements sont bloqués par des liens. À l'aide! Mes oreilles se font attaquer par un marteau-piqueur, un tempo de *rave*, des explosions. Je crie sans mots, ma langue ne répond pas. Quelque chose obstrue mes yeux. Je me débats dans mes attaches, je veux bouger! Je veux boucher mes oreilles, le son est trop fort! À l'aide! Soudain, le vacarme s'arrête. Plus rien, plus de son, mon corps attaché est tiré, des mains sur mes jambes. Ça y est, j'ai été enlevé par les extraterrestres!

— Tout va bien, Madame, tout va bien, c'est juste une résonance magnétique, me dit une femme en uniforme bleu en m'enlevant la serviette du visage.

Non, tout ne va pas bien! Tout va mal. Je veux mon Romain. Je veux Monique. Pourquoi suis-je attachée? J'essaie de parler, mais ma langue s'empêtre, ça fait juste des sons bizarres qui font peur à l'infirmière ou à la technicienne ou à la je-sais-pas-trop-quoi-en-uniforme qui est peut-être une extraterrestre.

Elle sort de la salle, m'abandonne, j'aimerais mieux qu'elle reste avec moi, même si elle m'a ligotée. Qu'elle me tienne la main! Je ne peux même pas bouger la tête.

Ils reviennent à quatre, me posent des questions que je ne comprends même plus. Je n'arrive pas à respirer, il y a trop de larmes, trop de morve dans mon nez dans ma bouche dans ma face du pipi entre mes jambes ou du sang ou du caca je sais plus je ne sens plus rien on me pique dans le bras ça sert à rien la vie ça va toujours mal je veux pas encore être à l'hôpital j'aime mieux mourir j'aime mieux...

*** * ***

La journée est un échec. Ma concentration est restée au chalet, loin de la forteresse des dossiers marqués urgent autour de moi. Distraitement, je parcours mes courriels.

Un à un, mes collègues passent me féliciter pour ma promotion. Dès qu'on me pose une question sur mes vacances, j'appuie discrètement sur le 1 du clavier de mon cellulaire, ce qui compose le numéro de mon téléphone de bureau et le fait sonner. L'étage se vide peu à peu, mes collègues se font remplacer par l'équipe d'entretien ménager. Par la sainte paix.

Dehors, la nuit est bien installée. Je fais tourner ma chaise à roulette sur elle-même en soupirant plus fort que la ventilation. Est-ce que Clara ou Jérôme m'ont appelé? Évidemment, non.

D'un coup de pied, je renverse mon sac, d'où déboule le carnet noir de Clara. Autour de moi, personne pour me surprendre. Je replace mes lunettes pour me donner une contenance. Mes lèvres embrassent la douce reliure de cuir qui exhale le parfum boisé de Clara.

Un raclement de gorge dans le corridor. Je me lève pour voir par-dessus la cloison de mon bureau. Gilles, en train de verrouiller son bureau, toussote. Je lance :

— Mauvaise toux?

— Ah! T'es encore là, Romain!

— Il faut bien rattraper le retard…

— T'as bien raison, mon gars. Restes-tu encore longtemps ou je t'attends pour marcher?

— Non, je vais rester encore un peu. Je veux terminer mes dossiers pour pouvoir commencer les nouveaux. D'ailleurs, Gilles, je voulais te dire merci encore, je suis vraiment touché que tu m'aies choisi.

— C'est moi qui te dis merci d'avoir accepté! Bon, ok, je t'ai un peu coincé, j'étais supposé te le dire avant, mais t'avais pris congé. En tout cas, c'est toi qui me faut à ce poste-là. T'as la vision et les couilles qu'il faut pour porter le département plus loin.

— Merci. Je te retiens pas plus longtemps, on se voit demain de toute façon.

— Oui, demain…

Pourtant, Gilles reste les deux pieds immobiles, son manteau sur le bras. J'hésite entre me rassoir ou non, il a l'air d'attendre quelque chose. Je lui demande si tout va bien. Il me répond :

— Tu penses me le dire quand?

— Dire quoi?

— Ben pour Clara.

Je déglutis, j'ai chaud.

— Je comprends pas, Gilles.

— Que Clara a disparu et que c'est pour ça que tu as prolongé tes vacances.

— Comment tu sais?

— Je me suis abonné aux alertes de la SQ, après la première disparition, au cas où ça pourrait être utile. Ça m'avait fait de quoi, de te voir dans cet état-là pendant les recherches. Tu sais, tu peux me faire confiance, Romain. Tu peux m'en parler. Veux-tu venir prendre un verre, pour jaser?

— C'est gentil, Gilles, mais je vais vraiment essayer d'avancer quelques dossiers. Demain, on pourrait aller diner, si tu veux.

— Va pour demain. Mais travaille pas trop tard, là. C'est important que tu te reposes.

Il hésite quelques secondes, ajoute :

— On va la retrouver, Romain.

— J'espère. C'est juste… long.

Il hoche la tête et part.

Je savais que Gilles m'appréciait, mais à ce point-là? Étonné, je me rassois devant mon ordinateur et vais sur le site de la SQ pour voir le visage pétillant de Clara à côté des autres disparus. Le plus récent, un homme de St-Pamphile, fin soixantaine. Surement un suicide dans les bois. On ne retrouvera pas le corps, ou si, mais à moitié bouffé. Une femme de Maniwaki, et les trois autres après aussi, comme une épidémie. J'éteins l'écran, ouvre un dossier. D'une main, j'attrape mes écouteurs et fais jouer une liste de lecture que Clara m'a faite pour Noël. Dans mes oreilles, le chanteur se demande « Is it really this fun when you're on my mind? ». Aimer Clara, c'est un sport extrême. Ecchymoses et orgasmes se mêlent. Mais si elle ne revient pas, qu'est-ce que je vais faire? J'ai 32 ans, bordel, et l'idée de recommencer ma vie avec quelqu'un d'autre m'épuise. Rencontrer, raconter sa vie, apprivoiser le quotidien, bâtir… Je n'ai plus la force. Faire un deuil, encore. «La résilience des corps est surprenante», disait ma mère pour consoler les chagrins. Aujourd'hui, je n'y crois plus autant.

Le carnet me nargue. Je l'ouvre au hasard. Sur les deux pages, il n'y a qu'un gribouillis, des ratures noires qui couvrent toute la page déchirée à quelques endroits à cause de la pression du stylo. Plus loin, un poème sans grande qualité littéraire. Elle y parle de sa médication, de son anxiété, de la peur d'une nouvelle chute. À chaque page, je relève la tête et vérifie que personne ne m'observe. Je deviens paranoïaque, ma foi, comme si elle allait me prendre en flagrant délit.

Pour ne pas trop m'insinuer dans son intimité, je lis en diagonale, mais chaque fois que mon nom apparait, je sursaute. Habituellement, elle parle de moi en bons termes, de notre vie sexuelle, de nos projets. Parfois, souvent même, elle me traite de mou et de contrôlant, comme si je pouvais être les deux à la fois.

Je saute à la fin du carnet, cherche la dernière entrée. Elle raconte avoir vomi au travail. La honte, sa patronne lui a demandé si elle a bu.

Le travail. Johanne! Il faut que je lui téléphone.

Le «allo» irrité me surprend, elle qui d'habitude carillonne à l'entrée de son magasin.

— Bonsoir, Johanne, c'est Romain.

— Ah Romain! J'étais tellement inquiète! Mais attends, pourquoi c'est toi qui m'appelles?

— Clara a disparu, elle a eu une dissociation surement. Je m'excuse de ne pas vous avoir appelée avant, j'étais juste…

— Oh mon Dieu! Mais est-ce qu'elle est correcte?

Sa question me donne envie de rire et de pleurer à la fois.

— Je l'espère.

Au bout du fil, elle étouffe un cri.

— Johanne, ça va?

Des sanglots me parviennent à travers le combiné.

— Romain, il faut que je te parle. T'es où? On peut se parler en personne? Je viens te rejoindre chez toi.

Emmitouflée dans ses foulards colorés, Johanne arrive une minute après moi à l'appartement. À peine ai-je le temps d'ouvrir la porte qu'elle me tombe dans les bras.

— Oh Romain, je m'excuse, c'est de ma faute, j'aurais dû t'appeler avant, j'ai pas osé, mais…

Qu'est-ce qu'elle insinue? Je me défais de son étreinte.

— Entrez, entrez, on va pouvoir se parler pour de vrai.

— Tutoie-moi, Romain, s'il te plait. Oh! J'aurais dû te prévenir, j'osais pas.

Elle défait ses écharpes – elle doit bien en enlever quatorze – sa cape, un gilet de laine, ses bottes, ses jambières, sans arrêter de s'excuser.

— Mais qu'est-ce qui se passe, Johanne?

Ses yeux noirs encadrés par deux nattes argentées me percent. Un instant, elle me rappelle le vieux chien cocker de mon enfance, avec ses longues oreilles pendantes et son visage fripé. Un chien détestable, porteur de puces. Je secoue la tête et l'entraine à ma suite.

— Viens au salon, explique-moi.

Ses mains s'attardent sur le dos de quelques titres dans la bibliothèque. Elle sourit devant un masque africain qu'elle a donné à Clara pour célébrer ses six mois d'emploi. Les deux femmes s'apprécient beaucoup. Clara en parle souvent, me rapporte ses faits et gestes, ses conseils que je juge un brin ésotériques, mais qui font effet sur elle.

Devant la dernière toile peinte par Clara, un ciel étoilé avec une aurore boréale rouge sang, Johanne plaque sa main devant la bouche. Elle s'écrase sur le divan.

— Je sais pourquoi elle a fait une absence, souffle-t-elle en fixant le sol. Pas longtemps avant Noël, mi-décembre à peu près, elle s'est mise à vomir au travail. J'ai tout de suite vérifié, elle sentait pas l'alcool. Je lui fais confiance, mais tu sais, avec mes employés en réinsertion, j'en ai vu de toutes les couleurs. J'ai d'abord cru qu'elle avait une gastro, fait que je l'ai renvoyée chez elle. Mais tout le reste de la semaine, elle a vomi au moins une fois par jour. C'était pas normal! Je lui ai posé des questions, pour essayer de voir ce qu'il fallait faire, elle voulait pas aller voir de médecin. J'ai fini par comprendre, mais elle, elle voulait pas. Elle répétait que c'était impossible et elle voulait même pas vérifier. Alors j'ai acheté un test de grossesse et je l'ai obligée à le faire.

Je retiens mon souffle. Le corps de Johanne se balance et ses épaules tremblent.

— Elle s'est enfermée dans les toilettes et j'ai attendu. Elle est restée longtemps et quand je l'appelais, elle répondait pas. Quand finalement elle est sortie, j'ai eu peur, parce que son visage avait changé. Je lui ai demandé le résultat et elle a dit… elle a dit « Dis lui

rien ou on te tue ». Elle a tourné les talons et est partie. C'était pas sa voix. J'ai crié « Clara! » et elle ne s'est même pas retournée. C'est comme si c'était pas elle. Je suis allée voir dans la salle de bain si le test était là. Et, oui, il était positif. Romain, Clara est enceinte.

La couleur des livres dans la bibliothèque se mélange à celles des murs et au halo de la lampe torchère et un instant, tout devient noir. Je me lève, me rassois, me relève. Johanne continue :

— Je ne sais pas si elle le sait ou si elle s'est dissociée avant. J'ai essayé de lui en reparler, mais elle me fuyait. Et puis Noël est arrivé, les vacances…

— Pourquoi… est-ce que…

Je n'arrive pas à formuler mes questions. Clara, enceinte. Le cellulaire me tire de ma torpeur : c'est Jérôme. Je fais signe à Johanne d'attendre une minute et réponds.

— Elle était là, à Québec, dit-il.

Coup de poing au ventre.

— Romain, t'es là?

— Oui, oui, excuse-moi, continue.

— Un homme l'a signalée, un barman de Québec. Il l'a hébergé hier. Il a dit qu'il l'avait déjà vue avant, qu'elle était venue au printemps l'an dernier. À ce moment-là, elle avait dit s'appeler Cindy. Ce matin, elle avouait ne même pas savoir son nom. Quand le barman est monté voir l'appartement, il a trouvé une fenêtre défoncée.

— Oh! Ça veut dire qu'elle est vraiment perdue dans sa tête.

— Ça a tout l'air. On intensifie les recherches dans la ville. La personne responsable du dossier à Québec voudrait te rencontrer. Penses-tu pouvoir y aller?

— Oui, c'est sûr. Je pars ce soir.

— C'est bon, je te texte son numéro. Salut!

— Attends! Jérôme, Clara est enceinte. Je viens de l'apprendre par sa boss.

Johanne évite mon regard.

— Oh shit.

— Ouais.

— J'ajoute ça au dossier tout de suite.

Rapport-Gratuit.com

Je raccroche tandis que Johanne s'éclipse aux toilettes. J'accuse mal le coup, je ne tiens pas en place. Une migraine commence à me chatouiller les tempes.

Quand Johanne revient au salon, je lui demande :

— Tu es sure qu'elle est enceinte?

— Oui. Elle avait tous les symptômes. J'avais pas besoin du test, mais je voulais qu'elle le sache. Mais je pense pas que ça ait marché.

Je la raccompagne à la porte, où elle se tourne vers moi :

— Je m'excuse Romain, j'aurais dû t'appeler avant. Mais je voulais lui laisser le temps.

Je hausse les épaules et referme la porte sur elle. Je n'ai ni la force de la rassurer ni celle de me fâcher.

Pendant que j'empile des vêtements dans ma valise pour partir vers Québec, j'appelle les parents de Clara pour les mettre à jour, mais tombe sur leur boite vocale. J'hésite entre louer une auto ou prendre le train, prendre des vêtements pour une journée ou pour une semaine. Les idées ne restent pas en place une seconde, je m'accroche à ces espoirs insignifiants comme on se tient à un cerf-volant. Mon cellulaire m'interrompt : ce sont les Blanchard. La respiration de Normand au bout du fil est saccadée :

— Elle est à l'hôpital!

— C'est vrai? Enfin! Mon Dieu… Est-ce qu'elle est correcte?

— Ça a l'air! Inconsciente, mais vivante.

Je conviens avec Normand qu'ils passent me chercher et que je conduise ensuite le reste du trajet jusqu'à Québec. J'envoie un courriel rapide à mon patron pour lui dire que je travaillerai à distance demain – mille excuses — et m'installe devant la porte, tout habillé. Mon téléphone sonne à nouveau. Jérôme m'annonce la découverte de Clara.

— L'indice de la grossesse a facilité l'identification pas mal, disons.

— C'est vrai, alors? Elle est enceinte?

— L'écho a identifié un enfant de trois mois et demi qui semble en pleine santé.

Les larmes se mettent à déferler. Un enfant. Un enfant qui bouge et danse dans le liquide amniotique du ventre de Clara. Un petit garçon ou une petite fille juste pour nous. Les phares de la voiture des Blanchard balaient la rue.

— Jérôme, as-tu dit pour la grossesse aux parents de Clara?

— Non, je te laisse cette…

Il marque une pause.

— … cette chance-là?

*** * ***

Mon oreiller est tout trempé. Me suis réveillée en pleurant, un cauchemar où je tuais Romain. Je le noyais dans mes larmes, dans ma morve qui prenait toute la place dans la chambre. Dès qu'il sortait la tête pour respirer, je l'enfonçais en grimpant sur ses épaules pour ne pas m'étouffer dans ma propre glu. Me suis réveillée et j'ai crié son nom. Une deuxième fois. Encore. En bondissant hors du lit, j'ai fait tomber le cadran. Dix heures. Il est parti travailler.

Dans la salle de bain, je tapote mes paupières bouffies pour les faire dégonfler, avec comme résultat de faire couler d'autres larmes. Le rêve m'a convaincue : je dois le laisser. Sauf que je n'en aurai jamais la force. M'assois sur la porcelaine. Froide.

Laisser la glace se faire sur mes os, m'endormir dans l'hypothermie. Ouvrir grandes les fenêtres et laisser entrer novembre dans la pièce, dans mon corps, me faire ensevelir de neige et mourir engourdie de froid.

Évidemment, je ne fais rien de tout ça, je prends une douche brulante et m'habille pour aller à la fruiterie à l'autre bout de Montréal, quarante-cinq minutes de proximité avec d'autres poqués du métro plus loin. Mes écouteurs enfoncés jusqu'aux tympans, je m'engouffre dans les souterrains. Partout, j'hallucine Romain. Ce n'est pas compliqué, le gars qui frenche sa blonde là-bas, c'est Romain, celui qui quête, c'est Romain, celui qui pisse dans le coin, c'est Romain. Je suis habituée, maintenant, ça fait cinq ans qu'il est partout, tout le temps.

À Verdun, le soleil m'éblouit. J'ai l'impression d'être lendemain de veille, la nausée, la fatigue. Au coin de la rue, Sophie est accotée contre le mur de brique du dépanneur. C'est étrange, ce n'est pas son quartier habituel. Sophie, c'est moi il y a cinq ans, en quête d'une fix d'adrénaline, en quête d'un peu de vie dans les veines, à geler à moitié habillée sur le trottoir. On travaillait ensemble, souvent en duo. J'aimais ça, coucher avec elle. Du

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

sexe vulgaire, pornographique, mais du cul authentique, de la jouissance partout, de l'odeur sur le visage, les seins, la vulve et l'anus. Rien de chic, rien de sentimental. Bestial. En plus, on se faisait gaver d'or pour nos orgies. C'est con, on ne peut pas l'avouer à voix haute, mais être pute, c'est pas mal plus valorisant la plupart du temps que d'être commis d'épicerie.

— Hey salut, Sophie!

Elle ne lève même pas le nez.

— *Come on*, tu m'en veux encore? Fallait ben que je parte!

Elle lève les yeux sur moi, des iris aux pupilles immenses, les lèvres gercées, le nez écarlate. Ses joues amincies dévoilent le relief de ses dents. Elle me regarde sans me voir.

— Pour 20 $, je te mange. Ça te tente-tu?

Reculer. Reculer et courir jusqu'au travail pour oublier le zombie. Entrer dans la moiteur de l'épicerie, son odeur de patchouli. Traverser l'allée sans voir les clients qui me saluent, marcher jusque dans la salle des employés. M'effondrer. Non, me relever du divan, remplir ma feuille de temps. Un robot, être un robot. Tenir bon. Ne pas penser. 11 h 45, me dit l'écran. Quinze minutes d'avance. Souffler. Mais la nausée monte, Sophie essaie de s'enfuir de mon œsophage. Je cours vers les toilettes d'où Johanne sort à l'instant et, la porte encore ouverte, je dégobille les beurrées de peanuts du matin.

*** * ***

Je cours jusqu'à la minifourgonnette et fais coulisser la porte pour y lancer mon sac avant d'aller remplacer Normand au volant. Janvier nous harcèle en nous envoyant de nouveaux centimètres de neige dans la gueule. Au moins, j'ai maintenant l'habitude de conduire cette voiture aussi large qu'un bateau pour rendre service aux Blanchard. Monique reste silencieuse à côté de moi pour me laisser me concentrer sur la route, le temps de traverser le fleuve et d'arriver sur l'autoroute. Une fois sur la Rive-Sud, elle soupire :

— Dans deux heures, nous pourrons la voir.

C’est le signal que j’attendais, le moment parfait pour leur annoncer.

— En fait, nous pourrons *les* voir.

Ils arrêtent de respirer. Seul le battement des essuie-glaces rompt le silence.

— Elle est enceinte.

— Mais… mais… tu le savais avant? demande Monique.

— Non, en fait, je l’ai appris il y a quelques minutes par sa patronne, qui est venue me voir. Johanne avait des doutes que Clara était enceinte et elle lui a fait faire un test de grossesse un peu avant Noël. Sauf qu’elle a l’air de dire que Clara est entrée en crise à ce moment-là et n’a pas su qu’elle était enceinte. Elle dit avoir essayé de lui en reparler, sans succès.

— Fait que, c’était pas planifié? lance Normand avec un ton agressif.

— Non, je veux dire, on en avait parlé, mais c’était pas dans les plans pour l’immédiat.

Normand me coupe :

— Elle veut pas d’enfants, jamais.

— Elle est encore jeune, que je réponds en essayant de rester calme. Et là, elle est enceinte, même si elle était supposée avoir de la contraception...

Avec mon emportement, les roues dérivent jusqu’aux ornières molles et la camionnette dérape quelques millisecondes. Nous nous taisons, raidis par la peur.

En silence, nous laissons défiler les villages, chacun à ruminer. Monique ose formuler la question qui nous taraude tous :

— Est-ce qu’elle le sait, elle, qu’elle est enceinte?

*** * ***

— On dirait que tu as changé, ma belle Clara.

Monique me sourit, pendant que les anges de Noël accrochés au lustre de la salle à manger clignotent dans un bruit de robotique cheap. Le gigot à la menthe roule sur ma langue. Je dois vraiment devenir végétarienne. Je déglutis avant de demander :

— Qu'est-ce qui a changé, Monique?

Comme chaque fois que je l'appelle par son prénom, ses lèvres se crispent. Elle doit expirer un coup sec pour parler à nouveau. Je m'en veux d'être incapable de l'appeler « maman » comme tous les autres enfants, mais vraiment je n'y arrive pas. Romain trouve que j'exagère, qu'après cinq ans, je pourrais pardonner. Je n'en suis pas capable.

— On dirait que tu rayonnes. Ton visage a pris des rondeurs, t'as un beau teint, comme si tu étais plus lumineuse. Tu trouves pas, Normand?

Il lève la tête de sa tranche d'agneau baignant dans son sang, avale bruyamment sa bouchée et dit :

— Mmm oui, t'es belle comme une femme enceinte.

J'en échappe ma fourchette.

— Voyons donc! C'est quoi ce compliment de marde? J'ai pris tant de poids que ça?

Monique s'agite sur sa chaise, avec ses mains ridicules qui battent comme des ailes pour éteindre un feu.

— Non non, ma chérie! C'est juste que tu as l'air si épanouie. Normand, ça se dit pas des choses comme ça!

— Vous le savez, hein, que j'aurai pas d'enfant, jamais? Je vous l'ai dit. Si vous voulez des petits-enfants, va falloir que vous ayez d'abord d'autres enfants, parce que ça sera pas moi qui vous en donnerai.

Mes parents font une partie de pingpong de regards pour essayer de convaincre l'autre de parler en premier. Je mâchonne une carotte en les trouvant attendrissant tout à coup, complices encore, malgré (ou grâce à) tout ce que je leur ai fait endurer. Je décide de rompre leur malaise.

— Romain le sait aussi, ça lui fait pas plaisir, c'est sûr, mais je pense que là, on s'est entendu. On s'est chicané cette semaine à cause de ça, à cause des enfants.

En y repensant, j'ai mal au ventre. Il voudrait tant, le pauvre. Je le vois ranger ses brochures d'adoption dans sa mallette en grommelant : « Comme ça, t'aurais pas eu à arrêter tes médicaments ».

— Ah oui? m'encourage Monique.

— Mouais. Il s'est essayé en me racontant des histoires d'adoption, et je lui ai dit que s'il voulait vraiment des enfants, ce serait avec quelqu'un d'autre que moi. Pis que j'en élèverai pas non plus. Je peux même pas m'occuper de moi-même, je suis pas pour essayer de m'occuper d'un flot! Juste d'être avec Romain, d'être là, pour vrai, de faire attention à lui, c'est beaucoup de job. Je suis pas faite pour la maternité. Pis vous pouvez pas dire le contraire.

Je les menace avec mon couteau de me contredire et ils se taisent.

— Donc je lui ai dit…

Je coupe un morceau d'agneau pour occuper mon esprit.

— … je lui ai dit de me laisser pour qu'il puisse fonder une famille avec quelqu'un d'autre.

Des larmes fuguent sur mes joues. Je perds mes moyens juste à penser à une séparation possible. Monique prend ma main. Je la laisse faire. Je lui accorde rarement le droit de me toucher, je n'ose plus, son contact me dégoute. Aujourd'hui, la douceur de sa peau amincie par les années me fait du bien.

— Vous êtes-vous laissés? me demande-t-elle avec sa voix pour parler aux enfants.

— Non, il veut pas.

Je sens la tempête. Le hoquet me prend.

— J'ai pas envie qu'il me laisse.

À pas feutrés, Monique s'approche de moi sans jamais lâcher ma main, lentement, comme pour m'apprivoiser. Cette fois, je l'avoue, j'ai envie qu'elle me prenne dans ses bras.

— Oh maman.

Ses larmes viennent rejoindre les miennes, mais je crois que ce sont pour elle des larmes de joie.

Chapitre 5. L'ENQUÊTE

Nous arrivons peu après minuit devant l'hôpital, dans un quartier de Québec un peu excentré, entouré d'usines qui crachent de longs convois blancs vers le ciel. Je m'arrête devant l'urgence pour laisser descendre mes beaux-parents, car les tremblements de Normand ont augmenté durant le trajet, au point où ses jambes ne le supporteront plus. Monique ira chercher un fauteuil roulant pour lui.

Après avoir garé la voiture, je les rejoins devant le bureau d'accueil. Monique s'énerve alors que le préposé lui répète que les heures de visite sont terminées, ce qui m'arrache un sourire. La scène me rappelle une phrase d'une série états-unienne : « you can't defeat a mother lion ». Je compose le numéro de téléphone que Jérôme m'a laissé pour joindre la personne responsable du dossier à Québec, l'inspecteur Dupré. Je n'ai qu'à attendre une sonnerie avant que quelqu'un décroche.

— Inspecteur Dupré, j'écoute.

La voix féminine me surprend. En voilà une qui n'est pas partisane de la féminisation des titres.

— Bonsoir, désolé d'appeler si tard, votre collègue Jérôme Ouellet m'a laissé votre numéro pour…

— Ah oui, vous devez être Romain Marly?

— Oui, c'est ça…

Normand tend l'oreille vers moi. Je m'approche pendant que Monique continue de s'obstiner avec le pauvre préposé qui a de plus en plus envie de réorienter sa carrière.

— … je viens d'arriver à Québec avec les parents de Clara et nous aimerions la voir, si possible.

— Oui, je suis à l'hôpital aussi en fait, je viens vous chercher. Où êtes-vous?

— À l'accueil de l'urgence. On vous attend.

Je dépose ma main sur l'épaule de Monqiue.

— C'est bon, une policière s'en vient.

Elle se tourne vers le préposé :

— Vous voyez! Les parents devrait toujours le droit de voir leur enfant. Quand même!

J'entraine Monique vers une chaise pour qu'elle se calme. Nous attendons en silence. Au détour du corridor apparait une femme assez grande, vêtue d'un veston marine, les cheveux blonds cendrés noués en toque sur le dessus la tête. Elle semble chercher quelqu'un : ce doit être l'inspecteur. Je me lève.

— Monsieur Marly?

— Moi-même. Enchanté. Voici Normand et Monique Blanchard.

— Inspecteur Dupré. Vous pouvez me suivre.

Je pousse Normand dans le fauteuil roulant en suivant le pas rapide de la policière.

— Comment va-t-elle? demande Normand.

— Une légère fracture du crâne. Rien de grave, ajoute-t-elle en voyant mes yeux s'agrandir. Les tests montrent qu'il n'y a pas de dommages physiques au cerveau. Elle a une fracture de la clavicule aussi. Quelques bleus, mais rien de plus.

— Est-ce qu'elle est consciente? demande Monique.

— Non, pas encore. On l'a trouvée en fin d'avant-midi dans la rue, elle se sauvait d'un restaurant sans avoir payé et elle a glissé sur la glace. Elle était inconsciente quand les ambulanciers sont arrivés. Elle a subi une batterie de tests, c'est là qu'on a su qu'elle était enceinte. Elle a un peu saigné, alors une échographie a été faite, mais tout apparait normal. Elle a repris connaissance pendant la résonance magnétique. Le dossier indique qu'elle était très confuse, alors elle a reçu une bonne dose de calmants et depuis, elle est endormie.

— Mais elle aura pas de séquelle? s'inquiète Normand.

— Physiquement, elle n'a rien de grave. Pour le reste, je ne suis pas neurologue. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous donner plus de détails.

— Et mon enfant? je demande.

— Tout semble beau de ce côté-là. Ça a été assez long, réussir à identifier Madame Blanchard. Elle n'avait pas de cartes d'identité sur elle, et elle s'est teint les cheveux, donc elle ne cadrait pas avec la description de l'avis de recherche. C'est l'ajout de la grossesse dans le signalement qui nous a mis sur la piste.

— Quoi? Elle a teint ses cheveux? s'exclame Monique. Pourquoi elle s'est teint les cheveux, elle a jamais fait ça. Ses belles boucles blondes…

Dupré accélère le pas, elle doit avoir hâte de terminer sa journée. Devant la porte d'une chambre, elle sort une clé de sa poche.

— Compte tenu des informations du dossier, nous préférons la garder sous verrou, pour éviter qu'elle ne s'enfuie.

Nous acquiesçons tous les trois avant d'entrer. Je déglutis. Clara est étendue sur le dos, les bras à plat sur les draps. Ses cheveux teints en brun sont rasés autour d'une large plaie cousue de fils noirs. Du sang séché tache sa joue et sa paupière gauche. À son bras est branché un soluté, des capteurs mesurent les battements de son cœur et d'autres mesurent… le battement du bébé. Mon bébé. J'abandonne Normand pour aller poser mes mains sur le ventre de Clara. À part les gargouillis de ses intestins, je ne sens rien.

Monique flatte la main de sa fille. Normand reste en retrait, tremblant de tout son corps, incapable de déplacer le fauteuil roulant seul. Dupré lance :

— Je vous laisse cinq minutes, ensuite, il faudra partir.

J'aimerais être seul avec Clara, pouvoir lui parler à l'oreille, lui dire à quel point je suis content de la revoir, saine et sauve. J'imagine que ses parents veulent la même chose.

Je cherche des yeux le dossier médical. Normand, qui a l'air de lire dans mes pensées, me pointe un bloc-notes accroché à la tête de lit. Je vais voir : ce ne sont que les initiales des préposées et infirmières qui sont passées depuis l'arrivée de Clara. Monique met la main sur une fiche à l'entrée de la chambre, à côté de la porte.

— Quinze semaines de grossesse, lit-elle.

C'est plus que ce que je pensais. On aurait conçu l'enfant à la fin d'octobre, autour de mon anniversaire, donc. Je souris. Le plus beau des cadeaux.

Normand demande à sa femme si d'autres détails sont donnés dans le dossier. Elle lit en vitesse et résume :

— Possible commotion cérébrale sans contusion. Coma atypique. Deux fractures. Faudrait rencontrer le médecin pour qu'il lui donne ses médicaments!

Dupré choisit ce moment pour rentrer.

— Madame! Il faut absolument que je parle au docteur. Ma fille a besoin de ses médicaments et je ne sais pas s'il sait ce qu'elle prend d'habitude, dit Monique, pragmatique.

— Oui, je comprends, je l'ai fait appeler. Docteure Morissette devrait arriver d'une minute à l'autre. Monsieur Marly, pouvez-vous venir avec moi un instant?

Je laisse à contrecœur la civière pour rejoindre Dupré hors de la salle. Elle fait quelques pas dans le corridor pour nous éloigner de la porte.

— Monsieur Marly, j'aimerais vous rencontrer demain à mon bureau pour qu'on puisse mettre à jour les dossiers.

— D'accord. Jérôme vous a pas envoyé toutes les infos?

— Oui, mais j'ai l'impression qu'il me manque des détails pour tout comprendre.

Je souris. Je pense qu'il m'en manque à moi aussi, des détails, pour bien cerner Clara.

Dupré regarde par-dessus mon épaule une femme en sarrau entrer dans la chambre. Sans attendre, je retourne voir Clara. Au moment où je passe la porte, Monique termine, essoufflée, de donner la liste des médicaments de Clara au médecin. Dre Morissette nous assure qu'elle contactera demain matin le psychiatre de Clara et nous serre la main avant de poursuivre sa tournée. Dupré en profite pour nous inviter à partir – les heures de visite sont terminées depuis longtemps – et me rappelle notre rendez-vous à neuf heures. Son ton plus qu'insistant m'embête déjà.

Nous avons pris deux chambres dans un hôtel au centre-ville. La ville scintille sous la chambre. Je n'ai pas encore sommeil, malgré qu'il soit près de deux heures du matin maintenant. Néanmoins, je me déshabille et me glisse sous les draps, des draps d'une douceur incroyable. Je cherche l'étiquette pour trouver leur marque : je veux les mêmes pour la chambre de mon bébé. Je dessine mentalement le plan de l'appartement pour trouver si l'actuel bureau ou l'atelier de peinture de Clara serait la pièce la plus appropriée pour faire une chambre d'enfant. Ou peut-être que nous devrions finalement nous acheter une maison? Clara refuse chaque fois que je lui en montre une à vendre dans le quartier. « Peut-être un chalet, qu'elle répond. Au prix où sont les maisons, on est bien mieux en appart. » Parfois, je me demande où sont passés sa spontanéité écervelée et son esprit d'aventure des premières années. Comme si, à mesure que je me décoinçais, elle devenait plus sérieuse. L'envie irrépressible me prend de regarder une photo d'elle, de nous, une image rassurante de notre vie. J'attrape mon cellulaire sur la table de chevet et vois sur l'écran d'accueil la notification de réception d'un message de Gilles. « Je suis content pour toi que vous l'ayez retrouvé. Mais on a vraiment de grosses semaines devant nous en

Rapport-Gratuit.com

janvier, j'ai besoin que tu sois là très vite. Sinon, faudra peut-être que je revoie ta nomination, et je n'en ai pas envie. Reviens vite. Embrasse Clara de ma part. » J'éteins l'écran de mon téléphone. Je sombre dans une noirceur totale.

*** * ***

Ma valise comme un bouclier, je traverse la porte que l'infirmier me déverrouille. La lumière des corridors vitrés m'éblouit. Hors du département de psychiatrie, il fait toujours plus clair. À croire qu'ils nous tiennent volontairement dans le noir, pour mieux nous abrutir. J'avance sans répondre aux salutations de l'infirmier : j'ai droit à deux jours de congé d'hôpital et je n'en perdrai pas une minute. Romain est censé m'attendre à l'entrée, alors je fonce malgré mes jambes qui flageolent. Depuis un mois, je suis hospitalisée. À cause d'une dissociation. Ma première depuis qu'on est ensemble.

Romain n'est pas dans le hall. Des civières me frôlent, des humains en uniformes me bousculent, une grosse cireuse de plancher se prend pour une zamboni, des proches cherchent leurs malades. Romain n'est pas là. Je tiens de moins en moins bien debout, mon équilibre décide de se payer un voyage dans le Sud et je tangue. L'odeur du désinfectant me monte à la tête. Romain n'est pas là. Il doit être dehors, à fumer une cigarette parce que tous les Français fument. Il avait arrêté, mais il a dû s'y remettre pendant que j'étais partie tant il était inquiet. Je pousse les portes tournantes. Les cigales crissent comme des machines à tatouage dans mes oreilles. Une femme vêtue d'une robe soleil grille une cigarette. Moi, coupé du reste du monde depuis trop longtemps, congelée par la climatisation de l'hôpital, je porte un chandail à manche longue, des bottes de cuir et un jean.

Romain n'est pas là.

Ni à gauche ni à droite.

La sueur perle sur mon nez.

— Clara!

Il sort de l'hôpital à toute vitesse, m'ouvre grand ses bras. Il est là, il est encore là. Pourtant, mes pieds refusent de courir jusqu'à lui, mes mains s'agrippent à la valise qui crée un mur entre nous deux.

— Ça va? me demande-t-il en me serrant contre lui.

Son odeur me liquéfie. Je souris. Pour réponse, j'enfouis mon nez dans son épaule.

— Viens, on va prendre un taxi, me dit-il en m'emmenant vers la rue.

À la maison, je cherche mes repères. Même la couleur des murs me semble étrangère.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de changé?

— Mmm, non, à part peut-être que c'est mieux rangé, blague-t-il. T'as pas chaud?

Je m'échoue sur notre lit. Oui, je crève de chaud avec mon coton ouaté, mais je n'ose pas l'enlever devant lui, une nouvelle pudeur s'est insinuée entre nous deux. Je sais surtout que je dois m'excuser pour ce que je lui fais vivre, mais je n'en ai pas la force. Pas encore. Je suis épuisée.

Romain disparait de la chambre quelques secondes, le temps que je retienne mon souffle pour entendre tous ses mouvements. Il réapparait avec deux verres de jus d'orange.

— T'as déjeuné? demande-t-il en me tendant le verre.

— On peut dire que oui…

— C'est-à-dire?

— J'ai mangé deux toasts au pain blanc, c'est pas très nourrissant.

— Tu as faim?

— Oui, un peu, mais je veux pas manger tout de suite. Viens, dis-je en tapotant le couvre-lit.

Il s'étend à côté de moi, à une distance de coude de mon corps. Il vient pour parler, referme ses lèvres, me détaille de ses yeux inquisiteurs, enlève ses lunettes, les dépose sur la table de chevet, rouvre la bouche, la referme.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Je dois parler, je dois expliquer, mais je suis paralysée. Parce que je ne sais pas choisir les mots, je l'embrasse. Mon corps retrouve vite son habitude, ses réflexes sensuels, et je fais glisser mon chandail par-dessus ma tête. Nos corps se pressent l'un contre l'autre. Du bout des doigts, je parcours sa joue : la peau s'est amincie. Je l'ai inquiété tant que ça? Je l'embrasse de toute mon âme pour me faire pardonner, pour lui dire à ma façon à quel point je m'en veux.

— Attends, Clara, j'aimerais mieux qu'on parle, avant.

— T'as pas envie de moi?

— Si, si, t'as pas idée. Mais j'ai besoin qu'on parle.

Je soupire. Pas moyen de m'en sortir. J'essaie de le regarder dans les yeux, mais la tristesse dans ses iris me décourage. La chambre ne m'offre pas beaucoup d'échappatoires. Tous les murs me renvoient leur blancheur.

— Je m'excuse.

— T'as pas à t'excuser. Mais j'aimerais ça comprendre. Explique-moi, qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce que t'as vraiment?

— C'est compliqué. Tu sais, je t'avais dit pour les dissociations. Eh bien, j'en ai fait une. Je pensais que c'était fini, cette époque-là de ma vie, parce que ça faisait presque deux ans que j'en avais pas eu, mais bon… ça a l'air que je me suis trompée.

— Ça fait mal?

La question me fait sourire.

— Non, pas physiquement. Ce qui fait mal, c'est de pas se rappeler ce que j'ai fait pendant trois jours. C'est d'être coincée à l'hôpital le temps qu'ils ajustent mes médicaments. C'est de pas être avec toi…

— Tu te souviens de rien de ce qui s'est passé?

— Non… du tout.

Je bois mon jus d'orange, à moitié redressée et ce qui devait arriver arriva, j'en renverse sur mes seins. Romain vient le lécher du bout de la langue. Je dépose mon verre pour pouvoir mieux l'embrasser.

— Clara, je peux pas te perdre. Je sais pas si tu peux imaginer à quel point je peux pas te perdre.

Je dépose ma tête contre son torse et écoute sa voix amplifiée par sa poitrine, tout en caressant ses fesses.

— T'es tout ce que j'ai, ma petite sauterelle.

— Tu sais que c'est pas vrai… T'as des amis, t'as un travail, t'as…

— Tout ça, c'est du vent, du superflu. Tu sais, quand mes parents sont morts, c'est comme si j'avais arrêté de sentir quoi que ce soit. J'avais seize ans, c'était trop tôt, trop vite. On venait d'arriver ici et j'avais pas encore fini le deuil de mon frère.

Je fige.

— Attends, t'as un frère?

— Euh, je t'en ai jamais parlé? Je t'ai jamais raconté à propos d'Elliot?

Un frère. Depuis huit mois, je vis avec un homme dont le frère est mort et je n'en savais rien.

— Romain, ça a pas de bon sens! Je m'excuse, je m'excuse tellement! J'étais trop concentrée sur ma petite personne, j'ai rien vu, rien su. C'était quand?

— Écoute, j'en parle jamais ou presque, il n'y a pas grand monde qui sait à propos d'Elliot. Ça fait longtemps, déjà. Il est mort d'une leucémie avant d'avoir dix ans. J'en avais douze. J'ai cru que mes parents allaient devenir fous. Il a été malade pendant presque deux ans. On passait notre temps à l'hôpital. Même qu'au bout de trois mois, on a dû déménager à Paris pour qu'Elliot ait accès à de meilleurs soins. C'était la galère, mes parents étaient trop fatigués pour cuisiner, alors je faisais tout à la maison. Je lui en voulais de gâcher ma vie et je m'en voulais tellement de lui en vouloir! Et puis…

Son corps frissonne, ses yeux fuient par la fenêtre. Sa voix comprimée par la peine. Je me presse contre lui.

— Il est mort trois jours avant mon anniversaire. Il voulait tant être là. Il répétait qu'il pouvait pas la louper, qu'il serait le pire des frères s'il faisait ça. Mais il arrivait plus à manger! J'ai compris qu'il allait mourir avant, alors quand il s'est endormi, j'ai fait des x sur le calendrier. Avec mes parents, on a décoré la chambre pendant qu'il dormait. Sauf que… eh bien, il s'est pas réveillé.

— Oh mon Dieu, c'est horrible!

— Mes parents, ils sont devenus fous. Pendant des semaines, ils n'ont fait que pleurer. J'ai essayé de tenir pour eux. Fallait que quelqu'un tienne le phare. Et le temps a passé, ils ont recommencé à travailler, on a voulu faire comme si la vie continuait. Mais dès que j'éternuais, c'était la panique totale, je devais voir six toubibs. Puis, on a quitté la France l'année suivante, pour se donner une nouvelle vie, une qui nous crierait pas au visage tous les jours qu'Elliot était plus là. Je… Ça… On commençait à être à nouveau une famille normale quand il y a eu l'accident d'auto.

Romain se tait, ses bras ont cessé de m'enlacer. Je retiens mon souffle, la joue collée contre sa poitrine. J'attends. Il est tout raide sous moi. Je me redresse sur le coude, et mon mouvement le ramène à lui. Il reprend son récit.

— C'était trop. On dirait… C'est comme si à partir de ce moment-là, j'ai vécu sur le pilote automatique. Fallait survivre, fallait leur faire honneur. Fallait que je sois premier de classe, le meilleur au travail, que je reçoive des prix. Je ne faisais que travailler, travailler, travailler. Puis, il y a presque un an, t'es entrée dans ma vie. T'as tout changé, avec ton petit cul et ton sourire. J'ai recommencé à rire, pour de vrai. À réfléchir. À être heureux.

Il me sourit. Ses doigts se mêlent aux miens.

— Je te dois tout. Tu m'as remis au monde, tu comprends? J'étais rien, avant toi. J'étais un con sans trop d'amis, qui se tue au boulot, parce qu'il n'a pas de but. Un actuaire beige et gris.

Je me serre un peu plus contre lui, à l'abri dans ses bras.

— C'est pas parce que tu portes des vestons beiges que tu l'es, nono.

Ses lèvres se posent sur mon front.

— Clara Blanchard, je t'interdis de disparaitre. C'est trop difficile. J'ai pas dormi tant qu'on t'avait pas retrouvé. J'étais tellement inquiet… Et là, sans toi, je dors mal.

Sa voix se casse.

— Je m'excuse, je voulais pas, j'ai pas contrôlé, c'était le choc de savoir que mon père a le Parkinson, j'imagine.

— Avec les médicaments, ça va aller?

— Lui ou moi?

— Les deux.

— Pour lui, je sais pas trop. J'ai l'impression qu'il me ment pour me protéger. Pour moi, les médicaments, ça m'amortit un peu, mais ouais, ça devrait aider.

— Il faudra ce qu'il faut. Tu dois retourner à l'hôpital pour combien de temps encore?

— Je sais pas, une semaine peut-être.

Il soupire, se masse le nez, me serre contre lui.

— Je t'aime, Clara, je supporterais pas de te perdre.

— Je m'excuse…

— Ça va, c'est pas de ta faute. Mais refais-le plus. On est une famille, maintenant, on va se tenir, d'accord? On est une famille, toi et moi.

*** * ***

Le cadran me martèle les tympans. Une nouvelle migraine s'installe. Mauvaise journée pour être malade. Je me glisse hors des draps et fais couler un bain chaud, toutes lumières éteintes. En sourdine, un disque de Maria Callas joue sur mon ordinateur portable. Quand sa voix monte très haut, mes veines temporales veulent éclater, puis la douleur s'arrête l'instant où elle reprend son souffle. L'eau chaude enveloppe mon corps, je m'immerge la tête pour entendre mon cœur battre. Je suis un fœtus, comme mon enfant dans le ventre de Clara, en apesanteur dans la matrice.

Dehors le vent se lève, se frotte contre la fenêtre, soulevant la neige. Alors que la Callas entame l'*Ave Maria*, je me mets à pleurer, ridiculement nu dans mon bain, ridiculement seul, père sans femme et sans enfant. Seigneur-Marie-Joseph, s'il vous plait ramenez-la-moi, stable dans sa tête et dans son corps. Ramenez-les-moi. Je voudrais arrêter de compter les probabilités de réussite de notre famille. Seigneur-Marie-Joseph, je vous en prie, je vous en supplie, protégez-les. Je ne suis plus catho depuis des lustres, mais pour que mon enfant naisse en santé, j'allumerai cent lampions dans une cathédrale.

Ma peau se plisse à force d'être immergée. La migraine continue de battre dans mes tempes, mais mon corps s'apaise. Peu à peu, le frisson se calme, la bile quitte ma gorge et je me détends. Quand j'ai des migraines, Clara devient maternelle. Superstitieuse, elle allume trois chandelles, une à mes pieds, les deux autres de chaque côté de mon corps boudiné dans les couvertes. Pour faire son installation, elle déplace les meubles, ce qui fait du bruit et qui, au fond, augmente ma migraine. Mais voilà, elle a l'impression d'avoir un certain contrôle sur mon mal et ça l'apaise. Du coup, je m'apaise aussi. Elle s'assoit à mes côtés et me caresse les cheveux jusqu'à ce que je vomisse. Ensuite, elle me laisse dormir. C'est un drôle de rituel que nous avons depuis cinq ans. Déjà.

Le disque terminé, je sors du bain et gobe deux pilules pour casser la migraine. Je m'habille et vais avertir les parents de Clara de ma visite au poste de police. Nous convenons que je les rejoigne à l'hôpital en taxi. Au buffet de l'hôtel, j'attrape deux croissants et me mets en marche selon l'itinéraire choisi par mon GPS. L'air frais me pince le visage. Je sens mes narines se coller à l'arête de mon nez et mes cils se souder les uns aux autres. Il ne reste que cinq minutes avant mon rendez-vous avec l'inspecteur.

*** * ***

Une énième fois, je change de robe. Les amis de Romain vont arriver d'une minute à l'autre et découvriront quel genre de peste je suis. J'espère qu'ils ne me détesteront pas dès la première seconde. Je prie pour qu'aucun d'eux n'ait été mon client, que je ne me sois jamais battue avec eux dans un bar, qu'ils ne me connaissent pas.

Romain me crie de me dépêcher, qu'il les voit dans la rue. Une seconde, j'envisage une fuite par la fenêtre ni vue ni connue. Trop tard, j'entends la sonnette. J'espionne dans le corridor la fille qui vient d'entrer : elle porte un jean et un tricot. Merde, je suis trop chic. Je me déshabille en vitesse, enfile des pantalons de toile de coton kaki et une chemise marine avec des motifs en forme de losange. J'émerge de la chambre et une bombe rousse s'écrie :

— La voilà enfin, la belle Clara!

Ses seins caressent les miens pendant la bise. Son copain m'embrasse ensuite. Carl et Émilie. Non, le contraire, Carole et Émile. L'homme vient de France, de la même région que Romain en fait, comme le vin qu'il me tend. Mon amoureux a moins d'accent qu'Émile, alors ça doit faire plus longtemps qu'il est arrivé. Je voudrais lui demander s'il se plait ici, le dire à la française parce que personne au Québec ne dit « se plaire » sauf Romain et peut-être tous les Franchouillards, mais je ne sais pas, je n'en connais pas d'autres. Peut-être aussi que les gens qui ont été à l'université le disent aussi. Peut-être que si j'ouvre la bouche, ils devineront que je n'ai même pas fini mon secondaire. Et là, ce sera la catastrophe de la gêne, la honte… Je me sauve ouvrir le vin dans la cuisine en espérant que personne ne me suive, que je puisse garder le silence toute la soirée pour ne pas faire de gaffe et déshonorer mon tout-César.

Ma panique se fait interrompre par la rouquine Émilie, euh non, Carole. Comme si elle était chez elle, l'effrontée sort les olives et des fromages du réfrigérateur. Elle me mitraille de mots.

— Jacob et Beth devraient arriver dans pas long, je peux t'aider à mettre la table? C'est bien comment t'as réorganisé l'appart, ça a l'air plus grand. J'ai amené du chèvre, de la terrine de canard, tu vas voir, elle est délicieuse, c'est ma sœur qui m'en a ramené de St-Ferréol-les-Neiges, t'imagines, une ville qui s'appelle comme ça? Ça me fait mourir, les noms de villages. T'es déjà allée dans ce bout-là?

À mon tour de répondre. Je n'ai aucune idée d'où elle parle.

— Non, je pense pas.

Le déluge de mots reprend, heureusement pour moi. Elle fait la conversation toute seule pendant que je lui tends les couverts. Elle me parle de ski au mont Sainte-Anne, de chalet et de jacuzzi, où on devrait donc aller avant la fin de l'hiver, ah oui, vraiment, ça serait si l'fun!

Je n'ai pas encore bu un verre que la tête me tourne. La porte-fenêtre derrière moi m'appelle. Prendre la fuite. La vie mondaine, pas pour moi. La sonnette qui crie à nouveau. Plus de gens. Je me retiens au comptoir. Carole s'approche de moi, très près, elle approche ses lèvres de mon oreille et je retiens mon souffle.

— Avant que les autres rentrent, faut que je te dise, t'es mal boutonnée.

Je baisse les yeux et vois ma chemise en jaloux. Carole éclate de rire tandis que je tremble.

— Voyons, Clara, sois pas si stressée, on t'adore déjà. Romain est bien plus l'fun depuis qu'il te connait!

Elle me dit ça en me déboutonnant et en me reboutonnant. Je cherche Romain des yeux : pourvu qu'il ne nous voie pas. La porte de l'appartement s'ouvre dans des éclats de voix. Carole m'abandonne pour couvrir les autres de baisers. Il me faut avancer jusqu'à eux. Un, deux, trois, j'y vais. Je salue de mon plus beau sourire, m'accroche à Romain. Il m'embrasse derrière l'oreille. Il chuchote : « Tu sens bon, merci d'être là ». J'attrape les manteaux, les serre, me faufile jusqu'au salon pour mettre un disque, un que j'aime et que je connais par cœur, qui pourra me réconforter. Une voix chaude et épicée s'élève. Carole et Beth s'écrient : « Oui! Lhassa! »

Le souper se déroule gentiment. On se passe un fromage par-ci, un peu plus de vin par là, tu veux des raisins? Des rouges ou des verts? Ils rient tous très fort et très bien, tellement qu'ils me donnent envie d'avoir été à l'université avec eux, d'être calée en maths et en statistiques ou d'avoir appris toutes les théories philosophiques de ce monde. Les voilà qui parlent de politique et d'élections, et je n'écoute pas vraiment plus qu'avant, je suis trop occupée à détailler leur façon de bouger et de parler, à les entendre articuler des idées si intelligentes. Les manières distinguées de Beth m'hypnotisent, son poignet décrit des formes rondes lorsqu'elle parle, s'arrête aux bons endroits pour démontrer l'importance de sa réflexion. Je les observe et me tais. Nulle Clara. Nulle, nulle. Je ne comprends rien à leurs histoires, rien à rien. Je suis une énormité. Quand je bouge, je fais cogner ma fourchette contre la porcelaine. Je voudrais disparaitre.

— Et toi, Clara, que fais-tu pour occuper tes journées? me demande Beth.

Tous les yeux se tournent vers moi. Romain fronce les sourcils. Je me surprends à répondre du tac au tac :

— Je peins. Avant, j'étais une pute, maintenant, je peins.

Silence, regards stupéfiés, puis grands éclats de rire. Carole me touche l'épaule en riant.

On me demande quel genre de peinture je fais, avec quel matériel, où, depuis combien de temps et où as-tu étudié franchement c'est formidable nous voulons voir, vraiment, oh oui oh oui! Je rougis et avoue que je n'ai pas de portfolio. Je ne dis rien du fait que je ne peins qu'avec un programme d'art-thérapie, que mes toiles se vendent juste parce que les acheteurs ont pitié des gens de ma sorte. Je ne parle pas du fait que leurs

taxes et impôts paient ma subsistance, que je ne sais pas le faire moi-même. Je ne dis pas que mes journées sont occupées à attendre que mon amoureux rentre à la maison pour qu'enfin le quotidien ait un sens. Que je passe plus de temps chez le médecin que dans des cafés. Que je gobe plus de pilules que de chocolat.

Romain comprend rapidement que j'en ai assez d'être le centre de l'attention et reprend le contrôle de la conversation. Je termine ma coupe de vin en vitesse et le sang me monte à la tête.

J'ai perdu le compte dans les verres. Je titube jusqu'à la porte quand la visite se lève. Bises bises, au revoir, à bientôt, on remet ça c'était trop plaisant, à la prochaine! La porte se referme sur la sainte paix. Romain se tourne vers moi :

— Faudra te faire un atelier dans notre prochain appart, je savais pas que tu peignais.

— Oh, il y a bien des choses que tu ne sais pas encore… mais attends, tu veux qu'on déménage?

— Oui, ce serait bien qu'on ait un truc à nous, que tu te sentes vraiment chez toi aussi. Qu'est-ce que t'en penses?

Je souris, soulagée et avoue :

— J'en ai vu un à louer à côté du métro, il avait l'air pas mal, avec une ruelle dans la cour et deux grands balcons.

*** * ***

Le poste de la Sureté du Québec où m'a donné rendez-vous Dupré se trouve à la confluence d'un parc et d'une autoroute. Sur les murs extérieurs de la bâtisse, une immense affiche se targue d'avoir le guichet automatique « le plus sécuritaire en ville ». Je ricane et, soulagé, réalise que la migraine a presque disparu. Passé les portes battantes, je m'enregistre comme visiteur et m'assois dans une salle d'attente exigüe remplie de brochures à l'intention des victimes de toutes sortes d'agression. Mon postérieur a à peine

Rapport-Gratuit.com

le temps de se poser sur le siège que l'inspecteur Dupré apparait et me fait signe de la suivre.

Nous passons des portes sécurisées avant de rentrer dans le local identifié à son nom. Les dossiers empilés en tourelles de tailles égales sont encadrés d'objets placés dans un angle précis, calculé. Tant de netteté me rend mal à l'aise. Je cherche quelque chose d'accueillant où pointer mon attention tout en m'asseyant face à elle. Sur la table, une photo d'enfant.

— Il est beau, votre fils, dis-je pour rompre la glace.

De sa main droite, elle bat un tempo rapide avec un stylo sur une photo de Clara.

— Merci, mais c'est mon neveu. Vous connaissez Madame Blanchard depuis quand?

Son ton sec et hostile m'exaspère. Pourtant, Jérôme a dû lui envoyer toutes les informations.

— Presque cinq ans. Vous devez avoir tous les détails dans le dossier…

— Oui, mais j'aime tout valider, reprendre dès le début. Donc, par rapport à elle, vous êtes?

— Son conjoint.

— Marié?

— Non. Conjoint de fait.

— Les informations qu'on m'a transmises disent que c'est la quatrième fois que vous signalez sa disparition. C'est exact?

— Oui.

— Les disparitions arrivent toujours aux mêmes dates?

— Non, ça change à chaque fois. Je ne sais pas si Jérôme vous l'a transmis, mais j'ai la liste de toutes ses disparitions, même celles avant que je la connaisse. Si vous voyez un *pattern*, vous nous l'indiquerez.

— Monsieur Marly, que faites-vous dans la vie?

— Actuaire. Mais je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de cette information.

— Actuaire, hein? Dans ce cas, je ne pense pas réussir à trouver de *pattern* si vous n'en avez pas trouvé. Maintenant, quel âge avez-vous?

Elle m'emmerde avec son air condescendant, ses yeux glacials sous ses lunettes.

— Est-ce que vous enquêtez sur moi?

— Non, ce sont des questions de routine. Vous devriez avoir l'habitude, pourtant…

— C'est rare qu'on me fasse un interrogatoire après que Clara ait été retrouvée… D'habitude, c'est là qu'on clôt le dossier.

— C'est un cas particulier, cette Clara. Elle disparait à peine cinq jours qu'elle a le temps de commettre du vandalisme et un vol, pour ce qu'on en sait. Et il se trouve que d'autres vols ont été commis durant la période de recherche dans la région. Rien ne nous prouve que ce soit elle qui les a faits. Et rien ne nous prouve que ce n'est pas elle. Vous voyez?

Non, je ne vois pas. Clara n'est pas une criminelle. Elle est malade, oui, mais pas une criminelle.

— Je me porte garant de ses actes. Je vais aller payer la vitre tout à l'heure. Je paierai pour le repas aussi.

— Mais disons que si… admettons, qu'elle tuait quelqu'un, vous porteriez-vous garant, monsieur Marly?

— Elle ne ferait pas ça.

— Ah oui? En êtes-vous certain?

— Vous dites n'importe quoi.

— Monsieur Marly, je cherche comme vous un moyen de protéger Clara contre elle-même et de l'empêcher de faire du mal autour d'elle. Votre collaboration ne fera que l'aider.

D'un bond, je me lève.

— Excusez-moi, Romain, nous n'avons pas terminé.

— Oh oui, on a terminé! Et c'est Monsieur Marly, mon nom. On se reverra avec mon avocat.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Chapitre 6. IMMOBILE

Les corridors de l'hôpital m'avalent dans leur labyrinthe. Pourquoi Dupré me posait-elle toutes ces questions? Elle me teste? J'essaie d'appeler Jérôme, sans succès.

Dans la chambre, Normand et Monique se trouvent en compagnie d'un homme ventru, vêtu d'un sarrau blanc par-dessus une chemise mauve.

— Romain, voici le Dr Khalid, me présente Monique. C'est lui qui s'occupera de Clara à partir de maintenant.

— Oh, ça ne sera pas que moi. J'ai le soutien d'un neurologue, d'une psychiatre et d'une gynécologue.

— Comment va-t-elle?

— Elle respire par elle-même, les tests de radiologie sortent tous négatifs, en ce sens qu'on ne trouve rien qui cloche. Pourquoi est-elle encore inconsciente, ça, nous ne le comprenons pas vraiment. On continue nos investigations, explique-t-il en se lissant un sourcil particulièrement fourni.

— Et l'enfant?

— Pour le moment, tout va bien. On la garde elle aussi sous surveillance.

— Elle? C'est une fille!

Monique me serre le bras et je lui souris avec attendrissement. Une fille! Déjà j'imagine les minuscules tricots que sa grand-mère lui confectionnera.

Une fille.

Une toute précieuse petite fille.

Les battements enregistrés me ramènent à Clara, immobile et pâle dans sa civière-lit.

— Que Clara soit inconsciente, ça peut nuire au bébé?

Il grimace.

— Ce n'est pas très probable, mais pas impossible. C'est pourquoi on essaie de comprendre ce qui maintient votre conjointe dans cet état. Une des hypothèses est qu'hier, on a eu besoin de lui donner un tranquillisant quand elle s'est réveillée pendant l'IRM, parce qu'elle était vraiment confuse et paniquée. Mais l'effet aurait dû durer trente minutes, pas vraiment plus longtemps.

— Et pour les médicaments, les antipsychotiques et tout ça? Est-ce qu'il faut qu'elle arrête ou…

— On va diminuer les doses pour certains, mais pour la plupart, il n'y a pas de contrindications. Par contre, si elle ne se réveille pas d'ici vingt-quatre heures, faudra voir. Mais ne vous inquiétez pas, toute l'équipe médicale travaille à ce que Clara et l'enfant restent en bonne santé. La seule chose, c'est qu'il vaut mieux qu'on la garde en contention. On ne peut pas vraiment prévoir comment elle sera à son réveil.

Il cherche des yeux notre assentiment et le trouve rapidement. Nous dormirons tous mieux en sachant qu'elle ne peut s'évaporer dans la brume à nouveau. Une fois nos qu'il a répondu à questions, le Dr Khalid nous salue.

J'embrasse Clara sur les paupières. Elle est là. Son corps, du moins. Le bébé aussi. Je me répète qu'à partir de maintenant, tout ira bien.

— Alors, comment ça a été, avec la policière? demande Monique.

— Pas très bien. Elle insinue que Clara aurait commis des vols pendant son absence. Et qu'il faudrait donc restreindre ses mouvements à long terme… Genre internement… En tout cas, c'est ce que j'en ai compris. Faut que je trouve un avocat, je peux pas lui parler, elle est insupportable.

Je me masse les tempes avec le vain espoir de faire disparaitre la douleur.

— Pourquoi un avocat? Ils ont des preuves? me presse Normand.

— Pour deux cas, oui. Du vandalisme où elle a été hébergée et un repas impayé dans un petit resto. Faut que j'aille payer ça tantôt…

Les parents de Clara contemplent leurs pieds. Las, je ne peux même pas imaginer à quel point eux-mêmes le sont, après tant d'années.

Les grognements d'estomac de Normand nous ramènent au présent. Je reste veiller Clara, espérant quelques miracles pendant leur « escapade » à la cafétéria.

À l'image de ma blonde endormie se superpose celle de ma mère intubée, défigurée par l'accident de voiture. J'entends encore le bruit de la machine la faisant respirer, les paroles indistinctes du médecin. « Inactivité », « paralysie », « qualité de vie », « végétatif »… Mon père était mort sur le coup, ma mère a flotté des semaines. Ils revenaient d'une fin de semaine d'amoureux en Estrie, un petit moment juste à eux pour

qu'ils se retrouvent. J'avais seize ans et j'étais bien heureux de pouvoir faire la fête seul à l'appartement. Même après quatre ans, le fantôme d'Elliot flottait encore entre nous. La plupart du temps, nous mangions en silence, barricadés dans nos douleurs.

Les images défilent : la police à la porte (et moi qui croyais que c'était à cause du bruit de la fête), mon arrivée à l'hôpital. Je n'ai pas reconnu mon père sur la civière, ce n'était pas lui, ça ne pouvait pas être lui, ça ne devait surtout pas être lui. Ma mère qu'on réanime, le corps soulevé par les décharges électriques, le silence quand le cœur recommence à battre et qu'il ne reste plus qu'à attendre. Attendre. Une journée. Une nuit. Une semaine. Deux. Trois. Les rencontres avec la travailleuse sociale, sa bienveillance. Et finalement, un mois. Deux. Trois. J'obtiens mon diplôme, seul, ma mère encore dans le coma. Je ne vais pas au bal. Au début du quatrième mois, le docteur m'annonce qu'il n'y a plus d'espoir. Un oncle que je n'ai pas vu depuis notre déménagement arrive. Je ne me rappelle pas lui avoir vraiment parlé, même s'il dormait à l'appartement dans la chambre des parents que je n'avais pas encore osé ouvrir. Il est reparti, une fois tous les papiers signés. À part à Noël, nous ne nous parlons pas.

Clara dort, paisible, alors que le visage de ma mère, lui, était torturé. Je voudrais que les deux se réveillent. Je voudrais, pour une fois, être celui qu'on porte. La fatigue des seize dernières années déboule sur moi. La tête entre les mains, je ferme les yeux, essaie de m'amener dans un lieu paisible, doux, tranquille. Je médite, comme Clara me l'a appris.

Une main sur l'épaule : Monique me surprend dans mes larmes.

— Oh, mon beau garçon, ça va aller.

Dans les bras de ma belle-mère, je fonds. Maman aurait eu 53 ans aujourd'hui.

*** * ***

J'ai le trac. Une nausée du syndrome de l'imposteur, l'impression que ce qui m'arrive ne peut pas m'appartenir. Le moteur de la voiture démarre et Normand suit mes indications notées sur une serviette de table. À chaque intersection, il peste contre les autres chauffeurs.

— Tu sais que tu peux nous appeler à d'autres moments que quand t'as besoin de la voiture, hein?

Ça l'énerve de savoir que j'ai enfin une vie normale. Surement qu'il a peur que ça ne dure pas assez longtemps et que je sois vraiment triste à nouveau, assez triste pour me taillader les bras comme des érables au printemps.

Vingt minutes de route plus tard, Normand se stationne devant un immeuble en briques avec six balcons à la devanture.

— C'est ici?

À mon sourire, il coupe le contact. Nous restons assis. Je manque de courage tout à coup, j'ai peur d'ouvrir la porte sur un appartement vide, que Romain m'ait fait faux bond, qu'il ait réalisé que je suis toxique et qu'il est vraiment mieux de retourner vivre seul et tranquille et…

— T'es-tu sure que t'es prête? Ça fait même pas trois mois que vous vous connaissez.

Sur le volant, les mains de Normand tremblent.

— Faut que t'arrêtes de boire du café, t'as vu comment tu shakes?

— Clara, t'as pas répondu à ma question.

— Oui, Normand, je suis prête. Ça fait trois mois qu'on se connait, pis j'habite chez lui depuis la première journée. Il fallait bien maintenant qu'on ait un chez-nous. Je vais l'aimer toute ma vie, ce gars-là, pis c'est rien de naïf, je te jure que c'est ça qui va se passer et…

Romain, fraichement rasé, vêtu d'un t-shirt blanc et d'un vieux jean, est sorti sur le balcon. Il scrute la rue, regarde sa montre. Il est trop mignon, il s'inquiète de mon retard.

— C'est lui? pointe Normand.

— Oui.

Nos portières claquent en même temps. J'attrape mon sac à l'arrière et ma seule boite contenant mes maigres effets personnels tandis que mon père sort son escabeau et ses outils. Lorsque nous entrons, Romain me soulève de terre et m'embrasse. Il se présente ensuite à mon père et les deux se serrent la main avec une force virile de mâles alphas.

L'appartement est encore plus beau que dans mon souvenir. Tous les murs ont déjà été repeints en blanc, les étagères ont été récurées et le bain a même été émaillé. Les amis de Romain arrivent avec le camion de déménagement. La journée défile en tourbillon entre les boites et les coups de pinceau. Les deux hommes de ma vie travaillent ensemble et les airs bourrus de mon père tombent peu à peu. Personne ne résiste au charme de mon tout-César. Beth et Carole s'occupent de la cuisine, Jacob du salon, et moi, de mon atelier.

Quand enfin nous commandons la pizza, Normand remet sa casquette.

— Tu veux pas rester souper avec nous? Tu mérites ta bière, lui dis-je.

Mon père m'ébouriffe la tête, avec un sourire nostalgique.

— Non. Je vais aller rejoindre ta mère.

Il me serre dans ses bras un peu trop fort, la pression me fait mal. Il me dit à l'oreille :

— Ça serait l'fun que tu l'appelles bientôt. Elle s'ennuie de toi.

— Tu sais ce que j'en pense.

J'essaie de sortir de son étreinte, mais il ne me lâche pas.

— Ça fait un an que tu lui as pas parlé, je suis tanné d'être pris entre vous deux. Si c'est pas pour elle, fais-le pour moi. Appelle-la.

Je le repousse un peu trop fort, et il perd l'équilibre en s'enfargeant dans les souliers empilés de l'entrée. Sa tête cogne la porte et il se retrouve au sol.

— Merde! Papa! Es-tu correct?

Il se relève. Les conversations dans l'appartement se sont tues. Normand m'entraine avec lui dans la cage d'escalier en grimaçant de courbatures.

— Promets-moi que tu vas l'appeler. Ta mère voulait pas te faire du mal, tu sais à quel point elle et moi on s'est battus toute notre vie pour te garder à la maison.

— Pourquoi elle a voulu me rendre inapte, d'abord, hein?

— Si c'était pas elle, ça aurait été moi.

Je ne veux pas croire que lui aussi s'est ligué contre moi! Je veux rentrer dans l'appartement, mais il me retient par le poignet.

— Lâche-moi!

— Clara, on voulait te protéger de toi, pas t'enfermer, pas t'empêcher d'être une adulte, on voulait juste que tu aies le plus de chances de ton côté possible. Si moi j'ai pas signé les papiers, c'est parce qu'on se doutait bien de ta réaction et qu'on voulait pas te perdre. On pensait pas que ça te ferait avoir une crise comme ça, on pouvait pas savoir.

— Vous pensiez vraiment m'aider en me faisant déclarer invalide avant que j'aie mes dix-huit ans?

Son visage s'empourpre.

— Ok, soyons sérieux deux secondes. Ça fait combien de temps que t'as pas eu une vraie job? Pas en faisant les trottoirs, là. *Come on*, fais pas cette tête-là, on le sait, ta mère et moi, ce que tu fais. Ça nous fait pas plaisir, crois-moi, mais bon, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? Sans les chèques d'invalidité, t'aurais les moyens de te payer cet appart-là? T'aurais le courage de regarder ton chum en face? T'as vingt ans, Clara, t'es assez grande pour comprendre.

J'encaisse le coup en silence, consciente qu'un livreur de pizza montera les escaliers d'ici quelques minutes. Mon père tremble encore. Je lui prends les mains.

— Voyons, qu'est-ce que t'as avec tes mains?

Il soupire.

— Surement rien. J'ai rendez-vous avec le médecin bientôt.

— Je peux venir avec toi?

— Tu vas appeler ta mère?

J'abdique.

— Oui, demain, promis.

*** * ***

En camionnette, je me rends jusqu'au restaurant d'où Clara se serait sauvée, un petit casse-croute qui a survécu à l'embourgeoisement du quartier. La serveuse qui me répond

n'a manifestement pas envie de discuter de l'affaire et, après avoir payé la gargantuesque assiette trois extras viande avec un pourboire des plus généreux, je m'éclipse.

Coincé derrière une déneigeuse, ma patience fond comme du beurre dans la poêle. Mon ventre commence à grommeler que j'aurais dû manger au restaurant pour bénéficier de l'air de bœuf de la serveuse un peu plus longtemps.

Après ce qui m'a apparu comme une heure de mauvaise circulation pour trois coins de rue, j'arrive devant le bar où Clara aurait brisé une vitre. Malheureusement pour les tenanciers, ce n'est pas la crasseuse vitrine qu'elle a endommagée.

Dans mes notes, je lis « Pierre Tremblay, propriétaire du bar Le Dauphin ». J'inspire une dernière fois l'air presque pur de la Basse-Ville avant de rencontrer un mur de chaleur moite doublée d'une odeur de fond de tonneau. Les écrans de télévision fixés sur les murs diffusent en alternance de la lutte, du hockey et une partie de poker. Trois vieillards bedonnants se détournent des machines pendant que je pénètre leur antre avant de ramener leurs yeux aux fruits clignotant sur leur écran. Je m'assois au comptoir derrière lequel un barman chauve, mais portant fièrement la moustache, s'active à avoir l'air occupé. Il me détaille de haut en bas et lance :

— Vous venez pour la fille?

La question m'apparait trop ambigüe, surtout dans ce genre d'endroit.

— Vous êtes Pierre Tremblay?

Il hoche la tête sans cesser d'essuyer un verre sec. Je lui tends la main en me présentant.

— Je suis venu payer la vitre.

— Attends deux minutes, je vais appeler ma blonde pour qu'elle vienne me remplacer. Tu veux quelque chose à boire?

— Un café, volontiers.

Lorsqu'il sort du café soluble, je regrette mon choix. Il disparait derrière une porte. Sur les écrans, les lutteurs sont interrompus dans leur corps-à-corps par une infopub de robot culinaire. Je sors mon téléphone et fais défiler les courriels. Le monde entier survit très bien sans Clara et moi. Une sonnerie m'indique l'entrée d'un texto. Carole m'écrit : « Êtes-vous revenus de vacances? J'ai essayé de passer voir Clara à la job et on m'a dit qu'elle travaillait plus là… ». Je dépose ma tasse avec un peu moins de délicatesse que

prévu et renverse la moitié de son contenu, en plus de conserver l'anse dans ma main. Les trois joueurs compulsifs ont arrêté leurs manettes pour me dévisager. Je grimace un sourire dans leur direction et attrape des serviettes de papier pour éponger le café renversé. Pierre entre en trombe, sans doute alerté par mon fracas. Je bafouille des excuses, ce à quoi il me répond d'un trait d'humour :

— Je vois que vous aussi, vous faites dans la délicatesse.

La pique aurait pu m'irriter, mais il l'a dit d'une façon si humaine que j'en ai oublié mon emportement.

— Je m'excuse encore. Pour la tasse et la fenêtre. Voulez-vous qu'on aille diner quelque part? Je meurs de faim. Vous choisissez où on va, je vous invite.

L'offre semble le surprendre, mais il accepte. Il lance à la ronde : « Les gars, Julie s'en vient. Si quelqu'un arrive entretemps, dites-y que ça sera pas long ». Les trois hochent la tête sans se retourner.

Nous sortons, marchons quelques blocs avant de nous arrêter devant un bistro.

— Ici, ça te va? Le tartare de saumon vaut le détour, propose Pierre.

Nous entrons et, une fois assis face à face, je réalise l'incongruité de la situation. Je lisse le coin de la nappe à la recherche d'un sujet de conversation pertinent. Pertinent. Comme si cela se pouvait.

— Pierre, c'est un peu étrange, comme moment.

— Ouais, c'est vrai, concède-t-il en déroulant les manches de sa chemise.

— Combien je vous dois, en fait?

— J'ai pas fait évaluer encore, je pensais que t'… que vous appelleriez avant ou quelque chose du genre.

Je lui tends ma carte professionnelle et lui propose qu'on se tutoie, ce à quoi il acquiesce, soulagé.

— Tu m'appelleras quand t'auras fait évaluer.

Le serveur vient nous voir et nous commandons : un tartare de saumon pour lui, un ossobuco pour moi. Je nous commande aussi une demi-bouteille de rouge.

— Comment va-t-elle?

— Dans un genre de coma. Mais ça va. Elle devrait se réveiller bientôt.

— Je peux savoir c'est quoi son nom, son vrai nom, je veux dire?

Rapport-Gratuit.com

— Clara. Clara Blanchard.

Il sourit :

— Ça lui va mieux que Cindy.

— Cindy? C'est comme ça qu'elle s'est présentée?

— La première fois oui, mais pas cette fois-ci. Elle s'est pas présentée, au fait.

— C'était quand, la première fois?

— Au printemps passé, fin mars, je pense.

— Je peux te demander de me la décrire, comment elle agissait, le son de sa voix, la première fois?

— Ouais, c'est sûr.

Il ferme les yeux pour se concentrer. Au même moment, le serveur nous présente le vin et nous le verse dans les coupes. Pierre cale son verre.

*** * ***

I put a spell on you…

J'adore cette chanson, elle me donne envie de baiser.

Because you're mine

La fille qui la chante sur le *stage* le fait de façon trop lascive, j'aime mieux la version du gars fou qui crie, avec des os dans les cheveux comme dans le clip.

You better stop the things you do

Je marche vers le fond du bar pour donner mon nom au vieux chnoque du karaoké. Devant lui, je cherche quelle chanson j'ai envie de chanter. Il me tend un cartable et me dit de noter le numéro. Je m'assois avec le gros livre à chansons à une table où un couple se frenche. Moi aussi j'ai le gout. Je leur demande :

— Ça vous tente-tu de frencher à trois?

Le gars me regarde bizarre, mais la fille a l'air de me dire oui, alors je m'approche. *Oh you think I'm lying? No I ain't lying!*

Elle me dit :

— Paie-moi des shooters, ça me tentera peut-être après.

You know, I can't stand it. When you are fooling around, oh no darling!

Je me lève pour aller chercher trois téquilas bang-bang quand un gars me tire avec lui vers les toilettes.

I can't stand it, when you put me down.

— Je te donne ce baggy-là si tu vas garder ma fille.

Il me serre le coude en me tendant le sac. Il doit avoir assez de coke là-dedans pour geler six personnes pour une nuit au complet.

— Check, pour te montrer qu'est bonne, on en fait une ligne tu suite, ok?

Il plonge une clé dedans et me la tend. Je snife. C'est vrai qu'elle est bonne. Elle rentre au poste en tab'. Il s'en fait une clé aussi et capote. Il me dit :

— T'es ben trop l'fun, j'ai pas le gout que tu t'en ailles. Reste donc. Je trouverai une autre gardienne.

Il trempe sa clé à nouveau et me la tend. Je pensais pas que ça fêtait aussi fort que ça à Québec!

Oh I put a spell on you, yeah!

Je sors des toilettes pour aller chercher à boire. J'ai encore plus envie de frencher qu'avant. Je m'accote les seins sur le comptoir du bar pour attirer l'attention du serveur. Bingo!

— *You're mine*, je lui chante.

— Je te sers quoi? qu'il crie.

— Quatre shooters de téquila, mon ami!

Il me sert tandis que je lui tends mes beaux bidous tout doux. Le gars de la cocaïne vient me faire des bisous dans le cou. Finalement, il boit deux des shooters, alors je décide que le ti-couple là-bas peut ben se frencher tout seul et je cale deux shots moi aussi. *Moi soul si*. Je me trouve bien drôle de me faire des jeux de mots dans ma tête. Le gars me pogne le cul un peu trop fort, alors je lui pile sur le pied. Il me dit qu'il s'excuse et je lui dis que moi aussi. Il me demande :

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

— C’est quoi ton nom?

— C’est Cindy, mais c’est pas tout le temps ça, que je lui dis en lui faisant un clin d’œil.

Il me repousse :

— Wouah wouah wouah, va-tu falloir que je te paie si je te frenche?

Je pars à rire.

— Ben non! Je travaille pas à soir!

— Good! Cindy, sauve-toi pas, on a pas fini toi et moi, mais faut j’aille pisser.

— Pisser-pisser, ou snifer?

— Non, faire ce qu’un gars doit faire tout seul.

Il m’abandonne en marchant croche. J’ai le gout de me coller, mais pas vraiment envie que ce soit avec lui. Non, j’aime mieux la chenille du barman, sa grosse moustache velue qui doit chatouiller quand il fait des caresses. Même s’il doit avoir le double de mon âge. Les hommes murs sont plus doux. Je lui commande une autre bière pour qu’il me parle un peu.

— C’est quoi ton nom?

— Pierre.

— Moi c’est Cindy.

— Ça fait quatre et cinquante.

— T’es pas jasant…

J’ai de la peine. Pourquoi il veut pas me parler? Il me trouve laide?

Oh! La toune qui commence, je la connais!

Oh girls they wanna have fun!

Je vais courir rejoindre les filles sur la piste de danse en gueulant comme une hystérique. Une d’entre elles se frotte abondamment le pubis contre mes reins et je me dis qu’elle est plus mon genre encore que la fille du ti-couple. J’essaie de l’embrasser, mais elle se tourne de bord. À mon tour d’essayer de la charmer. On danse collées-collées quand le gars de la coke sort des toilettes. Il me fait signe de sa clé et je cours le rejoindre.

— Donne-m'en encore.

Il lève la clé au-dessus de sa tête, hors de ma portée, et barre la porte.

— Mets-toi à genou.

— Arrête, laisse-moi en prendre.

Il fait non de la tête. J'hésite. J'ai pas envie de faire une pipe maintenant, pas à lui, il sent un peu mauvais, maintenant que j'y pense. Mais pour son stock… Je m'agenouille.

Il prend sa clé et la met à la hauteur de sa queue.

— Viens la chercher.

Je lèche la clé comme la pute que je suis et ses pantalons se tendent. Il me tire les cheveux pour que mes lèvres touchent son jean.

Quelqu'un tambourine à la porte. Il me libère et dit :

— J'ai hâte de te baiser.

Je prends le sac de ses mains et trace quatre lignes sur le comptoir. Je me penche pour snifer la première. Le gars cogne sa queue enfermée dans ses pantalons contre mes fesses. Je fais une deuxième et une troisième ligne. Le gars me tasse pour faire la dernière. Finalement, on ouvre la porte au gars qui tapoche sans arrêt. Oh! C'est le barman. Le coké se fait soulever par le collet. J'avais pas imaginé le barman aussi fort! Il lui crie de jamais revenir.

— Il m'a pas fait mal, c'est correct, que je dis pour sa défense.

— Toi, mêle-toi pas de ça si tu veux pas te faire sortir aussi.

Ohoh girls, just wanna have fun!

L'animateur de karaoké essaie d'attirer l'attention vers lui tandis que mon ami coké disparait du bar. D'un seul coup, on dirait que tout le monde a pris dix ans. J'essaie de danser, mais les tounes sont trop lentes, personne n'est là pour se coller durant un slow avec moi. Je retourne au bar chercher la bière que j'ai oublié de boire. J'en prends une qui traine sur une table, tant pis tant mieux. Je cherche autour de moi des amis.

Un gars vient me voir, me prend dans ses bras et me dit :

— Yo! Clara! Qu'est-ce que tu fous à Québec?

Encore cette histoire! Bordel… pas moyen d'avoir une soirée tranquille. Faut que je trouve mon sosie pour lui péter le nez, qu'on arrête de se faire mélanger.

— Scuse-moi, mais c'est Cindy, mon nom.

— Arrête de me niaiser, je reconnais ton tatou!, qu'il me dit en riant.

— Fuck you, j'ai pas de tatou.

Le gars me regarde comme une extraterrestre et se pousse. Je lui fais un *finger*. Conard. Le prochain qui me parle de Clara, je fais comme si j'étais elle. Ça lui apprendra, la salope, à avoir la même face que moi.

*** * ***

— Elle avait vraiment beaucoup de tics, à cause de la drogue. Elle clignait des yeux, claquait de la langue, rentrait ses joues par en dedans comme un poisson, comme ça, tu vois? Elle arrêtait pas une seconde de bouger. Probablement parce qu'elle était cokée raide, je l'avais pognée… attends, c'est quoi votre relation, au fait?

— C'est ma conjointe.

— Oh.

Le serveur sort de la cuisine et s'avance vers nous, les assiettes dans les mains.

— T'es-tu sûr que tu veux que je te raconte tout, d'abord?

J'essaie de m'accrocher aux odeurs des plats devant nous, à la distinction dans la présentation, au fumet de mon jarret dans son jus et du souvenir des soupers de famille de mon enfance. Je prends une bouchée; elle goute le sang.

— Je suis sûr. J'en suis rendu là.

Il finit sa bouchée et reprend son récit.

— Anyway, je l'ai pognée dans les toilettes avec un poudré que j'avais déjà averti de pu venir dans mon bar, mais tu sais ce que c'est… Je sais pas combien ils en ont pris, je sais pas qu'est-ce qu'ils ont fait d'autre, mais le gars gossait pas mal avec ses pantalons quand ils sont sortis… anyway, j'ai pas de preuve, là. Je te dis juste ça de même. Bref, j'ai mis le gars dehors, parce que Cindy ou Clara avait l'air vraiment poquée, mais pas

méchante, pis que je voulais pas qu'elle parte avec lui. Y a la réputation de battre les putes… enfin, les filles avec qui il couche… En tout cas, Cindy allait parler à tout le monde et changeait de conversation avant même d'avoir fini une phrase, fait que j'en ai déduit qu'elle cherchait pas vraiment des clients pour une passe, tu comprends? Les habitués – pis y a pas mal rien que ça chez nous – sont venus me voir pour me dire que la nouvelle fille blonde, elle gossait un peu. C'est là que j'ai commencé à lui parler, pour checker si tout était correct. Elle répondait à mes questions pis des fois, elle arrêtait de bouger, ses yeux devenaient vides. Je sais pas si t'écoutes ça, la série de science-fiction qui passe à 7 h le mardi, non? Ok, ben dedans, il y a des robots qui ont l'air des humains et le seul moyen de savoir si c'est un vrai humain ou un robot, c'est de voir quand ils ont des bogues. Dans ce temps-là, ils arrêtent de bouger, leurs yeux s'éteignent, on dirait qu'ils vont s'écraser et puis ils recommencent comme si de rien n'était. Ça faisait pareil avec Cindy. Ça m'a fait freaker! En tout cas, elle était pas méchante ni vraiment désagréable, juste pas toute là dans sa tête j'imagine, fait que j'ai décidé de lui offrir un *rhum and coke*, pas de rhum dedans, pour qu'elle dessoule un peu. Elle est devenue agressive quand elle a réalisé que je lui donnais pu d'alcool, fait que je l'ai fait monter dans l'appartement. Elle s'est essayée pas mal pour coucher avec moi, mais il s'est rien passé.

Je déglutis avec peine. Mes muscles me blessent à force d'être crispés.

— Quand tu dis qu'elle s'est essayée pas mal, tu veux dire quoi?

— C'est nécessaire que je te le dise?

Je déplace les aliments sans les toucher dans l'assiette. L'os flotte dans le bouillon. Je deviendrai végétarien. Pierre attend ma réponse.

— Non, t'as raison. Je vois assez le portrait comme ça. Continue.

— Elle était ben trop gelée pour dormir, mais elle était à poil et ça me mettait mal à l'aise, elle avait pas l'air d'être sur le bord de faire une overdose et elle avait pas de drogue avec elle, fait que je suis parti chez nous. Le lendemain, je suis allé voir si tout allait bien, mais elle a pas voulu m'ouvrir. À travers la porte, elle m'a demandé si elle pouvait rester un jour de plus et j'ai dit oui. La journée suivante, elle voulait toujours pas ouvrir, alors j'ai menacé d'appeler la police. Ça a marché, elle m'a ouvert. Quand je suis rentré dans l'appart, j'ai été scié en deux. Elle avait tout torché, mais vraiment tout, tout, tout. Pis Dieu sait que c'est un taudis, cet appart-là! Ça sentait le Javel et le citron. Je sais pas si Clara

nettoie comme ça d'habitude, mais c'en était quasi épeurant tellement c'était propre. Elle avait même déplacé les meubles pour que ce soit plus beau. Franchement je me suis dit que c'était la meilleure « locataire » que j'avais eue!

Je secoue la tête, étonné. Clara en maniaque du ménage. Ce n'est pas du tout dans son style, elle qui peut laisser des traces de peinture partout pendant une semaine, empiler un tas de poussières et le laisser trainer trois jours au milieu de la cuisine. Pierre demande :

— C'est pas son genre, hein? Au fait, c'est quoi qu'elle a?

— Une forme de schizophrénie qui fait que des fois, elle entre en crise et elle a une autre personnalité que la personnalité principale. Dans ce temps-là, elle a pas de contrôle. Grosso modo, c'est ce qu'elle a.

— Oh. Et ça se soigne?

— Disons que ça se stabilise. Ses parents disent qu'adolescente, elle pouvait entrer en crise jusqu'à trois fois par jour. Dans les cinq dernières années, c'est arrivé plus ou moins une fois par an. Donc ça fait toute la différence, même si d'avoir aucune crise, ce serait l'idéal…

Je me force à avaler une bouchée, Pierre a déjà fini son assiette. En déglutissant, je demande :

— Pis cette fois-ci, elle était comment?

— Différente, plus calme. Déprimée, on aurait dit. Elle est rentrée dans le bar vers minuit, un peu comme l'autre fois, mais elle marchait pas du tout de la même façon. Comment dire? En Cindy, elle avait l'air de se foutre du monde entier. Avant-hier, elle avait l'air désespérée. Elle a commandé des chips et deux bières qu'elle a bues lentement. Elle zyeutait partout, comme à la recherche de quelqu'un, et elle ne parlait pas quand j'essayais d'engager la conversation. Elle se tenait la tête entre les mains en murmurant quelque chose comme « Ça se peut pas ». Ça m'a pris du temps à la reconnaitre, il a fallu qu'elle enlève sa veste et que je voie son tatou pour que je fasse le lien, parce que tu sais, en plus, elle avait pas la même couleur de cheveux pis toute. J'allais fermer et elle décollait toujours pas, alors j'ai compris qu'elle cherchait une place où dormir. Elle s'est essayée à la cruise, mais elle avait l'air tellement déprimée, il aurait fallu être vraiment dégueulasse pour avoir eu envie de dire oui à ses avances molles. Anyway, on est rentré dans l'appart et elle s'est mise à vomir, mais je trouvais ça bizarre parce qu'elle avait juste bu deux bières,

pis elle avait pas l'air soule. Elle s'est excusée et elle m'a dit qu'elle pouvait pas coucher avec moi. Je lui ai dit que c'était pas ce que je voulais et qu'elle pouvait s'installer comme l'an passé. C'est là que j'ai réalisé qu'elle se souvenait pas pantoute d'être venue. Elle avait aucune idée de c'était qui Cindy.

Le serveur débarrasse nos assiettes et nous propose un dessert. Même si je n'ai que picoré mon repas, je n'ai pas envie de couper la conversation, alors je commande une crème brulée. Pierre, après que j'ai insisté pour qu'il prenne un dessert aussi, commande une mousse au chocolat blanc. Une fois le serveur parti, je lui demande de poursuivre son histoire.

— Ok, j'en étais où? Ah ouais, elle me reconnaissait pas, elle savait même pas qui était Cindy. J'ai trouvé ça weird, mais c'est pas comme si mes clients ne l'étaient pas, ça fait que… Je l'ai laissée rester quand même, tout à coup qu'elle fasse le ménage comme l'autre fois. Le lendemain, je suis venu la réveiller et ça a pris du temps avant qu'elle descende. Elle avait mis un capuchon et m'a pas regardé une seule seconde. Elle avait l'air de m'éviter. Quand je lui ai demandé son nom, elle m'a dit : « je vais te dire un secret, je le sais même pas ». Elle a tourné les talons pis elle est partie. Sa voix était plus grave, presque rauque. C'était comme si c'était une autre fille qui m'avait parlé que celle de la veille, c'était vraiment bizarre. Je suis monté dans l'appart, pis la fenêtre était cassée et il y avait un peu de sang sur le plancher. C'est tout ce que je sais.

Je réfléchis. Elle aurait donc eu deux personnalités différentes.

— Le matin, elle ressemblait à Cindy?

— Non, pas pareil non plus. Cindy était surexcitée, elle parlait aigüe.

Pierre lèche la mousse prise dans sa moustache avec un sourire de gamin. Il ajoute sur un ton de confidence :

— J'ai vu au moins trois filles différentes, si tu veux mon avis.

Je le remercie pour tout le récit. En sortant mon portefeuille, je remarque les cinq appels manqués de Dupré. Et un texto de Normand qui me dit : « Elle est en train de se réveiller ».

Chapitre 7. LE RÉVEIL

— J'aime pas ma coupe de cheveux…

J'ouvre les yeux. La lumière fait mal. Des bruits. Odeur de soupe. Je veux frotter mes yeux. Mes mains sont attachées. Je vois si mal. N'ai pas de force pour me battre.

Pour respirer. Étourdie.

Romain. Son parfum par-dessus la soupe. Ouvrir ma bouche. Pâteuse. Dire son nom.

— Rom…

Comme un râle.

Je le vois. Non, je vois juste une forme. Oui. C'est lui. Je reconnais son menton. Il tient ma main. À l'aide. Des larmes. Je veux voir comme il faut. Je veux le toucher.

Il me parle, mais les mots vont vite. Trop étourdie. Vais fermer mes yeux.

Encore un peu.

Tant qu'il est là.

*** * ***

L'infirmière arrive en courant. Clara ouvre de moins en moins longtemps les paupières. Puisqu'elle lutte pour bouger, je commence à détacher ses poignets.

— Arrêtez! Vous pouvez pas la détacher. Ça peut être dangereux, et pour elle, et pour nous.

— Mais elle est pas bien!

— Si elle tombe ou si elle se frappe, elle sera pas mieux.

J'arrête mon mouvement devant la logique de l'argument. Sa main gauche libérée m'écrase les doigts en les serrant.

— Clara, est-ce que ça va?

Elle murmure le début de mon prénom comme réponse. L'infirmière amène de l'eau jusqu'à ses lèvres. Clara soupire d'aise. Ses paupières ne s'ouvrent pas en même temps alors que ses yeux vrillent dans ses orbites.

— Vous pouvez l'aider? Monique prie l'infirmière.

— C'est normal que le réveil soit difficile. Après un coma, même court, c'est dur d'émerger pour les patients.

Clara grommèle des phrases qui n'ont aucun sens. Toujours quelque chose à propos de ses cheveux. Elle doit sentir ses points de suture sur le crâne. Le moniteur cardiaque s'emballe alors que le médecin entre dans la pièce. Il me demande de sortir, pour essayer de calmer Clara. Je veux rester. Le pouls va trop vite. Celui de l'enfant aussi. Clara me tord la main. Elle ferme les yeux, ne bouge plus.

— S'il vous plait, laissez-moi rester. Vous voyez bien qu'elle a besoin de moi!

Clara serre ma main de plus en plus fort. Je m'allonge dans le lit à ses côtés pendant que le médecin insère dans le soluté un calmant. Les battements cardiaques reprennent un rythme normal. Clara se blottit contre moi comme elle peut malgré ses liens. Ses yeux fixent les grains de beauté de ma joue. Quand elle a peur, elle suit du bout des doigts ce qu'elle appelle ma constellation. Un petit alignement de quatre points entre la paupière et le menton.

— Est-ce que vous pourriez la détacher, maintenant?

Il observe Clara de la tête au pied, revient à son visage, aux paupières qui frétillent.

— Madame Blanchard, est-ce que ça va?

Elle hoche la tête, inspire profondément.

— Pouvez-vous me dire votre nom?

— Bouger…

— Nous allons vous détacher bientôt. J'ai juste quelques questions avant.

Elle se tourne vers moi et articule :

— Romain.

Sa voix faible se rend à peine jusqu'au médecin.

— Savez-vous où vous êtes?

Elle répond en expirant : « hôpital ». Son front se plisse alors qu'elle tente de garder les yeux ouverts.

Rapport-Gratuit.com

— Savez-vous dans quelle ville?

Elle nie de la tête. Je caresse sa main pour l'encourager et me penche pour appuyer ma joue contre la sienne. Elle colle son corps contre le mien, elle rentrerait sous ma peau si elle le pouvait.

— Clara, si on te détache, tu ne te sauveras pas? lui demandé-je.

Elle fait signe que non de la tête. J'essaie de dire silencieusement au médecin que molle comme ça, elle n'irait pas bien loin. Il accepte. Une fois libérée de ses liens, elle s'étire, grimace à chaque mouvement. Sur ses poignets et ses chevilles, de larges marques rouges se sont imprimées. Elle tente de se redresser et une infirmière vient l'aider en la stabilisant. Une fois assise, Clara penche la tête vers son ventre et sursaute en remarquant les capteurs. Ses yeux paniqués se tournent tout de suite vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe? crie-t-elle.

Tout le monde retient son souffle. Sa voix est revenue!

— Tout va bien, Clara, tout va bien aller, lui murmurai-je.

Elle fixe son ventre, prend à témoin les gens autour d'elle.

— C'est quoi ça?

— On va avoir un bébé, mon amour!

Elle secoue la tête.

— C'est pas possible…

*** * ***

J'oublie la douleur. Enceinte. C'est pas possible…

— J'avais un stérilet, je peux pas être enceinte!

Le médecin répond :

— Il y est encore, mais semble-t-il qu'il a été déplacé suffisamment pour qu'un fœtus puisse commencer à se former.

Mes épaules me pèsent et me tiraillent. Je comprends maintenant les nausées, la fatigue, les crises de larmes.

— Pourquoi je suis à l'hôpital?

Faites que ce soit pour un avortement! Mais mes parents ne seraient pas là. Romain ne serait pas couché dans la civière avec moi. Qu'est-ce que j'ai encore fait… et pourquoi j'ai autant mal partout?

— Tu t'es dissociée. Tu te rappelles le chalet? me demande Romain.

Je ferme les yeux, fronce les sourcils. Évidemment, je me rappelle. Je me souviens du bar et de l'appartement aussi. Mais l'hôpital…

— Oui, je m'en souviens.

Romain me caresse la nuque doucement. Il dit :

— Le sept janvier au matin, quand je me suis levé, tu n'étais pas là. Je t'ai cherché partout pendant une semaine, jusqu'à ce qu'on te retrouve à Québec hier matin, inconsciente, sur le trottoir. Les témoins disent que tu es tombée à cause de la glace et que ça t'a assommée.

Je passe une main sur ma tête et sens les points de suture.

— Une légère fracture. Rien de grave, explique le médecin. Et une fracture de la clavicule. Doucement, donc, avec les bras.

— Depuis que tu es hospitalisée, tu n'as pas été consciente. Et là tu viens de te réveiller, ajoute Romain.

— J'ai dormi longtemps?

— Deux jours à peu près, répond Normand.

— Plutôt une trentaine d'heures, précise le médecin.

À partir de quand ai-je perdu le contrôle? Les questions se cognent dans ma tête, c'est trop. J'essaie de bouger, et des éclairs de douleur me traversent. Je fixe mes mains, lâche celle de Romain et plie et déplie mes doigts.

*** * ***

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Tout le monde attend qu'elle parle. J'ai envie qu'on soit seuls, qu'on puisse discuter. Maintenant qu'elle est réveillée, j'ai tellement de questions à lui poser! Je lui prends le menton pour la ramener vers moi.

— Clara, est-ce que ça va?

Elle garde ses yeux sur son ventre, hoche la tête. Je veux le caresser, mais elle repousse ma main.

*** * **

Trop de monde dans la chambre, trop d'yeux. Je ne me sens pas bien. Mon ventre ne peut pas avoir grossi autant en deux jours, on me ment, on me teste. Je ne peux pas être enceinte de toute façon. C'est trop absurde d'avoir un bébé qui tient dans ses mains un stérilet. J'ai perdu pied, mais je n'ai pas encore perdu toute ma tête.

Je veux que Romain se taise, qu'il arrête de me parler avec sa voix infantilisante. Je veux décider de mon corps, décider de ma vie. Son contact me dégoute tout à coup. Il a réussi à me mettre enceinte! Je veux qu'il parte. Je veux qu'on m'enlève le monstre dans le ventre! Je veux me rendormir pour toujours. Il me faut être seule, réfléchir à un plan. Je feins de bâiller et murmure « je suis fatiguée ». Le médecin demande à Romain et à mes parents de sortir pour qu'il puisse m'examiner, mais Romain rétorque qu'il veut rester. La tête me tourne.

— Docteur, vous pourriez pas arrêter le son des moniteurs? J'ai mal à la tête.

— Après vous avoir examiné. Mais je peux baisser le son un peu, oui.

Romain continue de me serrer et la nausée monte. Mon sang pétille, mon corps fourmille, la peau me brule. Je ne suis pas bien. Les couleurs sont trop vives. Je veux me lever, mais le médecin me repousse dans ma civière.

— Faut que je bouge.

— Pas encore, Madame Blanchard. Vous êtes probablement trop faible. Je dois d'abord vous examiner.

— Vous attendez quoi, alors?

Je soupire. Il me faut me contrôler, être moins acerbe. Je me sens agressive. Vite, je m'excuse.

— Ce n'est pas grave. Vous êtes en sevrage de médicaments, c'est possible que ça vous rende un peu à cran les premiers jours.

Pourquoi on m'arrête les médicaments? Ça allait bien, avant. Tout allait bien, avant que Romain fasse tout foirer en me mettant enceinte!

*** * ***

Pourquoi est-elle aussi abrupte? Les autres fois, elle avait l'air soulagée quand on se retrouvait. Là, on dirait qu'elle me fuit.

L'évidence me rattrape : elle s'est sauvée du chalet. C'était voulu.

Je veux le lui demander, mais le médecin répète qu'il nous faut partir, lui laisser le temps de se réveiller. Je la fixe dans l'espoir qu'elle demande à ce que je reste, mais elle ne fait qu'observer son ventre, son maudit ventre qui ne fait pas vieillir notre fille assez vite.

Son corps se met à trembler, je la sens mal. Ça me détruit de la voir si triste et en même temps, je lui en veux. Je l'embrasse sur le front avant de me lever.

*** * ***

La chaleur de son corps me quitte. Ça fait plus mal encore que les os cassés. Ses lèvres sur ma peau, une douceur insupportable. Je lève la main pour attraper son visage, tends mes lèvres aux siennes, comme hypnotisée. Un mélange de nausée et d'amour. Je suis tellement dans la merde.

*** * ***

Ses lèvres comme un courant électrique, une déflagration. La colère tombe d'un seul coup, la fatigue s'abat sur moi, l'absence de sommeil pendant la semaine m'écrase. Je titube vers la porte. Je me répète que tout ira bien à partir de maintenant, comme un mantra. Sauf que Dupré m'attend à la porte. Je me retourne un dernière fois vers Clara, qui ouvre la bouche.

*** * ***

— Romain, je t'aime. Papa, maman, je vous aime. Merci d'être là.

Les trois me sourient avant de disparaitre. Le docteur s'assoit sur le lit, à la hauteur de mes hanches. Je m'éloigne un peu de lui pour être certaine qu'aucune partie de mon corps ne le touche. L'infirmière se tient à côté du lit avec un carnet et un stylo, ce qui me rassure. Le docteur se présente, examine mes yeux avec une lumière, teste mes réflexes, me fait tirer la langue. Jusque là, tout va bien. Les questions viendront vite, j'en suis sure, et mon cerveau reste mollasson de tout ce sommeil. Mon ventre grogne lorsqu'il pose ses mains dessus.

— J'ai envie. Où sont les toilettes?

On m'aide à me lever, on enlève les trucs rentrés dans mon bras, les capteurs sur ma poitrine. En me levant, je réalise que je porte une couche. Aller vite aux toilettes. Penser aux détails de la vie.

Je n'étais pas prête pour la réalité. Je ne suis pas prête à gérer la situation.

Je m'assois sur la toilette et rien ne sort. Je suis un désert au cœur de pierre. Je me suis sauvée, j'ai abandonné le père de mon enfant.

J'ai un enfant dans mon ventre.

Une bile transparente jaillit sur mes cuisses. Je voudrais saigner.

L'infirmière ouvre la porte, elle a entendu mes haut-le-cœur. C'est vraiment chic, une femme assise sur une toilette qui se vomit sur les cuisses. Je suis dégueulasse. Dans tous les sens du terme.

Je veux me relever.

Je tombe. Le carrelage est froid, ça fait du bien. Ça me calme. Des jambes bleues d'uniforme bougent autour de moi. Fermer les yeux. Juste un peu. On était bien, attachée, endormie, ailleurs.

Suis à nouveau debout. J'écoute ce qu'on me dit de faire. On me lave, je ne fais rien. Contrôlez-moi, s'il vous plait. « Venez, allez vous étendre. » Je m'étends. « Fermez les yeux, reposez-vous. » Je ferme les yeux. Être un robot. Ou un chien de poche.

Je sens un mouvement. Dans mon ventre. Ça vit en moi. Ça bouge. Je cherche Romain. Il n'y a que le docteur et l'infirmière. Pense aux détails de la vie, Clara. Je dis :

— J'ai faim.

Le médecin se réjouit.

— C'est une bonne nouvelle, ça. Votre corps est très résiliant. Louise, peux-tu faire commander un repas pour madame?

L'infirmière vient pour partir, mais je la retiens :

— Ça presse pas, j'aimerais mieux que vous restiez, s'il vous plait.

Elle hausse les épaules et revient vers moi. Une question me taraude.

— Docteur, est-ce que je peux me faire avorter?

La requête ne semble pas le déstabiliser.

— Cliniquement, je ne vois pas de contrindication à ce sujet. Mais c'est une grosse décision à prendre. Pourquoi voudriez-vous vous faire avorter?

— Je veux pas d'enfant.

Il ouvre la bouche, mais je le coupe.

— Romain veut ce bébé, je le sais, mais moi non. Pis j'en avais déjà parlé avec mon psychiatre, j'ai trop de risques de faire une crise et de jamais redevenir comme avant en accouchant. Ça va trop jouer avec mes hormones. Déjà, j'ai eu une absence, pis ça fait combien de temps que je suis enceinte, hein?

— Quinze semaines environ. Il y a effectivement des changements dans vos hormones, ce qui peut avoir des effets sur votre équilibre psychique, mais sur le sujet, votre psychiatre est mieux informé que moi. Par contre, je peux vous dire qu'il y a aussi des risques physiques et psychologiques à l'avortement.

Les sanglots noient ma gorge.

— Mais je peux pas supporter l'idée de l'avoir en moi! C'est un extraterrestre, vous comprenez? Je savais même pas que j'étais enceinte, je peux pas devenir mère comme ça tout d'un coup!

Il hoche la tête en tirant sur ses lobes d'oreille. Plus il me soutient du regard, plus je pleure.

— On pourrait pas m'avorter et dire à Romain que j'ai fait une fausse couche pendant la nuit? S'il vous plait…

— Madame Blanchard, vous avez encore du temps devant vous pour y réfléchir. Vous venez de vous réveiller d'une absence, vous avez une bonne dose de morphine dans le corps pour contrôler la douleur. Prenez quelques jours pour prendre du mieux, pour en discuter avec votre conjoint, et après, vous serez certaine de prendre la meilleure décision pour vous.

— Mais je savais pas que j'étais enceinte! Je me suis soulée, j'ai fumé, j'ai bu du café à l'infini… Le bébé est probablement déjà tout brisé. On peut pas le garder! Oh… Romain va trop m'en vouloir!

— Allons, Madame Blanchard, prenez le temps de vous réveiller, les choses seront plus claires. On va vous laisser vous reposer maintenant, et Louise va venir vous porter un repas dans quelques minutes. D'accord?

Comme Romain, il me parle avec sa voix pour enfant. J'en ai marre d'être traitée comme une attardée. Je suis schizo, pas stupide! Pourquoi je ne peux pas décider de ma vie! Parce que je suis inapte. Ils ont raison, je suis une enfant. Mais les enfants ne peuvent pas avoir d'enfants. Pourquoi je me suis réveillée, aussi?

*** * ***

Dupré me sourit comme un requin, alors que je n'ai déjà plus aucune force.

— J'ai essayé de vous appeler, Monsieur Marly.

— Clara était en train de se réveiller.

— Je suis passée à l'hôpital, vous n'y étiez pas.

— J'étais allé régler les comptes. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de trouver un avocat encore, donc on se parlera plus tard.

— C'est qu'il faudrait régler quelques détails pour l'enquête, dès aujourd'hui.

Je soupire.

— Comme quoi?

— Venez au bureau avec moi, nous pourrons mieux discuter.

— J'aimerais mieux rester près d'elle.

— Monsieur Marly…

Dupré est coupée dans sa tirade par Monique qui vient se placer entre nous deux.

— Madame Dupré, c'est ça votre nom, oui? Peut-être qu'on peut vous aider nous aussi? Notre gendre est pas mal fatigué, vous voyez.

— C'est très gentil de votre part, mais Clara a mis Monsieur Marly comme son répondant légal. Si par contre j'ai des questions à vous poser, je serai bien heureuse de vous contacter et de vous savoir collaborative comme vous l'êtes en ce moment.

Monique recule et me tapote l'épaule. Je soupire.

— C'est bon, je passe un coup de fil et je vous rejoins à votre bureau.

*** * ***

Je comprends rien. A-rien. Je fais ce que je veux et ça ne me plait toujours pas. Envie de me saboter. Ça va trop bien, c'est trop facile, ce n'est pas normal. Le frigo déborde, il ronronne d'aise d'être aussi plein. Je me pavane en camisole au cœur de novembre. Dans mon compte, l'argent s'accumule. J'économise! Ça va trop bien, ça ne peut pas durer, ça ne va pas durer.

Sur mon cellulaire, je compose le numéro sans regarder le clavier; trop souvent pitonné, un réflexe. « Suis là dans 15 minutes », qu'il me dit.

Il arrive, je paie, il part. Je roule mon joint sur la table du salon, achetée chez l'antiquaire de Tadoussac à fort prix lors de nos premières vacances. Des granules verts se mêlent à l'angora du tapis. Luxure.

Romain en voyage d'affaires, moi toute seule. Tirer de grandes bouffées, laisser la fumée rouler dans mes poumons, la sentir mariner dans mon gosier. Je recrache les volutes blanches. Volutes, mon mot préféré. On ne le dit jamais, à l'oral. Un mot à écrire avec une plume d'oie et une robe de soirée. Romain s'étonne toujours de me voir lire de la poésie et des romans comme une boulimique. La littérature n'est pas réservée aux universitaires, à ce que je sache!

Je me couche au sol, parce que le divan du salon, trop ferme, me soutient la colonne. Je veux déraper. Je fume à toute vapeur, locomotive au charbon, au thc. Romain n'est pas là pour une semaine. Je peux m'écraser. On est bien, sur le plancher de bois, ses larges craques qui me raient le dos. Le monde tourne autour de moi et je m'enfonce un peu plus dans le pin. Je prends en pain.

C'est trop facile, mon amoureux paie le loyer, Carole et Émile m'invitent à souper, même si Romain n'est pas là. Des amis. Pas juste d'autres putes. Pas juste d'autres junkies qui cherchent un peu d'argent, un peu plus de dopes, un toit pour la nuit. Des gens qui appellent juste pour savoir si tout va bien. Parce que.

Le souper, hier, dans le coquet quatre et demi des amis de Romain qui deviennent peu à peu les miens. Pour les remercier, je leur ai fait une toile, avec des feuilles d'or pour le scintillement des étoiles et plusieurs teintes de bleu dans la neige. Un paysage de Charlevoix. Je voudrais tant y retourner pour Noël avec Tout-César. Je lui ferai une surprise et réserverai un chalet pour nous deux, avec mes sous de mon travail de patchouli.

Un petit beignet de fille douillette entoure mon ventre. C'est décidé, je ne mangerai plus jusqu'au retour de Romain. M'enivrer par le manque, voilà. Ça m'évitera de trop tomber. L'appel de la douleur. Plus facile de se vautrer que de marcher. Le psychiatre me l'a dit : « tu fais exprès, Clara », caché derrière ses lunettes rondes, alors qu'il fait tourner sa bague le long de son doigt, mouvement masturbateur. Je le sais bien qu'il parle à mes seins et non à moi. « Tu fais exprès de jouer la folle, mais tu ne l'es pas du tout. Une petite manipulatrice, voilà ce que tu es. » Son pied monte le long de ma cuisse, lui de son côté du bureau, moi du mien. Patiente. Cliente. Il veut être mon client. Il connait mon passé, peut-être qu'il a lu le rapport du gynéco pour connaitre le diamètre et la profondeur de mon vagin. Il s'en est surement fait mouler un modèle pour pouvoir enfouir son pénis dans ce qu'il imagine être moi. « À quoi tu joues, Clara? N'as-tu pas envie de sortir de l'hôpital? » Son pied qui monte jusqu'à mon sexe. Il veut me vendre ma sortie, ma liberté. Il fait

bouger sa bague d'un doigt à l'autre, double pénétration, vagin, anus, vagin, anus, il mordille sa lèvre inférieure.

Tétanisée. Je reste sur le plancher du salon. Les images claironnent sur moi, lui sur moi, il s'est levé puisque je n'ai pas bougé, il prend mon mutisme pour un oui. S'assoit sur la chaise de Romain, celle où il m'accompagne quand il a le droit. Mais Romain n'est pas là. Le doc met sa main sur ma cuisse. « Tu contrôles tes absences. Tu tais ce que tu y fais parce que tu en as honte, mais au fond, tu aimes bien jouer à la débauche. Tu te dédouanes par ta "maladie", mais vraiment, tu aimes ça, tu adores ça. » Il me montre ses crocs, il s'est relevé et je reste assise, les jambes entrouvertes comme par réflexe dans ma jaquette trop peu attachée. Il marche derrière moi, j'entends sa fermeture éclair s'ouvrir et je n'aurais qu'à crier qu'il refermerait son sarrau pendant que des préposés arriveraient. On ne me croirait pas, j'hallucine de toute façon, il marque bien ce qu'il veut dans mon dossier. J'entends le frottement de ses manches contre son corps, le bruit de la peau qui se tend et se détend. « Si je te laisse partir, tu recommencerais, non? Tu irais baiser partout et il faudrait ne rien dire à ton amoureux, non? »

Il se place devant moi, passe ses jambes par-dessus moi. Son sexe me pue au nez, il l'approche de mon visage sans le lâcher. « Quand tu es "absente", tu peux coucher avec vingt hommes différents. Vingt spermes différents, c'est ce qu'on a trouvé dans ton vagin quand tu es arrivée. Tu aimes le sperme, dis-moi? »

Nausée. Mes narines ne répondent plus. Ouvrir la bouche pour respirer. Il prend ça pour un oui. Force son pénis dans ma bouche. Il avance ses hanches pour me pénétrer plus profondément, pour battre ma luette. Je veux le mordre, mais je ne fais rien. Vingt hommes, ce n'est pas possible. Je m'en souviendrais, c'est trop! Il cogne mon crâne, il frappe mes os avec sa verge, son sceptre de psychiatre puissant. « Alors Clara, c'est comment se faire baiser par vingt hommes? » Il va trop profond, je m'étouffe et ça l'amuse de forcer mon gag-réflexe. « Et combien de femmes, Clara? Parce que ça aussi, tu me l'as déjà dit, que tu aimais sentir les seins contre ton sexe. » Il dit ça en tâtant mon mamelon, ma jaquette d'hôpital tout ouverte. Ses yeux se révulsent, il approche de la jouissance. Il va le faire et pourtant je suis paralysée, je le laisse venir dans ma bouche. Ma. Moi. Je n'y arrive pas, je veux partir et je n'y arrive pas. Je me concentre sur l'horreur, mais je reste là, Clara dans Clara, alors que le psy entre et sort de moi de plus en plus vite. Ferme les lèvres, conasse, ferme-les qu'il n'y rentre plus!

Rapport-Gratuit.com

Le botche brule mes lèvres comme son sperme. Le joint est fini. En rouler un autre et oublier la fin de l'histoire. Me morfondre. Il a raison, je fais exprès. Je fais exprès d'être folle, sinon je ne fumerais plus. Mais je n'arrive pas à contenir mes mains, à les empêcher de rouler, de rouler pour me sauver, un ticket de vitesse si on me voyait rouler aussi vite, un peu plus je l'allume avec la friction tellement ça tourne vite! Je ne veux plus retourner à l'hôpital. Même si j'ai le cancer, je n'irai pas. On ne peut faire confiance à personne là-bas. Oh non, jamais on ne m'y remettra, oh non, jamais, jamais.

*** * ***

Pour gagner du temps, je choisis de marcher entre l'hôpital et l'hôtel. À la première intersection, je tente d'appeler Émile pour avoir le numéro de sa sœur qui est avocate. J'essaie le portable de Carole, sans plus de succès. Je lui laisse un message : « Salut! On est revenus du chalet, je te raconterai. Bravo pour le bébé! C'est pour quand? Pourrais-tu me texter le numéro de ta belle-sœur? J'ai besoin d'une avocate. Ça aussi, je te raconterai. Merci! » Je crois avoir réussi à réciter le tout avec un ton décontracté.

À mi-chemin, je croise un bureau d'avocats et y entre. La secrétaire, me voyant secouer mes bottes, me demande si j'ai un rendez-vous. Je lui explique que je cherche un avocat pour une rencontre avec la Sureté du Québec et que je ne suis pas certain de mes droits et de ceux de ma conjointe qui est hospitalisée.

La secrétaire me toise et me tend une carte avec les coordonnées de l'aide juridique. Je la prends sans dire merci et m'en vais. Il semble que ce sera moi contre la police pour protéger Clara. Dans un dernier effort, j'appelle Jérôme. Je le supplie de me rappeler.

J'arrive finalement au poste, frigorifié et énervé. Un sous-fifre de la hiérarchie sécuritaire m'accompagne jusqu'au bureau de Dupré qui m'attend, une tasse fumante entre les mains.

J'enlève mon manteau en tentant de ne pas faire tomber la neige dissimulée dans mon capuchon sur les dossiers de l'inspecteur.

— Je suis vraiment désolée de devoir vous faire subir tous les formulaires et les questions qui y sont associées à ce point-ci. Je suis certaine que vous aimeriez mieux être

ailleurs et je fais mon possible pour obtenir les informations dont j'ai besoin autrement. Mais voici, vous êtes la personne la mieux placée, et celle désignée par Madame Blanchard, pour l'enquête.

— Elle est retrouvée, tout va bien, dis-je sans grande conviction, juste pour ajouter mon mot dans cette histoire qui m'échappe.

— Oui, effectivement, elle est retrouvée et isolée à l'hôpital. Si ce n'était de cette histoire de vol et de bris de vitre, l'enquête serait probablement close à Montréal et je n'en aurais jamais entendu parler.

Je remue les lèvres pour protester, mais elle continue en haussant légèrement le ton.

— Même si ni les propriétaires du restaurant ni le propriétaire du bar ne veulent porter plainte, Madame Blanchard a quand même commis deux crimes, à ce qu'on sache. Des crimes mineurs, vous me direz, mais des crimes quand même. Étant donné que ce ne sont pas les premiers délits à son dossier, il faut intervenir.

Devant mon agitation, elle lève la main pour me signifier qu'elle n'a pas encore terminé.

— Elle ne peut pas aller en prison, parce qu'elle ne serait probablement pas reconnue criminellement responsable et parce que ce sont des crimes mineurs, on s'entend. Quant à savoir si un hébergement de longue durée en centre serait pertinent, je ne crois pas qu'on en soit encore rendus là. Non, en fait, si j'ai besoin de vous, c'est que j'aimerais la faire inscrire à un projet-pilote. Mais d'abord, on va remplir ensemble les formulaires.

— C'est quoi le projet-pilote?

Elle sourit et se penche sur son bureau en appuyant ses coudes.

— Il s'agit d'implanter au participant une puce GPS sous-cutanée, afin de pouvoir le retracer à tout moment. Dès que quelqu'un signale sa disparition, nous pouvons le retrouver, peu importe sa situation géographique.

Je dois me contenir pour ne pas trop m'emballer. J'ai tellement fantasmé sur l'idée de pouvoir savoir à tout moment où Clara se trouve! Ce serait une façon si simple de la savoir en sécurité. Déjà que j'avais installé une application dans son cellulaire pour la géolocaliser…

— Je pense qu'elle serait d'accord.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

— Excellent. Si je vous en parle, c'est que je crois qu'il faudra l'aider à accepter l'idée que ses mouvements puissent être suivis. Je vous laisse la documentation et vous pourriez lui en glisser un mot quand vous trouverez que la situation est opportune, et le plus tôt sera le mieux. Vous savez comme moi qu'ils ne gardent pas les patients longtemps à l'hôpital ces jours-ci et qu'il vaut mieux savoir où elle est en tout temps, étant donné que la grossesse peut jouer sur sa chimie et causer des crises en série.

J'acquiesce, prends la pile de formulaires et retourne à l'hôpital.

*** * ***

Je pose l'oreille sur la porte des toilettes où Clara est enfermée depuis une heure, sans entendre de mouvement.

— Es-tu prête?

Elle ne répond pas.

— Allez, on va être en retard à ton rendez-vous.

Inquiet, j'ouvre. Assise sur la toilette, enroulée dans sa serviette, ses vêtements en boule à ses pieds, Clara ressemble à une statue de cire. Elle se tourne vers moi et je réalise à la sècheresse de ses yeux que quelque chose cloche. Je m'approche sur la pointe des pieds.

— Est-ce que ça va?

— On… je veux pas aller à l'hôpital.

— Pourquoi?

— Je veux pas aller à l'hôpital.

— Voyons, Clara, qu'est-ce qui se passe? C'est juste un rendez-vous de suivi.

Elle nie de la tête, tremble. Je me penche pour être à sa hauteur.

— Clara, parle-moi. Tu sais que tu peux tout me dire.

— Mais s'ils me gardent!

Ses yeux cherchent où s'accrocher. Je lui prends les mains et les serre, comme elle m'a demandé de le faire lorsque je pense qu'elle va se dissocier.

— Je veux pas aller à l'hôpital.

Sur ma montre, l'aiguille indique midi cinquante. Il nous reste dix minutes pour partir si on veut arriver à temps.

— D'accord, appelle-les au moins pour annuler ton rendez-vous.

Je l'aide à se lever et lui tends ses vêtements.

— J'ai pas besoin de m'habiller si je vais pas à l'hôpital.

L'irritation commence à me gagner et je détourne la tête pour garder mon calme.

— Clara, j'ai pris congé cet après-midi pour aller au rendez-vous avec toi, parce que tu me l'as demandé. On y va, ça va être moins compliqué. Je vais rester avec toi, promis.

Elle se lève, prend ses vêtements et sort des toilettes en me bousculant au passage.

— Sauterelle…

— Non, y a pas de sauterelle, aujourd'hui! Tu comprends pas!

— Mais comment tu veux que je comprenne si tu ne me dis rien!

Elle s'arrête, me dévisage et commence à gesticuler :

— C'est l'enfer, à l'hôpital! Ils t'attachent et t'injectent des trucs dans les bras quand tu veux pas!

Elle bouge tellement que sa serviette tombe par terre. Elle ne se donne pas la peine de la ramasser.

— À l'hôpital, ils t'obligent à être un zombie parce qu'ils te donnent trop de médicaments! Y a des patients qui te touchent quand tu veux pas! Y a de la merde sur les chaises! Tu peux pas dormir! Les gens sont méchants. Ils te veulent du mal! Ils t'obligent à… à…

Son visage passe du rouge au violet. Elle se met à hurler. Je l'attrape dans mes bras, lui caresse les cheveux encore humides.

— Allez… allez… C'est bon… on ira pas. C'était si pire que ça?

Elle hoche la tête en cherchant son souffle entre ses sanglots. Je lui embrasse les paupières en la soulevant du sol pour l'amener jusqu'à notre lit. Elle pleure longuement contre moi. Je déteste quand sa tempête enfle et que tout ce que je peux faire, c'est d'attendre qu'elle se calme.

— Promets-moi que j'irai plus jamais à l'hôpital…

— Je peux pas te promettre que tu n'iras pas à l'hôpital, mais je peux te promettre que je vais tout faire pour empêcher que tu retournes en psychiatrie.

— Non, tout l'hôpital au complet.

— Mais si t'es malade, que t'as une pneumonie? Ou quand tu vas être enceinte, tu vas faire comment?

— Arrête…

Elle s'étouffe dans ses larmes. Je lui embrasse le front, les cheveux, les oreilles.

— Promets-moi que j'irai plus en psychiatrie.

— Je te promets que je vais tout faire pour l'empêcher.

*** * ***

— Alors, Clara, qu'est-ce qui vous amène ici?

La psychiatre de l'hôpital de Québec place deux chaises en biais à côté de mon lit et s'assoit sur l'une des deux. Puisque je suis enfermée dans ma chambre — le luxe, elle a une salle de bain privée et je n'ai pas de coloc — les spécialistes défilent voir la bête de foire que je suis. Un parfum de citron et de verveine émane de la psychiatre au chignon. Je voudrais le lui refaire parce que des mèches s'en échappent, mais les psychiatres, à une exception près, ne sont pas reconnus pour aimer les contacts physiques avec leurs patients.

— J'ai fait une crise.

— Vous rappelez-vous ce qui l'a déclenchée?

Je me lève du lit et entreprends de m'étirer du mieux que je peux sans bouger mon bras gauche. La psychiatre respire un peu plus fort, je l'embête avec mes mouvements et ma lenteur à répondre.

— Désolée si je ne vous réponds pas très vite, c'est que j'essaie de réfléchir.

— Je ne suis pas pressée.

Sa voix me rappelle celle de Carole. Je m'ennuie d'elle. J'espère qu'elle ne saura rien de ma présence à l'hôpital, que Romain gardera le secret et qu'à mon retour dans la vraie vie, je pourrai encore être son amie. Ensemble, on ne parle jamais de ma maladie. On discute d'expositions, de films, de cuisine, des irritants au boulot, mais pas de ce qu'on vit vraiment.

— Vous rappelez-vous quand la crise a commencé?

Si je ferme les yeux, c'est comme si c'était Carole qui me parlait. La ressemblance me rassure et je demande :

— Vous n'allez rien dire de ce que je vous dis à Romain?

— Tout ce que vous me dites est confidentiel et protégé par le secret professionnel. Le seul moment où je peux briser le secret est si vous m'annoncez que vous allez commettre un meurtre.

— Ok. Je me rappelle pas ce qui a déclenché la crise, mais elle n'a pas duré longtemps. Elle a dû commencer la nuit avant qu'on me retrouve.

La psychiatre arrête sa prise de notes. Elle ne s'attendait pas à cette réponse.

— Dites-moi si j'ai bien compris : vous dites que vous êtes partie consciemment du chalet et que vous avez été consciente de vos actions jusqu'à peu de temps avant qu'on vous retrouve, cette fois inconsciente?

— Oui, c'est à peu près ça. Je suis partie du chalet volontairement et j'ai erré quelques jours avant de partir pour Québec. Je me rappelle être allée au bar et être montée à l'appartement après la fermeture. Le barman m'a dit qu'il m'avait déjà vue et que je m'appelais Cindy. Ça m'a vraiment surprise, c'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui connait une autre moi! Je lui ai posé quelques questions et il est parti. Après ça, j'ai voulu sortir et je me suis embarrée dehors sans le vouloir. J'étais vraiment découragée, alors j'ai ouvert mon téléphone pour appeler Romain, mais j'ai écouté mes messages sur mon répondeur et… qu'est-ce qui s'est passé après?

La psychiatre note tout dans un gribouillis qui m'est incompréhensible. Par la fenêtre, l'usine crache des nuages vers le fleuve. Je pourrais devenir matelot et m'enfuir sur la mer comme ça, pour éviter de reproduire mes erreurs, embarquer sur une glace et dériver lentement jusqu'à l'estuaire. Ode au St-Laurent. Un détail me revient :

— Ah oui, je pense que j'ai paniqué parce que Romain me demandait en mariage sur un de ses messages sur mon répondeur.

La psychiatre me pointe la chaise.

— Pourriez-vous vous assoir, s'il vous plait?

Je m'exécute à contrecœur.

— Après avoir écouté le message de Romain, que s'est-il passé?

— Me semble que j'ai entendu des sirènes de police, mais je ne suis pas sure. Ça doit être là que la crise commence.

— Donc ce sont les sirènes ou la demande en mariage qui ont déclenché la crise, selon vous?

Je hausse les épaules. La panique s'émiette en milliards de fourmis le long de mon œsophage et je contrôle ma respiration pour me maitriser. D'un geste nerveux, la psychiatre tire le bas de sa jupe pour me laisser le temps de répondre. Devant mon silence, elle demande :

— Pourquoi êtes-vous partie du chalet sans prévenir Romain?

Je dois me faire violence pour rester assise sur cette chaise. J'aimerais mieux m'évader en pensée sur les glaces du fleuve. Mais si je veux sortir d'ici le plus vite possible, il faut jouer le jeu et tout avouer.

— Pour être franche, je ne sais pas.

— Ah non?

— C'est juste que je commençais à halluciner. Je me sentais devenir violente et je ne voulais pas lui faire du mal. Je devais réfléchir, sauf que j'arrivais pas avec lui à côté, alors je suis partie. Mais je pensais pas partir aussi longtemps. Une ou deux journées max.

Elle note des questions sur son bloc-note alors qu'elle me dit :

— Parlez-moi de vos hallucinations.

— Il y avait des enfants. Et beaucoup de feu. Quatre fois, j'ai pensé que le chalet allait bruler, mais j'ai compris que c'était dans ma tête parce que Romain ne voyait rien.

— Vous hallucinez souvent?

— Non, je pense pas. Je veux dire, je confonds les gens, et souvent, je fais des fixations et alors tout le monde a le même visage, comme quand j'ai commencé à sortir avec Romain, tous les gars avaient sa face, mais dès qu'on me parlait, ça redevenait normal. Tsé, je comprends que ce n'est pas réel.

Elle hoche la tête, note quelques mots et symboles.

— Et les enfants que vous voyiez, les connaissiez-vous?

— Non, mais je pense que c'était les nôtres ou plutôt une projection d'eux, ceux que Romain voudrait avoir. Ils nous reconnaissaient, dans mon hallucination, et Romain interagissait avec eux.

— À ce moment-là, saviez-vous que vous étiez enceinte?

— Non. Enfin, oui, un peu, je m'en doutais, mais j'osais pas vérifier. Je me disais que c'était pas possible. Parce que t'sais, c'est pas comme si j'avais fait exprès, j'ai un stérilet… Je faisais pas mal de déni, j'imagine.

— Pourquoi?

— Parce que je voulais pas être enceinte! Je veux pas d'enfant!

Je suis certaine qu'elle va me demander pourquoi. Quand elle relève la tête vers moi, elle m'interroge, d'une voix plus douce :

— Alors pourquoi êtes-vous partie?

— J'ai compris que j'allais jamais réussir à rendre Romain heureux au complet s'il n'a pas d'enfant, malgré tous nos projets, malgré qu'on s'aime. Qu'il pouvait vivre avec mes absences, avec le fait que je suis *fuckée* raide, mais pas sans enfant. Mais moi, je sais pas vivre sans lui. Je sais pas comment faire. Je sais juste pas! Depuis qu'il est dans ma vie, tout se passe bien, j'ai une job, j'ai une maison, j'ai des amis, j'ai une vie, une vraie de vraie vie. C'est la première fois, vous comprenez? Et surtout, je l'ai lui, avec moi. Fait que je capote. Je l'aime. Chaque fois que je viens pour le laisser, je suis pas capable. Mais c'est la seule chose à faire. Fait que je suis partie.

— Pour le laisser?

— Je sais pas. C'était juste cave, comme pas mal tout ce que je fais. Je voulais réfléchir à un plan.

— Un plan?

— Voir s'il y avait une façon de m'en sortir, de le garder quand même dans ma vie! Ou de trouver une façon que lui me laisse, parce que quand c'est moi qui le fais, il trouve toujours le moyen de me convaincre de continuer finalement. Je suis partie pour… pour trouver une façon qu'on puisse continuer d'être heureux ensemble, juste tous les deux.

— Ça a pris presque six jours avant qu'on vous retrouve, et là-dessus, vous dites avoir eu moins d'une journée d'absence. Avez-vous eu le temps de réfléchir à ce que vous vouliez faire?

Je courbe la tête. Une attardée comme moi, il n'y en a pas deux. Je marche à travers la chambre. La psychiatre se tait pendant que je fais le lion en cage. Elle attend ma réponse, elle ne parlera pas tant que je ne lui prouverai pas à quel point je suis imbécile.

— Non, j'ai toujours pas de plan. Ça me prenait toute mon énergie réussir à rester cachée et à survivre sans me faire repérer. Pis dès que je pensais trop, je me sentais partir, comme en dissociation. Fallait pas!

Mes sourcils se soulèvent un après l'autre, ma lèvre supérieure se retrousse, je dois rester concentrée pour empêcher les tics de prendre possession de mes doigts, de mes joues. Je jurerais que le plafond s'est rapproché de nous deux, mais la psy n'a pas l'air de le réaliser alors je me dis que ce doit être dans ma tête. Encore dans ma tête. Qu'on me la coupe! J'entends des cris d'enfants dans le corridor, je me dresse.

— Ça va, Madame Blanchard?

— Vous entendez?

— Oui, il y a des enfants dans le corridor.

Je souffle. Pas si folle que ça. Pas encore.

— Maintenant que vous savez que vous êtes enceinte, que pensez-vous faire?

Je réalise que ma main touche mon ventre et l'enlève tout de suite :

— On pourrait croire que c'est un signe du destin que de tomber enceinte malgré la contraception, mais je crois pas à ce genre de chose.

— Donc? Assoyez-vous, s'il vous plait.

Elle ne me laisse pas en paix une seconde! C'est trop difficile de répondre! Mon corps me démange, mais docile, je me rassois. Je tiens la chaise à deux mains, m'y cramponne.

— Allez-y, connectez-vous avec vos émotions, Clara.

Mes pieds bougent sous moi, je serre les dents. Tout sort dans un cri :

— Je veux me faire avorter! Je veux qu'on reprenne la vie comme avant que Romain commence à parler tout le temps de bébé! Je veux qu'il comprenne pourquoi on peut pas en avoir et qu'il choisisse de vivre avec moi quand même! Je veux qu'il m'aime pour toujours! Mais il comprendra pas et il essayera de me convaincre encore et encore. Alors faut que je parte, que je le laisse pour de vrai. Faut qu'il m'aime pu!

On devrait construire un barrage hydroélectrique devant mes yeux tellement ça coule. La psychiatre se lève et m'amène une boite de mouchoirs. Elle se rassoit et me laisse pleurer, mais ça ne s'arrête pas.

— Pourquoi je suis brisée? Pourquoi je suis pas comme toutes les autres femmes du monde et que je meurs pas d'envie d'avoir des bébés? Ça règlerait tout!

— Madame Blanchard, vous avez le droit de ne pas vouloir d'enfant, et vous n'êtes pas la seule personne sur la Terre à ne pas en vouloir. Vous avez le droit de choisir de ne pas mettre au monde un enfant. Et malheureusement, garder le bébé n'arrangerait pas tous vos problèmes, loin de là.

— Qu'est-ce que je vais faire? Je peux pas vivre sans Romain…

— Allons, Clara, ça va aller. Voulez-vous vous étendre?

Je fais signe que oui et elle m'aide à marcher jusqu'au lit tandis que je pleure encore. J'essaie d'arrêter, vraiment, mais quand le déluge commence, rien n'arrive à l'endiguer.

— Je reviens vous voir demain et on continuera la discussion, d'accord?

Je renifle et essaie de contenir mes sanglots pour pouvoir lui demander :

— Pouvez-vous me promettre que vous me mettrez pas dans le département de psychiatrie?

— Pourquoi on vous mettrait là?

— À cause de la crise.

— Non, si vous ne faites pas d'autres crises et si vous vous en sentez prête, vous devriez pouvoir bientôt sortir.

L'idée de retourner à la maison me réconforte, jusqu'à ce que je réalise que je la perdrai en laissant Romain. Ma maison, ce sera à nouveau celle remplie d'horribles dauphins en porcelaine.

Rapport-Gratuit.com

Chapitre 8. L'ENVIE DE FUIR

La lumière du matin se déverse dans la cuisine, le soleil coule sur le comptoir, change la mélamine en marbre. Les rayons serpentent parmi les branches du lierre suspendu au plafond, pleuvent sur l'ilot central et rutilent sur le corps de la superbe machine expresso que je nous ai offerte pour notre colocation officielle. Clara et moi habitons ensemble depuis un mois, dans un appartement que nous avons choisi, ensemble. Même si elle squattait déjà mon ancien appartement depuis trois mois, l'aspect officiel de notre vie commune rend les choses plus sérieuses. Nos noms figurent côte à côte sur un document légal.

Je lance une baladodiffusion sur la Révolution française et sifflote la mélodie du générique. Les échalotes blanchissent et répandent un parfum réconfortant de petit-déj. Le chant des mésanges entre par la porte-fenêtre du balcon ouverte et, si j'oublie le camion à ordures qui fait sa tournée du samedi matin, je pourrais me croire à la campagne. En moins de deux, je commence à fouetter une omelette.

Un grognement me parvient de la chambre. Deux cafés coulent maintenant, question qu'ils soient prêts au moment où l'amoureuse ensommeillée franchira le seuil de la cuisine. La porte grince et je tends une tasse fumante à Clara qui se frotte les paupières encore collées. Même si elle n'est vêtue que d'une petite culotte garçonne rose à pois, la sueur perle sur son front.

— Bon matin, la sauterelle!

Elle grommèle :

— Comment tu fais pour être aussi en forme le matin?

— Je trouve que c'est le plus beau moment de la journée. On lit le journal, on mange bien, on paresse. Et puis regarde cette lumière, cet éclairage! C'est magnifique.

Elle boit une gorgée en fronçant les sourcils.

— T'es dingue un peu.

Je l'embrasse sur le front.

— Ça sent bon, murmure-t-elle en se blottissant contre moi.

— C'est presque prêt.

Elle se glisse sur un des tabourets de l'ilot, autre détail que j'adore de notre appartement. Dire qu'il y a à peine sept mois, je cherchais à acheter un condo moderne, sans âme, pour ma personne célibataire, déçu des rencontres vaines.

Le téléphone interrompt ma rêverie.

— Tu peux répondre, chérie?

Devant le téléphone, Clara fixe l'afficheur, puis décroche et raccroche en un même mouvement. Elle retourne s'assoir.

— C'était qui?

— Une croisière pour les Bahamas.

L'omelette aux épinards a suffisamment doré, il ne me reste qu'à ajouter la touche finale : quelques feuilles du basilic en pot qu'Émile et Carole nous ont offert en cadeau de crémaillère. Je pose les deux assiettes devant nous, porte un toast à notre matin de congé ensemble, quand le téléphone sonne à nouveau. Je me lève et réponds.

— Bonjour, est-ce que je pourrais parler à Clara, s'il vous plait?

Je viens pour lui tendre le téléphone, mais elle s'est éclipsée.

Je l'appelle, sans recevoir de réponse. Je me dirige vers le salon, jette un œil au passage dans la salle de bain. Toujours pas de trace.

Dans son atelier de peintre, Clara enfile sa chemise-tunique qu'elle utilise quand elle peint et ses sandales.

— Je peux savoir où tu vas ?

Elle fige son geste, dos à moi. Une voix aigüe s'échappe du téléphone sans fil : « Clara, laisse-moi te parler ».

Sans bouger, Clara crie :

— Je suis pas prête! Arrête d'appeler! Romain, raccroche!

— Clara…

— J'ai dit raccroche!

Je bafouille un « je suis désolé » avant de couper la communication.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Le silence coince nos mouvements, nous attendons que l'autre rompe le froid. Clara abandonne les boutons de sa chemise. Ses épaules s'affaissent d'un coup, sans prévenir. Je la serre contre moi.

— C'était ta mère?

Elle fait oui de la tête.

— Pourquoi tu veux plus lui parler?

Elle renifle quelques fois, sans pleurer pourtant, sa tête renversée sur mon épaule. Je répète son nom pour l'encourager à me répondre.

— Ça te concerne pas.

J'inspire.

— Alors là, je suis désolé de te contredire, mais à partir de maintenant, tout ce qui te concerne me concerne aussi. On habite ensemble. On est une équipe.

Ses lèvres restent closes. Autour de moi, de nouvelles toiles. Parmi toutes celles abstraites, un début de nu féminin trône sur le chevalet. C'est la première fois que je vois une toile figurative de sa part.

— C'est nouveau, le portrait?

Elle ne répond toujours pas. Je soupire.

— Si tu ne veux pas me dire ce qui te met dans tous tes états, comment veux-tu qu'on bâtisse quelque chose? Comment est-ce que je peux te faire confiance?

D'un geste sec, elle tente de se dégager de mon étreinte, que je resserre aussitôt.

— Clara, tu peux pas toujours fuir ce qui te plait pas. Je te demande pas grand-chose dans la vie, je paie tout le loyer et presque toutes les dépenses, je te pousse pas à travailler, je te laisse peindre toute la journée. La moindre des choses, ce serait que tu sois honnête avec moi.

— Mais Romain…, implore-t-elle.

Je me mets à la bercer. Ses muscles se détendent peu à peu vers la confession.

— Ok, je vais te le dire. Mais tu comprendras pas. Elle a… Elle… Elle m'a rendue inapte pour toute la vie. Elle peut décider ce qu'il y a dans mon compte de banque, vérifier ce que je fais. Mais ça, je peux vivre avec. Sauf que… ils m'ont mis à l'hôpital trois mois.

Trois mois! Et elle a rien fait pour me sortir de là! J'étais coincée! Elle m'a volée une saison au complet!

— Il y avait surement une raison, non?

— On peut pas voler les gens comme ça!

Je repense à la conversation que j'avais épiée entre elle et son père le jour de notre déménagement.

— Et t'en veux pas à ton père?

— Mon père, il est mou, il prend jamais les décisions. Il fait juste suivre ma mère.

— Ma Clara chérie, je t'aime, je veux pouvoir t'aider, parle-moi. C'est quoi cette histoire d'hôpital? Ils ont demandé un mandat d'inaptitude, c'est ça? Et c'était pour l'évaluation qu'ils t'ont gardée?

Sa tête tourne d'un côté à l'autre comme si elle tentait de fuir. Encore une fois, elle essaie de se dégager de mes bras. Elle invoque la chaleur humide d'aout. Je la lâche et retourne à la cuisine. Clara me suit, reprend place devant l'assiette où elle picore sans manger.

— T'as pas faim?

D'une voix étouffée, elle commence :

— Je pensais qu'elle m'aimait, qu'elle était différente des autres. C'était ma mère, après tout. Mais non, ça, je l'avais pas vu venir, non.

Elle découpe en minuscules morceaux l'omelette.

— Elle a dit… devant le juge, devant tout le monde. Mais tsé, avant, elle m'avait défendue toute sa vie. À l'école, auprès des voisins, partout. Mais là… Elle m'a abandonnée. Elle l'a dit… elle l'a dit devant les tribunaux! Elle a dit…

Son corps s'agite de petits sauts.

— Elle a dit quoi, Clara?

— Elle a dit « Clara est folle »!

Ses deux poings s'abattent sur la table, faisant s'entrechoquer les assiettes de porcelaine. Pour la première fois, je réalise sa faiblesse, sa crainte de perdre la carte, le contrôle.

— JE SUIS PAS FOLLE!

J'abandonne pour une deuxième fois mon déjeuner, mon rêve de matin tranquille, et l'enlace.

— Je suis sûr que c'est pas ce qu'elle voulait dire.

— Je suis juste malade. Je suis pas folle.

— Évidemment que t'es pas folle, Clara, sinon je ne serais pas avec toi. Chut, chut, je suis là.

Sa peine vibre contre ma poitrine. Je voudrais souffler sur son cerveau, en chasser les maux, comprendre ce qui la fait réagir autant, comment, pourquoi. Je la laisse pleurer tout son soul, mais quelque chose me chipote.

— Clara, tu as la chance d'avoir encore tes parents. Je sais, ça ne te fait pas plaisir ce que je te dis, mais moi, je n'en ai plus et pas une journée ne passe sans que je pense à eux. J'aurais tellement besoin de pouvoir les appeler, ou même juste de savoir qu'ils sont là. Si tes parents ne t'aimaient pas, si ta mère ne t'aimait pas et te croyait vraiment folle, elle n'essaierait pas de te rejoindre comme ça. Tu sais, elle avait surement une raison, un plan ou quelque chose du genre. Ton père, au déménagement, avait les yeux tellement tristes. On dirait que c'est impossible que tes parents aient voulu te faire du mal.

Un long moment passe sans que nous parlions. Finalement, elle dit :

— Pourquoi t'as toujours raison?

*** * ***

Après avoir déverrouillé la porte et m'avoir fait promettre de partir dans trente minutes, l'infirmière s'éclipse. Je replace mes lunettes d'un geste prompt et rejoins Clara, les formulaires de la SQ sous le bras. Elle tourne des yeux rougis vers moi. Pour la première fois, je ne la trouve pas belle, avec ses cheveux bruns gras, sa cicatrice galeuse, son nez irrité par les mouchoirs, les marques rouges sur ses bras dénudés par l'informe jaquette d'hôpital. Je ne la reconnais pas. Ce n'est pas ma blonde, celle qui porte des robes vaporeuses, ce n'est pas sa bouche gourmande, ses hanches offertes.

Lentement, je franchis les quelques pas qui nous séparent. Je m'assois, reçois ses bras autour de mes épaules, sa tête au creux de mon cou. Son odeur comme un refuge. Je la serre à mon tour, j'expire comme si j'avais retenu mon souffle depuis le 7 janvier.

Enfin, nous sommes à nouveau réunis, Clara et Romain, les inséparables.

*** * ***

Je tends mes lèvres vers les siennes, nos langues se retrouvent, se reconnaissent. À l'intérieur de moi, tout se tord, mon sang circule trop vite dans mes veines, mes poignets me font mal. Je presse Romain contre moi, je le prends en étau, je le veux en moi, ici, maintenant.

Mais alors que je fantasme sur son sexe en moi, je pense à ce qu'il y a dans mon ventre. J'avais réussi à oublier.

Mon corps se raidit. La roulette de hamster dans ma tête se fait aller. Dans chaque racoin de mon être, je cherche du courage. Remplir mes poumons, ouvrir la bouche.

— Romain, faut qu'on se parle.

Son teint se met à faire compétition aux murs.

— Qu'est-ce qui s'est passé au chalet pour que je me dissocie?

Je me hais je me hais je me hais. Pourquoi je mens? Pourquoi je l'oblige à parler, alors que c'est à moi d'avouer?

— Pour vrai, je sais pas, Clara, j'avais vraiment l'impression que tout allait bien, qu'on avait un beau moment ensemble.

— C'est ce que je me souviens aussi. Ça doit être à cause de… du…

— De notre enfant?

— C'est pas encore un enfant.

— Clara…

— Comment je vais faire?

Entre ses bras, je chancèle. On est trop bien, collé contre lui, ma joue sur sa poitrine. J'ai besoin de ses mains fortes.

Romain m'embrasse le front. Il demande :

— Pourquoi tu pleurais?

— Parce que je suis tannée de toujours perdre le contrôle. C'est pas une vie, ça. Ni pour toi ni pour moi.

Son silence comme cent fines coupures de papier.

— Je t'aime. J'ai jamais aimé comme je t'aime. Quand tu pars travailler le matin, ça me fait encore aussi mal. Mais ça a pas de sens, tu peux pas rester avec moi. Je gaspille ta vie.

— Clara, je te l'ai dit cent fois, je suis assez grand pour savoir ce que je veux vivre ou non. Je t'aime et c'est avec toi que je veux être, peu importe le prix.

— Même si…

Les mots me font défaut. Stupide, Clara, tellement stupide! Il faut que tu t'éloignes de lui si tu veux le laisser. Tant qu'il te touche, tu craqueras! Non, je. Focalise, Clara, focalise! Je dois me parler comme il faut si je veux lui dire ce qui est important. Mais les phrases s'alignent comme elles le veulent, les mots décident à leur tête. Plutôt que de le laisser, je dis :

— Romain, c'est oui. Oui, je veux me marier avec toi cet été.

Il me dévisage.

— T'as entendu mon message?

Je fige. J'ai merdé. Son visage se déforme. Il crache.

— Tu t'étais sauvée, hein?

*** * ***

Ses yeux palissent. Merde! Elle va se dissocier.

— Clara, Clara, reste là!

Je prends ses deux mains, les pincent. Son regard fuit.

— Merde, Clara, tu restes là, compris? Tu peux pas me laisser tomber encore une fois. Pas maintenant!

Ses yeux vrillent, elle se débat.

— Tu t'étais sauvée du chalet pourquoi, hein?

— Romain! Écoute-moi!

— Tu le savais, que t'étais enceinte?

— Non!

Je la gifle, pour la première fois. Elle tremble de tout son corps et murmure :

— Je te jure, je savais pas.

— Alors pourquoi t'es partie?

Je l'ai hurlé si fort qu'une infirmière arrive en courant. Je sors de la chambre sans me retourner, sans avoir eu la réponse, je fuis l'hôpital, je sortirais de moi si je le pouvais. Je voudrais faire comme elle et laisser le contrôle à quelqu'un d'autre. La vie, c'est de la putain de merde.

*** * ***

Je ne veux pas de cet enfant qui gâche tout, je ne veux pas d'un bébé qui me bouffe les organes de l'intérieur, qui aspire ma cervelle et ma vie avec lui. Je veux retourner placer des fruits et légumes sur des étagères, gestes répétitifs et apaisants et rentrer faire à souper à mon amoureux le soir.

Mon poing droit se lève tout seul et s'écrase sur mon ventre. Souffle coupé. Mon poing se lève à nouveau et frappe encore. Secousse. La douleur de ma clavicule disparait sous l'adrénaline et le poing gauche se lève aussi. Je percute mon ventre dans l'espoir que le sang inonde mes cuisses nues sous la jaquette, même que le sang coulera peut-être assez pour remplir ma gorge de plasma aussi. Que tout ce rouge m'asphyxie. Je percute mes entrailles, je me poignarde de mes poings, je bombarde de coups la masse de cellules.

À l'interphone, on appelle la psychiatre. J'ai peur qu'ils me mettent dans la vraie section psychiatrique, que je doive partager ma chambre avec d'autres fous encore plus fous que moi, ceux qui chient sur leur chaise en riant, ceux qui te pincent pour aucune raison, ceux qui te tâtent les seins la nuit pendant que le surveillant s'est assoupi. Non!

Je suis un moulin à vent déchainé. L'infirmière essaie de m'arrêter, sauf que maintenant mes jambes m'élancent sur les murs. Impact. Flaque humaine sur le sol. Mes coudes pointus pieutent le bébé. Je suis une furie.

— Avortez-moi! Je veux pas de cette merde!

— Calmez-vous, Madame Blanchard! me somme la psychiatre qui entre en courant.

Ses mains me saisissent par les épaules, des mains douces et calmes malgré la poigne ferme. Je me fige.

— Vous voyez bien que je peux pas être mère! Vous attendez quoi pour me l'enlever!

Une nouvelle personne en uniforme rentre dans la pièce, avec dans les mains une seringue.

— Non, pas le calmant, ça va encore toute me fucker! S'il vous plait! Je suis calme, vous voyez bien que je suis calme!

La psychiatre fait signe à la seringue de rentrer dans mon bras. On ne gagne jamais contre les médecins.

*** * ***

Je me rappelle vaguement avoir sauté dans un autocar jusqu'à Montréal et d'avoir marché pendant près d'une heure de la gare jusqu'à la maison. Du trajet, il ne me reste qu'une impression de froid. C'est notre bloc appartement qui me rappelle à la réalité. La porte refermée, je hurle, comme Clara le jour où je l'ai trouvée. Je hurle jusqu'à ce que ma gorge me brule, je hurle grave, je hurle aigu.

Je me couche par terre pour pleurer, je veux souffrir à sa manière, comprendre le désespoir qu'elle vit trop souvent. Je veux ressentir la même force que celle qui la prend à la poitrine quand l'émotion l'étouffe. Pour la première fois, je me frappe la tête contre le mur. Ça fait mal. Ça fait du bien. Je frappe une autre fois, plus fort. Je voudrais qu'on me filme, moi, Romain Marly, en chemise et en pantalons de laine, couché sur le sol, le visage barbouillé de larmes et de morve, en train de me frapper la tête contre le mur.

Imbécile! Ce n'est pas toi de réagir comme cela. Moi, j'ai mal en silence, en migraine, en vomissement de stress, pas en explosion!

En vitesse, je me lève, me change, me rafraichis le visage. La bouilloire chauffe l'eau pour une tisane. Je dois me calmer si je veux comprendre pourquoi elle m'a fait ça. Surtout, il faut que je trouve un moyen de protéger l'enfant.

Rapport-Gratuit.com

Chapitre 9. ENCORE UN RÉVEIL

Je n'ai pas dû dormir longtemps, parce que mon ventre n'a pas grossi. Pourquoi est-ce encore moi, Clara, qui me réveille dans mon corps? Je ne comprends pas, il me semble que les évènements ont été assez traumatisants pour me propulser hors de moi. Pour une fois que ce serait utile. J'essaie de bouger et me bute contre des attaches aux poignets et aux chevilles. Cette fois, on ne me détachera pas de sitôt. Même mon torse est écrasé par une sangle.

Le désert dans ma gorge m'empêche d'appeler une infirmière pour m'aider. Contre le mur, la sonnette reste hors de portée. J'ai tellement soif que ça me fait mal.

Les néons m'attaquent. Mon cerveau enfle, se cogne contre ma boite crânienne et des souris rongent mes nerfs optiques. Sur mes tympans, mon cœur fait du trampoline. La salive afflue et je réussis à crier juste avant de vomir sur moi.

Je n'ai plus envie de vivre.

Dans les cours de premiers soins, on apprend qu'on peut mourir étouffé par sa propre langue. J'essaie de faire de la contorsion buccale, sans succès. Tout ce que je parviens à faire, c'est de chatouiller encore plus ma luette et d'être malade à nouveau.

Le bruit a dû alerter le département, car quelqu'un joue avec le verrou. Un employé orné d'un uniforme aux motifs de Winnie l'Ourson apparait. Il plisse le nez et crie au corridor qu'on vienne l'aider. Une autre employée habillée en mauve vient le rejoindre et les deux entreprennent de me nettoyer.

— Comment ça va? me demande Winnie.

Sans attendre ma réponse, la femme en mauve constate :

— Va falloir la détacher si on veut la changer.

On me libère la main droite et le torse pour pouvoir glisser ma jaquette hors de mon bras. Je déplie les doigts, bouge mon épaule. L'infirmière me taponne le corps d'une débarbouillette tiède pour rincer la peau. Mes mamelons nus se durcissent sous les courants d'air. J'articule péniblement :

— Est-ce que je peux le faire moi-même?

La mauve me répond :

— On était même pas censés avoir le droit de te détacher, mais on était quand même pas pour te laisser mariner, hein. Fait que non, je suis désolée, c'est moi qui te lave.

Je ferme les yeux et essaie d'arrêter les battements de mon cœur. Le salaud se fout de mes ordres. Cœur. C'est là que je réalise l'absence des capteurs sur mon ventre. Un spasme me parcourt le corps. Winnie et la mauve bondissent loin de la civière.

— Dis-le-nous, si tu vomis! crie Winnie.

— C'est pas ça. Est-ce que le bébé est mort?

Winnie et la mauve se consultent.

— Quel bébé? répond la mauve.

— J'étais enceinte.

Winnie se gratte la tête et la mauve cherche un indice au plafond.

— On était pas au courant, avoue Winnie.

— J'ai dormi combien de temps?

Pas de réponse. Ils me nettoient le côté gauche sans plus de délicatesse malgré ma fracture. Je grimace pour la forme, mais ça ne semble pas les embêter. Quand ils viennent pour me rattacher, je dis :

— Faut que j'aille aux toilettes.

— Désolée, on a pas le droit de te détacher.

Elle tire une bassine de sous le lit. Humiliation.

— *Come on*, je veux juste pisser.

— Fallait pas être violente et essayer de te sauver, répond la mauve.

J'ai beau supplier, rien à faire. Les deux me laissent avec l'urinoir sous les fesses et la promesse de revenir d'ici quinze minutes, verre d'eau et souper en prime contre un « beau pipi ».

Et mon cœur, ce stupide organe, persiste à battre.

*** * ***

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Il n'était pas encore sept heures que j'étais déjà assis à mon bureau. Tant qu'à être revenu à Montréal, autant travailler. Étonnement, je parviens à bien me concentrer et à ne pas voir les heures défiler.

Peu avant midi, j'entends le claquement lourd des talons de mon patron sur l'étage et vais le rejoindre. Gilles est un des seuls à avoir un bureau fermé et la vue panoramique sur Montréal me déconcentre chaque fois que je le rencontre.

— T'es revenu, Romain. Comment va Clara?

— C'est compliqué… elle est enceinte.

Gilles ajuste sa cravate en lâchant un « oh ». Il se penche derrière son bureau et sort une bouteille de scotch et deux verres.

— Avec ou sans glace?

— Gilles…

— Non, on va avoir une bonne discussion. Les choses deviennent sérieuses pour toi maintenant, il faut qu'on en parle.

— Ok, avec glace alors.

Il se lève et prend quelques cubes dans son miniréfrigérateur. Le scotch glisse sur les glaçons qui tintent en roulant dans les verres. Nous trinquons.

— À tes nouveaux rôles, Romain.

La chaleur se propage dans ma gorge. Gilles fait tourner son scotch et le fixe, hypnotisé. De lui se dégage une odeur de tabac à pipe et de musc. Il porte toujours des vestons italiens, et il m'a déjà avoué que c'était encore sa mère qui les choisissait.

— Romain, je vais d'abord te parler comme ami. Ça fait dix ans qu'on se connait, qu'on se côtoie. Tu le sais, t'es un peu mon protégé, ici, et tu me l'as toujours bien rendu. Être père, c'est une grande aventure. À partir de maintenant, et tu t'en es surement déjà rendu compte, tout ce que tu fais, tout ce que tu penses, tout ce que tu es tournent autour de ton enfant. Mes deux filles sont ce que j'ai de plus précieux. Si je ne les avais pas, je ne serais probablement pas ton patron, je n'aurais pas eu l'audace que j'ai eue pour avancer. Je veux qu'elles soient fières de leur père. Mais un enfant, ça prend du temps. La personne avec qui tu l'as est très importante. Toutes tes décisions, tu dois les prendre avec elle.

Je viens pour protester que c'est déjà le cas en couple, mais il me prend de vitesse.

— Ce n'est pas comme ça, en tant que conjoint, ça n'a pas la même ampleur, la même importance. Le facteur enfant, tu ne peux pas t'en douter avant d'en avoir, mais il vient tout changer. Je ne sais pas comment j'aurais fait pour élever mes enfants sans ma femme. Je ne serais pas dans ce bureau-ci, c'est certain. Alors je vais te poser une question que je pose à tous mes amis avant qu'ils aient des enfants. Dis-moi pas la réponse, elle t'appartient. Es-tu sûr de vouloir fonder une famille avec Clara?

Gilles finit son verre et nous en verse un deuxième.

— Maintenant, je vais te parler en tant que patron. Je viens de te nommer à un poste important. J'ai besoin de toi à cent pour cent là, Romain, concentré, présent, disponible. Va falloir redoubler d'ardeur, parce qu'en plus, tu vas partir en congé de paternité un moment donné. D'ailleurs, c'est pour quand?

— Fin avril.

— Est-ce que d'ici là, je peux compter sur toi?

— Oui, Gilles.

— Je veux pour de vrai que tu y réfléchisses. Si tu penses que tu n'auras pas le temps de remplir tes fonctions, il faut que tu me le dises. Tu pourrais me mettre vraiment dans la merde, sinon, tu comprends? Ça pourrait toucher toute la compagnie, même.

— Oui. Ça va aller, je veux vraiment le poste.

— C'est plus que de la volonté qu'il faut, Romain. Mais je sais que tu le comprends.

Gilles se lève, contemple par la fenêtre le va-et-vient des voitures.

— Maintenant que tout ça est dit, tu dois aller en Suède la semaine prochaine pour rencontrer nos partenaires. On a un gros projet sur le feu et il faut que ça démarre!

Je me redresse sur la chaise.

— Ça pourrait attendre jusqu'à ce que Clara sorte de l'hôpital?

— Et ça, c'est dans combien de temps?

— C'est dur à dire. Elle a eu une fracture du crâne, a été dans le coma deux jours, et ça a été dur pour le bébé, mais elle devrait pouvoir sortir bientôt.

— Ouch, elle est correcte?

— Sous le choc, disons. On savait pas qu'elle était enceinte, alors la nouvelle la surprend.

— C'était pas prévu?

— Non.

Gilles sourit et me verse un troisième verre avant que je n'aie le temps de protester.

— J'étais un brin offusqué que tu m'en aies pas parlé, mais maintenant je comprends. Pour la Suède, vérifie aujourd'hui la date de sortie prévue. Faut vraiment que ça se fasse d'ici deux semaines, sinon, on pourrait perdre le contrat.

Je siffle mon troisième verre.

*** * ***

Comme promis, mon urine a été troquée contre un repas. Je pensais pouvoir manger en paix, mais non, mes mains doivent rester attachées, encore, et Monique arrive, radieuse de pouvoir jouer à l'avion avec moi. J'avale chaque bouchée qu'elle me tend. La soupe à saveur de poulet coule le long de mon menton et ma génitrice m'essuie avec patience. J'aurais préféré que ce soit l'infirmière qui me nourrisse à la cuillère, que ma déchéance soit anonyme.

La soupe terminée, Monique coupe les spaghettis avant de rouler les pâtes autour d'une fourchette.

— Comment tu fais?

— Qu'est-ce que tu veux dire, ma chérie?

— Comment tu fais pour être encore là, à l'hôpital, avec moi?

Elle sourit, dépose l'ustensile et me caresse la main.

— C'est ce que les mamans font, elles prennent soin de leurs enfants, surtout quand ils sont malades.

Je repense à mes trois familles d'accueil entre mes huit et dix-huit ans, aux séjours à l'hôpital et en Centre jeunesse. Pendant que je leur crachais des insultes, que je leur faisais les pires coups, mes parents me répétaient qu'ils m'aimaient. Tous les jours, ils m'ont appelée, ils m'ont visitée. Et en moi, toujours ce tiraillement entre l'envie qu'ils m'abandonnent pour qu'ils aient enfin une vie à eux et l'espoir qu'ils restent près de moi.

Le spaghetti m'éclabousse les joues et Monique rigole de la moustache de tomate qui se crée sur ma lèvre supérieure. Je l'imagine nourrir un enfant qui n'est pas moi, un enfant normal qui rit et applaudit, un enfant qui n'a pas vingt-cinq ans. Je lui demande :

— Est-ce que je suis encore enceinte?

— Pourquoi tu ne le serais plus, ma chérie?

Je ne sais pas si elle sait pour les coups de tantôt ou d'hier, j'ai perdu le compte des jours.

— Romain est où?

— Il est rentré à Montréal hier soir pour le travail. Il reviendra en fin de semaine.

Ma gorge se contracte et un haut-le-cœur me prend.

— J'ai plus faim, tu peux arrêter. Normand, il est où?

— À l'hôtel, il se repose.

Monique étudie le contenu de l'assiette. J'ai mangé la moitié du spaghetti et la soupe au complet, cela la satisfait, alors elle mouille une débarbouillette et me lave le visage en chantonnant la berceuse de mon enfance. « Ma petite est comme l'eau/elle est comme l'eau vive/elle court comme un ruisseau/que les enfants poursuivent ». Sa besogne terminée, elle m'embrasse sur le front.

— Tu vois, c'est pas si difficile d'être maman. Il faut juste beaucoup d'amour.

— Et si je l'aime pas?

— Oh, mais ça, ça vient tout seul! On doute toutes, quand on est enceinte. Et puis, une fois le bébé couché sur ton ventre, tu ne te poses plus la question.

Je sais pourtant qu'il y en a plein les rues, des enfants dont les parents les détestent, toute cette panoplie de toxicomanes et de mégalomanes qui cherchent dans le vide l'amour. Elle doit me sentir bouillonner, parce qu'elle ajoute :

— Et puis l'amour se développe. Tu seras pas toute seule, je serai là pour t'aider, avec Romain, ton père, tes amis. Carole et Émile vont avoir un bébé bientôt aussi, je crois. Vous allez pouvoir partager tout ça en même temps, c'est une belle chance, non?

— C'est vrai? Carole est enceinte?

— C'est ce que Romain m'a dit en tout cas.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Cela fait des années qu'ils essayaient. Ils doivent rayonner. Et moi, la salope, je tombe enceinte sans le vouloir et je cherche à tuer mon enfant.

Winnie vient avertir ma mère de la fin des visites.

Elle m'embrasse sur le front et flatte mon ventre. Elle est déjà grand-mère dans son cœur. Pincement. Peut-être que pour eux… Je lui demande :

— Peux-tu appeler Romain pour lui dire que je vais bien? Je veux dire, qu'on va bien.

*** * ***

Une tignasse rousse, des épaules tachetées de sons, des doigts aux ongles qui pianotent nerveusement sur la table. Carole est attablée sur la terrasse d'un bistro de notre quartier devant une pinte de bière, seule. Le soleil de la fin juin frappe son cou découvert par la toque haute, et à son port de tête bas, je devine son tracas. Je m'approche à pas feutrés pour la faire sursauter, vieille blague entre nous héritée des années de bac, et lui balance une gentille claque sur l'épaule. Elle crie, puis m'enlace.

— Romain! Qu'est-ce que tu fais là?

— Je rentrais à la maison. Et toi?

— Je réfléchissais.

— Devant une bière?

Elle sourit du coin des lèvres, les iris plus foncés qu'à l'habitude. Je m'assois sur la chaise devant elle, dépose ma mallette au sol.

— Tu me permets de me joindre à toi?

Le bras levé, elle attire l'attention de la serveuse pour que je puisse commander une bière. J'entends Carole piocher du pied sur le pavé usé de la terrasse.

— Alors, quoi de neuf? demandé-je en enlevant mon veston et en roulant les manches de ma chemise.

— Émile est stérile. C'est pour ça que ça fait un an qu'on essaie d'avoir un bébé et que ça ne marche pas.

— Oh. Wow. C'est énorme. Tu tiens le coup?

Elle hausse les épaules comme réponse. La serveuse pose une pinte de blanche devant moi et nous trinquons aux défis de la vie. Carole boit d'un coup le quart de sa pinte et demande à la serveuse de lui en amener une seconde.

— De ton bord, tu sais si tout est ok ?

— Oui, tout est beau du côté de mes ovaires. Merci de t'en inquiéter.

Son ton est honnête, elle m'adressait un vrai remerciement. Une larme commence à gonfler le long de sa paupière droite.

— Qu'est-ce que vous allez faire?

Elle fait tourner le liquide doré dans son verre.

— J'imagine qu'on va faire des traitements de fertilité, voir les options.

— C'est trop nul, je suis vraiment désolé… Émile, il va comment?

— Parti à la pêche avec son cousin pour la fin de semaine. On gère nos émotions chacun de notre bord, ça a l'air.

— Oh! Eh bien, si tu veux venir camper dans notre salon, t'es la bienvenue, en tout cas!

J'essaie d'être drôle, mais ça ne colle pas. Carole continue de fixer la bière dans son verre et de piaffer le sol.

— Est-ce que…

Je réfléchis à la formulation de mon offre, une vieille proposition à déterrer des archives, de l'époque où Carole sortait avec Aurélie et qu'elle la croyait la femme de sa vie. Une proposition qu'elles m'avaient un peu poussé à faire, un soir d'enivrement. Aurélie suivait le même programme que moi, mais finalement, c'est avec Carole que j'ai gardé contact après leur séparation.

— Est-ce que tu voudrais que je te donne du sperme?

Carole éclate de rire, ce rugissement que Clara adore et qui la met en confiance.

— Tu t'en souviens! rigole-t-elle. Je suis pas sure qu'Émile serait d'accord par contre. Avec Aurélie, c'était différent, ça attaquait pas sa… virilité. Mais là, je pense que mon chum aimerait pas que notre ami soit le père de nos enfants.

— Penses-y, je serais pas vraiment le père. En tout cas, je te… enfin, je vous l'offre. Pour vrai.

Carole hoche la tête, soulève la nouvelle pinte déposée devant elle par la serveuse aux shorts de jean si courts que le bas des poches dépasse de la couture.

— Pis Clara, tu penses qu'elle voudrait?

— Hum. Je pense que oui. Elle vous aime tellement, elle serait heureuse qu'on vous aide.

— Moi aussi je l'aime, ta blonde. C'est une belle personne, même si elle est intense. Elle est où, d'ailleurs?

— Surement à la maison, elle commence un nouvel emploi demain, alors elle voulait se reposer et apprendre tous les codes des fruits et légumes par cœur.

— Elle va travailler dans une épicerie?

— Ouais, un commerce qui participe à un programme de réinsertion.

Je me mords la lèvre, hésite, puis me confie :

— Je suis content qu'elle commence à travailler. Elle avait l'air de tourner en rond un peu. C'est bien beau, ses peintures, mais ça la garde pas assez occupée.

— Ouais, et trop de temps pour penser, ça rend fou.

Sur ce, Carole se lève pour aller aux toilettes. J'en profite pour appeler Clara et lui annoncer mon retard. Elle me répond de prendre mon temps, de m'occuper de mon amie (« dis-lui que je l'aime, ok? ») et que, de toute façon, elle n'a pas encore tout appris par cœur. Je raccroche et attends en comptant le nombre de mégots de cigarette dans la platebande. Carole m'ébouriffe au passage avant de se rassoir.

— Dis-moi, Romain, tu veux des enfants, toi?

— Oui, vraiment.

— Avec Clara?

— Bah oui, avec qui d'autre?

— Pis elle, elle en veut?

— Pourquoi tu dis ça?

— Me semble qu'elle m'a déjà dit que ça l'intéressait pas.

— C'est sûr qu'elle est encore jeune.

— Pas si tant, Romain. Elle a quand même 24 ans.

— Mais toi, t'as su quand que tu voulais des enfants?

Elle boit une gorgée avant de répondre :

— Je l'ai toujours su. Toi?

Je fouille dans mes souvenirs pour voir si, gamin, j'y pensais. Non, je ne vois que des explosions de petites voitures, des billes, la cime des arbres à grimper. La première fois où j'ai réalisé que je voulais des enfants, c'était aux funérailles de mes parents. Une question inutile que je m'étais posée : « ils auraient mieux aimé qu'on les appelle papi et mamie ou pépé et mémé »?

— Ado, je crois, répondis-je.

— Bon, tu vois, on le savait jeune.

— Ça veut rien dire.

— Mais vous en avez parlé?

— Quelques fois.

— Et puis?

Chaque fois, elle en est venue à la conclusion qu'il vaudrait mieux se laisser. De beaux grands cris, des « je suis pas bonne pour toi », des « on en reparlera » et du sexe de réconciliation, mais avec condom.

— Elle est pas sure. Sa vie commence tout juste à être stable.

— Justement, Rom. Être stable, c'est assez important pour avoir des enfants, non?

— Oui, c'est pour ça que je suis pas trop pressé.

— Et que ça te ferait plaisir de te reproduire dans mon ventre.

— Non, c'est pas ça! Tu vois, j'adopterai si je peux pas avoir d'enfants par moi-même. Ça aura peut-être pas de sens pour toi, mais j'ai l'impression qu'il est là, le

Rapport-Gratuit.com

bonheur, dans la main d'un enfant au creux de la mienne. Que sinon, la vie, le boulot, les promotions, le fric, l'amour, ça sert à rien. Si je peux pas chanter une berceuse le soir à mon enfant pour l'endormir, pourquoi j'aurais des cordes vocales? Je…

Ma voix tremble. Je me sens stupide dans mon envolée lyrique. Les larmes me montent aux yeux devant une Carole au ventre vide. Égoïste de ma part, cette tirade. Pourtant elle me tend la main que je serre en retour. Je vais la rejoindre sur la banquette et la prends dans mes bras pendant qu'elle pleure doucement.

— Ça va aller, Carole. Vous allez trouver une solution, j'en suis sur.

Dans ma tête, je vois le visage d'un enfant roux avec mes traits.

*** * ***

En rentrant du travail, je croise une quincaillerie. J'aimerais croire qu'une force mystérieuse me pousse à y entrer, mais ce serait me berner. Je suis trop conscient pour une telle pensée. Je traverse les allées jusqu'à la section de la peinture et y choisis un galon émeraude, la couleur tout indiquée pour le rêve.

Arrivé à l'appartement, je ne tiens pas en place. J'engouffre une tartine tout en enfilant mes habits de peinture qui trainent au fond du garde-robe depuis le déménagement, il y a trois ans. Chaque tache sur le t-shirt blanc me rappelle un fou rire avec Clara. Il faudra peindre de nouveaux souvenirs.

Devant les deux portes, j'hésite : le bureau ou l'atelier? Le visage de Clara pleurnichant son aveu me revient et je m'installe dans son atelier, dans cette salle qui ne sert à rien d'autre qu'à lui permettre de faire semblant qu'elle a une vie et du talent. Je tasse son matériel dans un coin du bureau, en attendant de savoir quoi en faire.

L'euphorie me gagne à mesure que je dévide le collant adhésif sur les moulures. Enfin, j'ai un peu de pouvoir sur ce qui m'arrive. Je serai père, monoparental s'il le faut, mais je le serai. En l'honneur des Marly, en ancrage en terre québécoise, en souvenir de cet amour que je croyais plus grand que tout, je ferai de cette chambre un royaume.

Maintenant, il me faut protéger le plancher des éclaboussures : je prends les draps du lit. Tant pis si je les tache, j'en achèterai des nouveaux demains. Du neuf. Recommencer à neuf.

Chaque coup de pinceau me libère un peu plus. J'appuie trop fort, je fais des coulisses partout. Il faut me concentrer. Mais pourquoi Clara s'était-elle sauvée? Je décapsule une nouvelle bière.

Le turquoise s'ouvre à moi, mon océan, mon horizon. Déjà je la vois, cette petite Julia, jouant aux blocs dans sa chambre. Je répète le nom : Julia. Je suis certain que Clara aimera l'hommage à ma mère. Peut-être qu'en concrétisant la présence de l'enfant dans nos vies, elle apprivoisera l'idée plus facilement. Elle y croira. On pourra reprendre notre routine d'avant la crise, différente et pareille à la fois.

Le son du rouleau humide sur le plâtre m'apaise. Ou est-ce la quatrième bière? J'ai peint une première couche sur trois des quatre murs. Je garde le dernier blanc, celui où la fenêtre donne sur la rue. Assis au milieu de mon œuvre, j'écoute le silence.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Chapitre 10. LA TORTURE OU CE QUE L'ON CROIT

Nouveau réveil, même délire. Encore attachée des orteils jusqu'au cou, pas moyen de bouger. Combien de temps peuvent-ils me garder comme ça? Aussi longtemps que mon ventre peut gonfler? C'est infini! Reste calme, Clara. Joue le jeu, tu sortiras plus vite. Compte les tuiles au plafond pour faire passer le temps.

Une odeur de toasts molles me parvient de sous la porte. Je salive à l'idée d'avoir un peu de compagnie, même si ça veut dire une grosse femme pas de cheveux pas de dents qui vient me nourrir avec des rôties froides prémâchées. Le grincement du charriot à déjeuner s'approche, stoppe chez chacun de mes voisins. Je caresse l'idée de crier une conversation à travers les murs, mais me ravise : déranger toute l'aile ne risque pas de me faire libérer plus vite. Et cette fois, je crains que le prince charmant Romain ne vienne pas chercher la princesse en détresse dans sa tour gardée de dragons en sarrau blanc.

Le grincement se fait de plus en plus fort. La porte s'ouvre et un homme à l'accent caribéen me lance :

— Madame, voici votre repas!

Il laisse le plateau sur la table de chevet et retourne vers la porte.

— Hey! Je peux pas manger toute seule, vous pouvez pas m'aider?

J'essaie de le dire sans panique. Il se tourne vers moi:

— Je dois faire la distribution avant, madame. Je viendrai vous voir dans pas bien longtemps.

— Mais c'est de la torture!

— Vous savez pas c'est quoi, de la torture.

Je me ferme la trappe. J'essaie de me rendormir pour tuer les minutes, sans succès. Je ne fais que saliver. Mes points de suture sur le crâne me démangent. J'essaie de frotter ma tête sur l'oreiller, mais je ne fais que réveiller la douleur dans mon épaule. J'en ai marre, bordel! Je veux boire le café avant qu'il ne soit froid. Je veux les bisous de Romain. Je veux reculer dans le temps, retourner au chalet et ne pas partir dans la nuit sans plan. Je veux rentrer à Montréal, aller dans une clinique me faire avorter incognito et on n'en parle plus.

Je veux faire une fausse couche et rentrer à la maison. Je veux mourir d'un cancer du cerveau. Je veux retourner dans le ventre de ma mère et ne pas naitre. Je veux…

— Bon, je suis revenu.

Le préposé s'assoit à côté de moi et soulève le couvercle de mon plateau-repas.

— On commence par quoi? Le yogourt ou les toasts?

— Commencez donc par me dire votre nom.

— C'est Jacques. Je mets de la confiture ou du beurre d'arachides?

— Confiture.

J'ouvre grande ma bouche pour montrer mon appétit. Je lui arrache un sourire.

— Vous aimez rigoler, vous, me dit-il.

— Tant qu'à être attachée sur une civière, vaut mieux essayer d'en tirer quelques plaisirs.

Quand toute la rôtie est découpée en petits carrés bien beurrés et bien tartinés, Jacques commence à les piquer de la fourchette et à me les amener pour que je puisse les mastiquer. Entre deux bouchées, je lui dis :

— Saviez-vous qu'il y a exactement vingt-quatre tuiles au plafond?

Jacques éclate de rire.

— C'est dommage qu'il n'y ait pas de tapisserie, vous pourriez compter les fleurs dessus!

— Vous en glisserez un mot au comité de décoration de l'hôpital, d'accord?

Il me fait un clin d'œil. J'engage la conversation pour occuper mon esprit. Il me raconte son enfance insulaire sous les tropiques, son déménagement à Montréal chez sa tante à dix-sept ans, sa vie à l'avenir limité ici.

Les toasts terminées, je demande à boire le café. Jacques vérifie la température, grimace un « c'est tiède » avant de me faire boire. Évidemment, je m'étouffe deux ou trois fois, en renverse la moitié. Je suis un désastre couvert de liquide brunâtre et de miettes.

— Ça manque de yogourt aux fraises sur cette jaquette. Prête?

— Oui. Savez-vous quand je verrai le médecin?

— Non, mais je vais essayer de vous envoyer quelqu'un pour vous laver avant.

Une fois mon déjeuner terminé, Jacques se lève. J'ai envie de le retenir encore un peu.

— Vous pourriez m'aider à me tourner, j'ai vraiment mal aux hanches.

Je fais des yeux de chiot piteux, mais Jacques, modèle de droiture, me répond :

— Désolée, Clara. Vous êtes bien gentille, mais je n'ai pas le droit de vous détacher.

Il ne me reste qu'à attendre le prochain acte de ma vie. La porte n'a pas le temps de se refermer qu'une grande femme blonde entre. Ses talons claquent alors qu'elle s'avance vers moi. Elle s'assoit et finit par me dire :

— Bonjour, Madame Blanchard. Je suis Claude Dupré, inspecteur à la Sureté du Québec. Est-ce un bon moment pour vous poser quelques questions?

— Si vous m'acceptez dans cet accoutrement, oui, je veux bien.

Elle toise ma jaquette souillée et pince ses lèvres peintes de bourgogne.

— Me permettez-vous d'enregistrer notre conversation?

— Oui.

Elle ouvre son sac kaki et beige pour en sortir un dictaphone. Ses ongles impeccables pianotent sur la machine et le voyant lumineux rouge se met à clignoter.

— Madame Blanchard, savez-vous pourquoi vous êtes l'hôpital?

— Oui.

Elle me somme du regard de développer ma réponse.

— J'y suis pour une fracture du crâne, une fracture de la clavicule, une grossesse à risque et une absence causée par la schizophrénie.

— Savez-vous pourquoi vous êtes sous contention dans une salle verrouillée?

— Oui, parce que j'ai fait preuve de violence envers ma personne. Mais pouvez-vous me dire ce que la police a à voir avec ça? C'est pas si mal, il me semble.

— Si je suis ici, c'est que durant votre crise qui aurait duré du 7 au 11 janvier, vous avez commis deux délits, soit un vol dans un restaurant et le bris d'une vitre dans un domicile. Avez-vous souvenir de ces deux évènements?

Je sursaute. Personne n'avait jusqu'à présent trouvé bon de me l'apprendre.

— C'est pas vrai? Vous êtes sure que c'est moi?

Elle hoche la tête.

— Pour vrai de vrai, là?

— Oui, Madame Blanchard.

— Oh mon Dieu! Je suis désolée, c'était pas voulu. Je vais aller payer et m'excuser quand je serai sortie. Je le jure.

— Votre conjoint a déjà réglé les frais. Vous pourrez toujours aller vous excuser si vous le voulez. Ce qui nous inquiète, mon équipe et moi, à la SQ, est le fait que vous ne vous souvenez pas d'avoir commis des crimes. Et vous le savez que ce n'est pas la première fois que ça vous arrive.

Je sais où elle s'en va avec son baratin. Non, je ne me ferai pas interner, oh non!

— On est en train de développer un programme de surveillance pour éviter que ce genre de chose ne se reproduise. Ainsi, dès le signalement de votre disparition, on pourrait vous retrouver.

— C'est quoi, vous allez me mettre une puce?

— C'est exactement ça, en fait. Votre conjoint devait vous en parler. Il ne l'a pas fait? Non? Bon, alors il s'agit d'un implant d'environ-

Je l'empêche de continuer en éclatant de rire. Non, mais c'est quoi ce délire! On en est rendu là, dans la société moderne? On met des puces aux fous pour les retrouver, on les bague comme les outardes au printemps.

— Je peux savoir ce qui est si drôle, Madame Blanchard?

La Dupré commence à être nerveuse, il me semble, car elle gratte les cuticules de son pouce avec l'ongle de son index.

— Rien. Continuez.

Elle m'observe un moment avant de prendre dans son sac un boitier qu'elle ouvre. Elle me montre l'intérieur, où une puce d'environ un centimètre carré brille. On dirait qu'elle me présente une bague de fiançailles et je pouffe de rire à nouveau.

— Excuse-moi, ça doit être la morphine qui me rend un peu gaga.

Elle plisse le nez d'un air d'ennui :

— Je peux continuer? Donc un chirurgien vous fait une petite incision sur le côté de la hanche et on installe la puce. Jusqu'à maintenant, tous les participants disent ne pas la sentir. L'opération prend une quinzaine de minutes et ne demande pas d'anesthésie générale. Nous vous assurons que nous ne surveillons pas vos mouvements tant que personne ne nous signale votre disparition. Donc je vous garantis qu'il n'y a pas de

profilage ni de prise de données et qu'il est possible que nous n'ayons jamais besoin d'utiliser la puce. Avez-vous des questions jusqu'à maintenant?

— Si je veux pas participer, il se passe quoi?

Elle referme le boitier avec précaution et le range avant de me répondre. Une bonne manipulatrice.

— C'est pour le moment un programme volontaire, alors vous n'êtes pas obligée.

J'essaie de me redresser dans mes liens pour mieux pouvoir observer la grande blonde glaciale à côté de moi. En réalité, j'ai envie de participer. Je sauverais du temps et de l'argent à tout le monde si on me retrouvait dès que j'entrerais en crise. Un filet de sécurité invisible.

— Ok, et si j'y participe, ça se passe comment?

— J'ai parlé au médecin, et il croit que ce serait mieux d'attendre que l'accouchement ait lieu avant l'opération. Entretemps, pour votre sécurité, vous pourriez rester à l'hôpital ou en centre d'hébergement.

— Ou rentrer à la maison et rester tranquille. Vous pourriez me mettre la puce sur un bracelet à la cheville, à la place. Comme les prisonniers, là.

— Malheureusement, je ne pense pas que vous puissiez partir tout de suite. Vous êtes trop à risque pour votre santé et celle de l'enfant.

— Oh non, non, non, je ne reste pas ici, pas six mois à l'hôpital, j'ai déjà donné. Oh que non!

Mon corps se durcit, je me débats dans mes liens.

— Je suis pas dangereuse, un coup que je vais être à la maison, ça ira mieux, c'est l'hôpital qui me stresse.

Elle dépose des documents sur la table de chevet et se lève.

— Vous lirez la documentation sur le projet-pilote. Votre conjoint a une copie des formulaires aussi. Je vais demander une ordonnance de la cour pour m'assurer de votre sécurité.

— Non!

Le lit grince dans ma furie. Dupré éteint l'enregistreuse. Je crache :

— Sale pute!

— Oh non, Madame Blanchard, ce n'est pas moi la pute. Vous avez peut-être réussi à charmer les policiers de Montréal, je ne sais pas ce que vous leur avez fait pour qu'ils soient aussi mous envers vous, ou peut-être que vous les avez mis durs, mais ça marchera pas avec moi. Je vous conseille de collaborer, sans quoi vous pourriez rester ici longtemps.

Mon corps entre sur l'échelle de Richter. Je dois partir d'ici.

*** * ***

Dans une sorte de transe, je lis tout du dossier suédois, ma nouvelle bouée. Martha me tire de mon sprint.

— Romain, j'essaie de te transférer un appel, mais ta ligne est fermée.

Pour ne pas me faire déranger, j'avais tout éteint. Je rebranche ma ligne téléphonique en marmonnant des excuses. Sans surprise, la voix de Dupré remplace les sonneries.

— Monsieur Marly, j'essayais de vous rejoindre.

— Madame Dupré, j'essayais de travailler.

Nous commençons à avoir une certaine complicité dans notre arrogance réciproque, ce qui, pour une raison que j'ignore, me rend heureux aujourd'hui. Je caresse la marque turquoise de la chambre de Julia sur ma main et attends sa nouvelle charge.

— J'ai parlé ce matin à Madame Blanchard.

— Clara ou Monique?

— Clara. Elle n'était pas très chaude à l'idée du projet-pilote. Vous ne lui en aviez pas parlé?

— Non, on s'est disputé hier. Je suis de retour à Montréal.

— Ah bon! À quel sujet?

J'hésite à lui raconter, mais me dis que s'il y a une personne qui peut m'aider, ce doit être elle, cette férue de l'ordre et de la justice, cette femme pleine de tocs.

— Elle ne s'était pas dissociée. Elle avait fugué.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça?

— Elle a avoué.

— Donc elle aurait peut-être fait du vandalisme et volé consciemment?

— Mouais, non, ça je pense pas. Pour de vrai, ce n'est pas son genre et le gars du bar m'a vraiment décrit une Clara dissociée. Je comprends pas exactement ce qui s'est passé, mais je pense pas qu'elle aurait volé un déjeuner volontairement.

— Bon, eh bien, il faudra que je la rencontre à nouveau. Et vous êtes à Montréal, vous dites?

— Oui, fallait que je rentre travailler.

— Vous revenez quand?

— Je sais pas trop… En fin de semaine, j'imagine. Mais hum, j'y pense, est-ce qu'il y a moyen de la contraindre à rester à l'hôpital?

*** * ***

En claquant la porte, la policière a lancé un cocktail Molotov, elle a foutu la chambre en feu, je vais bruler vivante, je n'aurai pas le temps d'asphyxier avant que les flammes ne me crament! Les liens m'empêchent de me protéger, je veux sortir d'ici. J'appelle à l'aide! Au feu! Mais les infirmières essaient d'éteindre le feu à coup de seringue.

Évidemment

Je comprends.

Tout est dans ma tête.

Folle.

Dupré et Romain affluent par centaines, ils rient de moi, clones maléfiques. Je veux rester calme, contrôler la crise, l'empêcher de me happer, mais la foule dans ma chambre en feu aspire tout l'air. Je sue, la chaleur m'étouffe, sale boa constrictor autour de ma gorge, je nage dans ma crasse et l'odeur de mes aisselles suintantes m'empêche de respirer. La tête me tourne, la Terre tournera sans moi, elle tournera peut-être même mieux, si je ne grince pas dans son rouage.

— Arrêtez de gigoter, vous allez vous fêler une côte si vous continuez!

Leurs mains chaudes me pelotent, elles laissent des marques au fer rouge. Je ne survivrai pas, je dois partir, je…

*** * ***

Armé d'une boite de biscuits de la pâtisserie du coin pour me faire pardonner d'avance mes absences prochaines (je sais que Clara ne me laissera pas encore en paix) j'arrive à ma première réunion des directeurs adjoints.

Je connais la plupart de mes collègues de visu, nous nous échangeons des poignées de mains, des mots de bienvenue et de remerciements avant de prendre place à la table, avec nos portables et nos thermos à café.

Après à peine cinq minutes de réunion, la valse des appels commence. D'abord Normand, ensuite Monique, un numéro privé, Dupré, un autre numéro privé, encore Monique. Je tente de focaliser sur les détails de la planification stratégique, mais mes pensées dérivent vers Clara, attachée, qui doit paniquer à l'idée de rester comme cela pendant six mois. Je mâchonne le peu de peau qu'il reste à l'intérieur de ma joue.

— Romain, ça va? Ce n'est pas trop compliqué pour toi? demande mon patron, une pointe d'acidité dans la voix.

— Non, tout va bien.

Gilles poursuit sa présentation des états financiers.

À la seconde où la séance est levée, je m'éclipse dans le corridor pour rappeler Normand.

— Romain! Enfin! On va la transférer à Montréal, on attend juste une ambulance. Je pense que Québec la trouve trop lourde à gérer… Elle a fait une crise de panique tantôt, et là, ils l'ont endormie.

La voix de Normand tremble à travers le combiné.

— Romain, ça se passe vraiment pas bien avec la grossesse, Clara est trop mal.

Rapport-Gratuit.com

— Il y a surement un docteur quelque part capable de l'aider, non? C'est pour ça qu'on l'envoie à Montréal, pour avoir plus d'aide, non? Et puis, tant qu'elle est hospitalisée, elle ne peut pas se faire mal.

— Peut-être pas physiquement, mais pour son cerveau…

— Et comment va le bébé?

— Ça n'a pas l'air facile pour lui non plus. Le docteur parle de possibles séquelles.

Je pioche le sol du pied.

— Bordel, Normand, j'en ai marre de cette histoire! Faut que je parle au médecin! Qu'il trouve le moyen d'épargner le bébé, putain!

— Oui, mais ça veut peut-être dire nuire à Clara.

— Tant pis!

Je me tais devant l'énormité proférée. Normand a un hoquet à l'autre bout du fil.

— C'est pas ce que je voulais dire, Normand. Tu le sais, hein? Normand?

Il raccroche.

*** * ***

Mon lit bouge, on doit m'amener dans un congélateur pour qu'il fasse froid comme ça. Peut-être que je suis morte et qu'on me met dans un des tiroirs de la morgue. J'ose ouvrir les yeux : des flocons tombent sur moi.

Un garçon bouclé, une fossette dans le menton, me sourit : « Vous rentrez à la maison, madame, on vous amène à Montréal ». Il porte le manteau rouge vin des ambulanciers.

— Pourquoi je rentre pas dans l'auto de mes parents?

— C'est pour votre sécurité.

Le calvaire n'est pas encore fini. On me ballote jusqu'à l'intérieur de l'ambulance et, à nouveau au chaud, je me rendors, la main du jeune homme dans la mienne.

Chapitre 11. LA MÊME OPINION

Je suis dans une chambre d'hôpital, vêtue d'une jaquette bleue, attachée à un lit civière. Sur mon poignet, un bracelet jaune. Je me contorsionne pour lire mon nom dactylographié : Clara Blanchard. J'aime ça, Clara. Mais Blanchard, je ne suis pas sure. Pas bien le choix, j'imagine : si c'est écrit, c'est que c'est vrai. Mon ventre gargouille. Qu'est-ce qui m'amène par ici? Apparence que je ne me souviens de rien. Amnésique, ligotée à un lit d'hôpital. Pas bien pratique. Attirons l'attention, maintenant, parce que, mine de rien, j'ai faim. HEY!

Par la porte entre une bien petite dame, vêtue d'un uniforme blanc fleuri de marguerites roses. Presque mignon.

— Ah, vous êtes réveillée! carillonne-t-elle.

— Hep! Et j'ai faim!

— J'imagine, nourrir deux personnes avec juste du soluté, c'est pas l'idéal. Je vais chercher le médecin pour qu'il vous examine avant de vous faire livrer votre repas.

Enceinte? La situation vire au vaudeville!

— Vous seriez bien aimable. Dites, pourriez-vous me détacher, s'il vous plait?

La petite dame, qui avait déjà tourné les talons, revient me voir avec un air soucieux. Elle fronce les sourcils sur le dossier attaché aux barreaux de mon lit. Mauvais augure.

— Écoutez, il est marqué qu'en aucun cas, je ne peux vous détacher, je suis vraiment désolée.

— Les pieds au moins? J'ai terriblement mal aux hanches…

Elle flatte son ventre, nostalgique, soupire, se mord la lèvre.

— Désolée, je ne peux pas. Je vais aller chercher le médecin.

Brave dame qui trottine jusqu'à la porte en me promettant de revenir « tout de suite ». Mes articulations craquent et grincent dans mes mouvements limités : je suis attachée depuis trop longtemps. Qu'ai-je donc pu faire pour mériter ça? J'ai la vague impression que ce n'est pas la première fois que je me réveille attachée dans un lit d'hôpital.

À travers la vitre grillagée de la porte parait un visage. Bel homme, cheveux bruns ponctués de quelques cheveux argentés portés long sur le dessus, barbe fine, lunettes à large

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

monture noire. Il a dû être empereur dans une autre vie avec une mâchoire aussi bien découpée. J'ai l'impression de le connaitre, d'avoir déjà suivi la ligne de ses clavicules du bout des lèvres. J'essaie de lever la main pour le saluer, mais les liens me rappellent à l'ordre. Ses yeux s'illuminent. La poignée fait une demie-rotation et cogne sur le verrou. L'Empereur peste. Tout étouffée par l'épaisseur de la porte, sa voix parvient à moi.

— Clara, c'est toi?

Il est drôle, lui. Qui d'autre voudrait-il que ce soit? Je concède que je ne me souviens pas être Clara, mais je lui souris. J'aimerais bien voir ce beau garçon au complet. Il se tourne soudain vers la gauche.

*** * ***

Ça aura pris au moins vingt-quatre heures entre le moment où Clara est entrée dans l'ambulance et celui où elle a ouvert les yeux à Montréal, devant moi. Il me tarde de la rejoindre, mais la porte est verrouillée. À ma gauche, le Dr Jacob, le psychiatre habituel de Clara, arrive. Nous nous serrons longuement la main. Dr Jacob a des cheveux bouclés à la Charlebois, un sourire avenant. Quand je lui annonce qu'elle est réveillée, j'ajoute que ce n'est pas elle.

Le médecin me dévisage.

— Comment ça, pas elle?

— Ce n'est pas son regard. Elle ne m'a pas vraiment reconnu.

— Je vais aller lui parler, attendez-moi ici s'il vous plait.

— J'aimerais rentrer aussi.

— Non, il vaut mieux que je lui parle avant. Une étape à la fois.

*** * ***

Mâchonnement de voix dans le corridor. La porte s'ouvre sur le médecin, mais pas sur l'Empereur.

— Bonjour, je m'appelle Dr Jacob. Vous allez bien?

— Ça ira mieux quand vous m'aurez détachée, lui dis-je avec un clin d'œil.

— Après les questions. Pouvez-vous me dire votre nom? demande-t-il en prenant mon pouls de sa main glaciale.

— Clara Blanchard.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici, Madame Blanchard?

— En tout cas, ça a l'air bien important, dis-je, ouvrant les poignets sur mes liens.

Les sourcils du docteur m'indiquent que mes traits d'esprit ne l'amusent pas. J'essaie une autre réponse :

— Pour mon avortement?

Le docteur incline ses lunettes à monture rouge. Oups. Encore un mauvais choix.

— Vous souhaitez vous faire avorter?

Je réfléchis. Aimerais-je être maman? La question me fait rire : je ne sais même pas qui je suis, alors savoir mes envies…

— Eh bien, ça m'apparait logique : je suis attachée dans un lit d'hôpital, et si mon nom n'était pas écrit sur mon bras, je n'aurais pas pu vous répondre. Alors devenir mère, pas trop pour moi.

Le médecin s'est transformé en script. Il note, note, note. Finalement, il dépose son carnet et prend un outil pour m'observer les yeux. Il relève des informations sur les moniteurs.

— Alors, c'est grave, docteur?

Décidément, je ne peux rester sérieuse. Une façon comme une autre de ne pas paniquer quand on se retrouve dans un corps inconnu. Le crâne frisé se rassoit près de moi.

— Si vous n'êtes pas Clara, comment vous appelez-vous?

Je réfléchis, puis réponds :

— Zoé, je crois.

— Savez-vous où vous êtes?

— À l'hôpital, docteur.

Il sourit en coin.

— Je le sais bien, mais dans quelle ville.

— Montréal, j'imagine.

— Et qu'est-ce qui vous faire dire ça?

— Mmm, c'est la ville où j'habite.

— Vous rappelez-vous votre adresse?

Je ferme les yeux, tente d'esquisser mon appartement.

— J'habite seule sur la rue Rachel, dans un petit studio! Oui, c'est ça!

— Zoé, êtes-vous en couple?

— Pas que je sache, mais si c'est avec le gars qui me regardait tantôt derrière la fenêtre, je veux bien.

— Effectivement, c'est votre conjoint, enfin, celui de Clara.

Pas mal, Clara, tu as du gout! Par contre, je ne suis pas certaine que ça lui fera plaisir, à lui, de trouver une autre femme dans la tête de sa douce.

— Et le bébé, c'était voulu?

— Je ne penserais pas, non. Mais Zoé, dites-moi, savez-vous pourquoi vous êtes ici?

Je cherche un repère dans la chambre, quelque chose qui me ramènerait à l'ordre. Rien de mémorable, dans une chambre d'hôpital. Sauf peut-être le cadre, en face de mon lit. Un cadre d'une pomme rouge. Des pommes. Il y en a plein dans ma vie, il me semble.

*** * ***

Je me laisse choir sur une chaise dans le corridor, me masse l'arête du nez. La migraine à nouveau. Les yeux fermés, j'essaie d'imaginer Julia avec des yeux bleus, des cheveux couleur de blé. Ses traits sont un mélange des photos d'enfance de ma mère et de celles de Clara. Je la vois courir vers moi, un bouquet de fleurs des champs dans les mains. Ses menus bras d'enfant s'élancent à mon cou. Sur mes joues, ses pommettes chaudes. La scène se déroule au ralenti, avec un éclairage de soleil doré. Beau film.

Un appel à l'interphone me ramène aux murs verts de l'hôpital. Une jeune femme enceinte passe devant moi et me sourit en se caressant le ventre. Elle traverse le corridor et

pousse les portes battantes, me sourit une dernière fois avant de disparaitre de l'autre côté. Je me lève, jette un œil à la fenêtre de la porte. Clara parle avec le Dr Jacob, elle a l'air calme et paisible, différente dans son maintien, mais peut-être est-ce à cause de la contention. J'appelle Dupré.

— Elle s'est réveillée à nouveau, je vais pouvoir lui parler. Avez-vous trouvé les coupables pour les autres crimes?

— Oui, ce n'était pas elle.

— Bien, très bien, même. Mais je me demandais, pas que je ne vous aime pas, mais vu que Clara est à nouveau à Montréal, ce ne devrait pas être avec Jérôme qu'on fasse le suivi maintenant?

— Pas que je tienne particulièrement à poursuivre une relation avec vous deux non plus, mais je m'occupe du projet-pilote.

— Je vois. D'accord alors. Je vous tiens au courant, Dupré.

*** * ***

Après m'avoir brossé un topo de la situation, le doc me demande ce que ça me fait de ne pas me rappeler de mon arrivée à l'hôpital.

— Sincèrement? Ni chaud ni froid. C'est la suite qui m'intrigue. Quand est-ce que je redeviens Clara?

— C'est une bonne question et j'aimerais pouvoir vous répondre. Nous allons le découvrir ensemble, je crois. Pour l'instant, il vaut mieux vous reposer.

Le docteur se lève.

— Vous m'avez pas détachée.

Je peux quasi sentir la fumée de surchauffe de ses neurones. Libérer ou non cette névrosée? Voilà ce qu'il doit se dire.

— Au pire, vous pouvez juste barrer la porte pour pas que je puisse sortir, si vous ne me faites pas confiance. Mais comprenez-moi bien, où voulez-vous que j'aille? Je suis en jaquette d'hôpital et je sais pas d'où je viens…

Sa sévérité se craquèle. Le médecin entreprend de me délier. Quelle extase que de tourner mes poignets, de pouvoir plier et déplier mon corps.

— Merci.

— La porte restera verrouillée. Si jamais vous sentez venir une crise, appuyez sur la sonnette tout de suite. Vous préférez que l'équipe soignante vous appelle Clara ou Zoé?

Je me mordille l'intérieur de la lèvre inférieure.

— Allons-y pour Clara.

Il me tapote la main en me promettant de me faire livrer un repas sous peu. Avant d'ouvrir la porte, il se retourne :

— Voulez-vous voir votre conjoint?

Je hoche la tête sans conviction.

— Il s'appelle Romain, si ça peut vous être utile.

*** * ***

Le médecin sort de la chambre.

— C'est elle?

— Pas exactement. Elle n'a pas souvenir de vous et dit habiter seule. Elle est cohérente dans ses réponses, dans ses réactions, mais ce n'est pas tout à fait Clara, même qu'elle pense s'appeler Zoé, mais elle préfère qu'on l'appelle Clara. Voulez-vous que je vienne avec vous?

— Je préfèrerais y aller seul. Merci.

— Dans ce cas, faites attention à ne pas trop la contredire. Il vaut mieux éviter la confrontation.

J'acquiesce. Ma main moite touche la poignée et, un instant, j'hésite à entrer.

La porte s'ouvre sur sa nuque penchée. Elle a perdu tellement de poids, malgré sa grossesse. Tout à coup, je me sens coupable de l'avoir engrossée. Je ne l'ai pas fait exprès, mais peut-être l'ai-je espéré trop fort…

Clara lève des yeux gris que je ne connais pas. Du menton, elle me fait signe d'approcher. Je baisse la barre métallique du lit civière, m'assois. Un frisson me parcourt lorsque nos cuisses se frôlent.

— Allo, murmure-t-elle.

*** * ***

— Allo, me répond-il doucement.

J'ai l'impression de le connaitre, mais je ne sais rien de lui. Je le devine perplexe de la situation, ses yeux brillent de curiosité et de crainte. Il tremble. J'ai envie de l'embrasser, car je sens une connexion avec son corps, je le désire, mais je crois que ce serait inapproprié. En moi, j'appelle Clara, au cas où je pourrais lui redonner sa place, même s'il est fichtrement beau, cet homme, et que je l'emprunterais bien au moins une fois avant de le lui redonner. Il finit par dire :

— T'es pas Clara, hein?

Je soupire. J'aimerais bien, mais non.

— Je crois que je m'appelle Zoé. J'ai l'impression de te connaitre, mais comme on connait les amis de nos amis, juste par le discours sur eux, tu vois? Je vais essayer de te rendre Clara, mais je ne sais pas comment faire. T'as le manuel?

*** * ***

C'est d'une absurdité crasse. Elle n'a pas les mêmes intonations que Clara, pas la même façon d'articuler ou de cligner des yeux.

— Zoé, enchanté. C'est un… plaisir de te rencontrer…

Elle me sourit et je glisse mes doigts entre les siens, les masse.

— … C'est la première fois que je rencontre une « autre » Clara…

Le psychiatre m'avait déjà dit qu'en cas de dissociation, les sensations familières peuvent aider à reconnecter Clara avec elle-même. Je m'essaie par les caresses. Ses mains se détendent et les muscles de son visage se relâchent. À quel point est-elle différente de Clara? Est-ce que je pourrais l'aimer, elle aussi, si elle restait? Est-ce qu'elle accepterait d'être la mère de ma fille? Advenant qu'à l'accouchement, Zoé prenne la place de Clara, est-ce que je pourrais rester avec elle?

— … Et ma foi, ça se passe plutôt bien.

*** * ***

Il flirte.

C'est vrai que je suis tombée sur un corps bien roulé. Je m'étais imaginée rousse, mais je vois que je suis brune dans le reflet des lunettes de Romain. J'espère avoir les yeux verts. J'approche sa main de mon visage et embrasse ses jointures. Je veux bien jouer le jeu, un peu. Je n'ai pas senti le contact d'une autre peau depuis si longtemps. Du moins, je ne m'en souviens pas.

— Ça fait combien de temps qu'on est ensemble, Romain?

Il rougit, pris au jeu, lui aussi.

— Cinq ans en avril, donc dans trois mois à peu près.

Je suis surprise qu'un aussi beau gars soit avec moi, enfin avec elle, depuis aussi longtemps.

— En cinq ans, on s'est jamais rencontrés?

— Pas que je sache, non. Et je pense que je m'en serais rendu compte, répond-il avec un sourire coquin.

— Est-ce que je suis peintre?

Ses yeux s'écarquillent.

— Comment tu sais?

— Eh bien, moi, je suis peintre, alors je me demande à quel point mes souvenirs m'appartiennent. Peut-être qu'en fait, j'ai vraiment une vie à moi et j'échange de corps ou

si je suis juste une fabulation temporaire, tu comprends? Si ça se trouve, Clara est dans la chambre d'à côté et elle est dans mon corps. Comme dans un mauvais film.

*** * ***

— Clara peint aussi. Tu peux me décrire une toile que tu as faite?

Elle réfléchit, ferme les yeux.

— Une nature morte, avec beaucoup de pommes, ça se pourrait?

Pour Noël, Clara avait offert à Johanne une vue de l'épicerie VertDun, où les pyramides de pommes étaient en avant-plan.

— Te rappelles-tu être allée dans un chalet avec moi?

— Non, ça, non. Je me souviens de rien avec toi, malheureusement.

La réponse me chagrine. J'aimerais que toutes les Clara soient amoureuses de moi, que de l'une à l'autre, je sois un repère. Je n'ai pas cette importance, il faut croire. Je commence à masser le cou de Zoé en faisant bien attention de ne pas toucher à sa clavicule cassée.

— Te souviens-tu où tu étais avant de te réveiller?

Avec cette question, j'espère savoir si c'était elle qui a cassé la vitre et qui a volé au restaurant. Elle se laisse masser, les yeux fermés, même qu'elle appuie sa tempe contre ma joue.

— Non, mais si tu continues de me masser comme ça, je peux t'inventer la réponse que tu veux.

Je délaisse les épaules pour masser les bras, puis les mains. J'en profite pour caresser son ventre.

— Eh bien, Zoé, je te présente notre fille, Julia.

Cependant elle me claque la main, l'air sombre.

— Si j'étais toi, je m'y attacherais pas trop. On va pas la garder.

Le changement brusque dans son attitude me saisit. Ses iris s'assombrissent.

— Pardon?

Rapport-Gratuit.com

— Je veux pas d'enfant, et je suis pas mal certaine que Clara non plus. Pis ça doit être la même chose pour toutes les autres. Peut-être que si t'étais dans notre corps, tu comprendrais pourquoi, mais c'est pas possible. Je me fais avorter le plus tôt possible. Ça sera surement plus moi, au réveil, mais le doc était d'accord.

J'attrape ses poignets et la plaque sur le lit.

— C'est mon enfant aussi, t'as pas le droit.

Elle lâche un cri de douleur et me crache en plein visage.

— On se connait même pas, et tu te permets de me toucher comme ça?

*** * ***

Il roule les yeux! J'en reviens pas! Il roule les fuckings yeux! Il est malade ou quoi? Je le hais!

*** * ***

— Ben là, t'es pas tombée enceinte de Dieu. J'y suis pour quelque chose!

Elle se met à crier, comme une folle, comme une Clara, elle hurle pendant que des infirmières et des agents de sécurité arrivent. Elle crie, mesquine :

— Il voulait me violer! Je le connais même pas! À l'aide!

Dans ses yeux, la soif de vengeance.

*** * ***

Il sort sans que personne ne le force, tout de même escorté par des agents de sécurité. Je me sens quitter le corps de Clara, mon temps est fini, mais j'ai envie de me cramponner.

Cet homme est un imposteur, il faut avertir les médecins, leur dire de ne pas le laisser choisir. J'ai le droit de décider de ce qui se passe dans mon corps! Nous ne sommes pas des objets, non, qu'on leur dise! Clara ou moi ou n'importe qui d'autre, on vaut plus que ça.

Je l'entends pleurer en moi, elle veut reprendre sa place, j'ai envie de lutter pour rester en vie, si elle revient, moi je meurs, mais en même temps, je suis elle, elle est moi, nous ne sommes qu'une peut-être, et puis sa vie de merde, je n'en veux pas. Elle se tait. Je l'appelle, je la hèle : « ohé, Clara, es-tu là? » Mais ses hoquets s'éloignent, elle flaire les embrouilles et se cache.

*** * ***

— Pas besoin de marcher avec moi, je m'en vais.

Les agents me suivent quand même jusqu'en dehors de la chambre. Une fois dans le corridor, ils me talonnent encore.

— C'est beau, vous pouvez arrêter là, vous voyez bien que je ne vais pas lui faire de mal!

Je m'arrête de marcher, ils s'arrêtent aussi. Je m'écrase sur une chaise dans le corridor et les deux me dévisagent.

— Vous devez sortir de l'hôpital, me dit le plus baraqué des deux.

— Pourquoi?

— Vous avez énervé la patiente.

— La patiente, c'est ma conjointe.

— C'est pas une raison pour l'embêter, monsieur. Surtout que sa chambre est sous surveillance. Vous reviendrez demain, quand le docteur nous aura dit que c'est correct.

— Non, mais attendez, faut que je parle au médecin!

J'essaie de rester clame, mais mes réserves de patience ont été siphonnées durant les dernières semaines.

— Monsieur, je vous demande de sortir.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Ils m'énervent. Non, je ne sortirai pas sans avoir la confirmation que mon enfant restera où il doit être, au chaud, dans l'utérus de Clara. Je le ferais transplanter en moi si c'était possible, mais la science n'y est pas encore.

— Monsieur!

— Écoutez, il est question de la survie de ma fille, alors vous allez pas m'ennuyer maintenant.

Il me faut gagner du temps pour que le docteur finisse par sortir de la chambre. La tête entre les mains, j'essaie d'attirer la sympathie des agents, mais ils m'attrapent les bras.

— Mais lâchez-moi! C'est bon, laissez-moi marcher, je me sauverai pas.

Ils me collent aux baskets. Arrivés à la sortie de l'hôpital, je leur fais une révérence et marche, la tête haute.

*** * ***

— Pourquoi tu lui as dit qu'on allait se faire avorter? Je voulais lui donner l'enfant pis partir après!

— T'es trop conne, Clara! Ça va te tuer, d'avoir l'enfant.

— Mais Romain!

— On s'en crisse, de Romain! Imagine l'enfant, deux secondes. Il est scrap, il est déjà scrap, tu l'as frappé, tu l'as gelé, tu l'as soulé. Il va être pire que toi pis moi, pis je sais pas si tu t'en rends compte, mais en ce moment, tu t'engueules toute seule pendant que du monde essaie de te rattacher sur un lit. Tu veux vraiment faire vivre ça à quelqu'un d'autre?

Zoé se tait enfin, je reprends le dessus, je réussis à émerger pour de vrai, à dire aux médecins d'arrêter de m'attacher, ça va, ça va maintenant, merci, désolée, ça va mieux oui. Tous ces yeux sur moi. L'infirmière a l'air bien déçue de gaspiller sa seringue pleine de calmant. Je reconnais le psychiatre, Dr Jacob, un vieux docteur au large nez venu de Belgique dans les années soixante-dix. Il me prend le pouls, sa façon de sentir que je suis bien vivante et non un étrange fantôme, j'imagine.

— Dites-moi votre nom, s'il vous plait.

— C'est Clara Blanchard, Dr Jacob.

Il sourit, flatté que je le reconnaisse.

— Bonjour, Clara. Content de voir que vous revenez à vous. Pouvez-vous m'expliquer ce qui vient de se passer?

Un frisson me parcourt la colonne. Ma jaquette est trempée de sueur.

— J'étais en crise, c'est une autre moi qui a pris le contrôle, elle a dû se chicaner avec Romain très fort, parce que je suis revenue à moi et la transition a été difficile à faire.

— Vous rappelez-vous la conversation?

J'ai du mal à reprendre mon souffle, j'ai l'impression d'avoir couru dans un champ enneigé avec des bottes d'hiver.

— Clara?

Je ramène mon attention vers le médecin qui a lâché ma main pour se triturer une bouclette.

— La conversation avec elle ou avec Romain?

— Les deux.

— Pas celle avec Romain, j'étais pas là. Celle avec elle, je sais plus trop.

— Essayez de vous souvenir, c'est important.

J'ai l'impression qu'on me frappe le crâne avec une casserole. Je vois double. Des images saccadées se surimpriment sur ma rétine : Romain qui essaie de l'embrasser, son corps qui détruit mon épaule en me prenant les poignets, elle qui crie qu'elle veut se faire avorter, moi qui vois ma vie s'évaporer.

— Elle a dit à Romain qu'on allait se faire avorter… Oh non! Elle l'a dit… Mais il fallait que ça reste secret. Maintenant c'est foutu, il ne croira pas à l'histoire de la fausse couche, il est parti pour toujours!

— Mais vous, Clara, qu'avez-vous dit?

— Que je voulais lui donner l'enfant. Mais je serai pas capable. Elle a raison, l'enfant peut pas naitre. Pas encore six mois comme ça… C'est en train de me tuer.

— Clara, avec votre dossier médical, avec les discussions qu'on a eues par le passé, je pourrai convaincre un gynéco que vous êtes prête à avorter, sans qu'on ait besoin de passer par le comité d'éthique. Voudriez-vous qu'on le fasse demain?

J'ai l'impression de sentir l'enfant bouger. J'essaie de comprendre ses mouvements, est-ce un appel au secours ou une supplication d'abréger ses souffrances? Je voudrais parler à Romain, lui expliquer, pour qu'il comprenne. Lui dire que j'ai vérifié toutes les solutions, mais qu'il n'y en avait pas d'autres. Mon corps s'affaisse. Que du vide en moi.

Je commence à respirer normalement. Je cherche Romain à travers la petite fenêtre. Le docteur, pensant me rassurer, m'annonce :

— Il ne reviendra pas, vous êtes en sécurité.

Les larmes me montent aux yeux, mais j'ai tellement pleuré ces derniers jours que rien ne sort.

— Je voudrais le voir, soupirai-je.

— Je crois qu'il a besoin lui aussi de se calmer, avant que vous puissiez vous voir.

Mon Romain têtu ne voudra rien entendre. Non, ce n'est plus *mon* Romain. Le sortir de ma peau. Je voudrais me sortir aussi de ma peau, laisser une autre prendre le relai pour un bout, pour la vie même. Rendue là, il ne me reste plus rien.

— Allez-vous me laisser sortir après l'avortement?

Le docteur cherche l'appui de l'infirmière restante, la seule qui ne se soit pas éclipsée durant notre conversation. Il soupire, se gratte l'ongle du pouce.

— Ça va dépendre de votre réaction, de votre stabilité après l'intervention. Et ça dépendra aussi de… c'est que…

— Quoi?

— Il y a eu de la part de la SQ une requête en inaptitude pour que vous ne puissiez pas prendre de décisions concernant votre santé. Tant que je siège au comité, vous n'avez pas à vous inquiéter… Un autre psychiatre de l'équipe aussi va venir vous évaluer. Mais d'ici demain midi, tout devrait être réglé en votre faveur.

Mon cœur s'emballe. La policière. Je l'avais oubliée. Merde.

— Ça pourrait faire quoi, la SQ?

— Je ne sais pas trop, c'est une requête liée à la grossesse, alors j'imagine que si vous n'êtes pas enceinte, ça ne compte plus.

La tête me tourne et je m'enfonce dans le lit. Dr Jacob sourit bêtement, l'air désolé. Au moins, avec lui, je sais qu'il partage ma philosophie : plus de sport, moins de

médicaments et hop! à la maison. Sauf que cette fois, j'ai peur qu'on m'enferme pour de vrai. Avec tout le mal que j'ai pu faire.

— C'est tellement compliqué… Je veux juste rentrer chez moi. Que tout soit normal.

Et ça me frappe, à ce moment précis, dans la lumière de fin d'après-midi qui éclaire mes orteils. Romain ne m'aime plus. Chez moi, ça n'existe plus. La vie normale, c'est terminé.

Chapitre 12. HURLER

Quatorze heures et déjà, je suis rentré à la maison, car ma tête veut exploser d'une migraine. Je ferme les rideaux, me déshabille et m'étends sous les draps, un gant de toilette humide sur les yeux. J'essaie de détendre tous les muscles contractés par la douleur de mon visage quand un cri me parvient. Je sursaute, me redresse et un éclair de douleur me traverse le cerveau. À travers la cloison, j'entends une femme hurler chez le voisin. Au début, on dirait un appel de détresse, mais plus le cri se prolonge, plus on dirait simplement une vieille alcoolique en délire. En rogne, je sors de mon appartement et vais frapper à sa porte. Elle se tait. Je tourne les talons, mais elle se remet à hurler. Elle ne dit rien, elle ne fait que crier comme une damnée!

— Hé ho, c'est quoi ce bazar!

— Rien à chier, faut que je crie!

Je ne sais pas ce qui me prend, mais je hurle aussi, ce qui doit la surprendre, car elle se tait. Le loquet tourne et la porte s'entrouvre. Un œil au beurre noir me soupèse par l'embrasure. Elle s'éclipse pour me laisser rentrer dans l'appartement et, comme par réflexe, je la suis. Devant moi, une femme nue, le corps couvert d'ecchymoses, se tient, frissonnante. Inquiet, je demande :

— Est-ce que ça va?

Elle se met à pleurer, ses mains tentant de cacher sa nudité. Dans l'appartement, quelques boites trainent au milieu du studio sans meuble.

— Où sont tes vêtements?

— Je sais pas. Il m'a dit qu'il m'en ramènerait. J'ai faim.

— C'est qui « il »?

— Je sais pas, j'ai juste vu un homme partir tantôt.

— C'est chez toi ici?

— Non.

— Comment t'es arrivé ici?

— Je sais plus. Je suis fatiguée.

Comme hypnotisé, je la prends par la main et l'amène jusqu'à chez moi. Je sors un chandail et des pantalons de pyjama de la commode et les lui tends. Elle les met en vitesse et se glisse dans mon lit sans demander la permission. Son souffle se régularise. Elle s'est endormie. Je réalise alors que ma migraine s'est apaisée. Je me couche à mon tour, étonné d'avoir une femme inconnue dans mon lit, mais encore plus surpris d'avoir l'impression que c'est la chose la plus naturelle du monde, que cette femme-là se doit d'être à mes côtés.

Je me suis réveillé confus. La femme n'est plus dans mon lit. Je me redresse, appelle : « Es-tu là? » sans obtenir de réponse.

Dans la cuisine, je la trouve, encore vêtue de mon pyjama, en train de faire cuire des crêpes. Je m'arrête dans le cadre de porte, comme magnétisé, et alors elle se tourne vers moi :

— Allo, moi c'est Clara!

*** * ***

J'appose mon nom au bas de la feuille. J'ai bien compris les pour et les contre, les risques encourus et la décharge de mes droits. Demain matin, huit heures, on m'aspirera le démon du ventre, et j'espère vraiment qu'une des catastrophes listées dans l'avertissement m'emportera en même temps que la petite bête. Mon pauvre bébé. Avant de partir, le médecin me dit de bien me reposer. Je devrai signer les mêmes documents encore demain, pour bien prouver que je les ai compris.

L'hôpital se tait dès le coucher du soleil, ou du moins dans mon aile, car l'agitation de la journée s'est évaporée. Il ne reste que mon propre bruit, mes mouvements dans le lit pour me rappeler que j'existe encore. Par la fenêtre, Montréal brille, ville d'étoiles orange et blanche. De temps à autre, le faisceau de la tour Sainte-Marie vient balayer l'intérieur de ma chambre. On dirait la lampe de poche qui éclaire le lit des fous en psychiatrie pour

vérifier que chacun reste à sa place, la lumière des insomniaques qui marque le passage des heures.

Je voudrais parler à Romain, juste entendre sa voix. Au moins, on m'a libérée de mes liens. J'arpente : dix-huit tuiles de long, quatorze de large. Presque un carré. Je ne peux faire les arêtes parfaitement, mon lit bloque ma marche. Je veux calculer l'aire que je peux marcher, mais je ne me rappelle plus la formule. Où est Romain quand j'en ai besoin?

On frappe à la porte tandis que je regagne mon lit et un homme entre, vêtu de son long sarrau, avec son bloc-notes à la main. Lorsqu'il lève la tête, je le reconnais. Le psychiatre violeur. Je recule et me heurte contre la tête de lit, saute et m'accule dans le coin le plus loin tandis qu'il marche vers moi.

— Clara Blanchard, comme on se retrouve!

— Vous étiez pas dans cet hôpital-là avant…

Je voulais ma voix assurée, mais elle n'est sortie qu'en lambeaux. Il se tire une chaise, s'assoit près du lit.

— Non, c'est vrai. Vous avez une bonne mémoire. Alors, vous voulez bien revenir vous assoir, qu'on puisse discuter?

Je reste dans mon coin.

— Allez, je ne vous ferai pas de mal.

Je sens la colère prendre le pas sur la peur.

— Je voudrais voir un autre psychiatre que vous.

— Allons, Clara, on a toujours réussi à s'entendre, vous et moi, non?

J'hésite. Il me faut être calculatrice. C'est vrai qu'il m'a fait sortir plus rapidement, mais au prix de quoi… Je m'enroule dans la couverture de flanelle blanche aux deux bandes bleu style mère Thérésa pour montrer ma fermeture à toute activité sexuelle et m'assois sur une chaise, de l'autre côté du lit.

— Comme ça, vous êtes enceinte, Clara.

Un mouvement brusque de ma paupière gauche m'alerte. Les tics reviennent. J'inspire profondément, essaie de penser à Johanne et à ses exercices de respiration. Je visualise ma pyramide de pommes rouges, en équilibre l'une sur l'autre.

— Semble-t-il, oui.

— Et on m'a dit que ça ne faisait pas votre affaire.

Je fais signe que non de la tête, alors que mon pied droit bat un rythme rapide.

— On m'a fait parvenir un formulaire à remplir. Claude Dupré, vous connaissez?

La fumée rampe sous la porte et remplit mon champ de vision, qui se rétrécit rapidement. La crise s'en vient, mais je dois la retenir. Je ne peux pas toujours me sauver, ça n'a plus de sens. Cette fois, pour la seule fois de ma vie peut-être, je dois me battre.

— Je l'ai rencontrée, oui.

— Charmante femme, vous ne trouvez pas?

Il joue encore avec sa bague, le conard. Je le déteste, je voudrais lui trancher la gorge, non les testicules d'abord. Je secoue mes idées. Ce n'est surtout pas le temps de commettre un meurtre. Mon corps trépigne de plus en plus, de partout. Merde, Clara, contiens-toi! Tu sais qu'il joue avec toi. Sois plus forte que lui! Je serre les poings pour rester concentrée.

— Madame Dupré ne veut pas que vous sortiez parce qu'elle craint que vous soyez dangereuse. Pensez-vous être dangereuse, Clara?

— Non.

— Alors je devrais vous laisser sortir de l'hôpital dès ce soir?

Je fais signe que oui de la tête.

— Étendez-vous sur le lit, que je vous examine.

— C'est pas nécessaire.

— Un bon médecin examine l'humain dans sa globalité.

Je comprends son jeu de vieux pervers de merde. Je ne veux pas y jouer, j'ai déjà donné.

— Non, un bon psychiatre ne traumatise pas sa patiente.

— De quoi parlez-vous, Clara?

Il feint de ne pas se rappeler!

— Je voudrais être évaluée par un autre psychiatre.

— Dr Jacob vous a vue, c'est moi l'autre psychiatre de garde pour la semaine. Allez, étendez-vous. Sinon, vous pouvez attendre encore longtemps.

Je prends mes repères, inspire et m'étends, toujours enroulée dans mon drap. Quand il s'approche pour me palper, je tire la sonnette d'alarme.

— Qu'est-ce que tu fais!

— Tu me toucheras pas, sale pervers!

Rapport-Gratuit.com

Il recule sans me perdre de vue, me salue de ses formulaires, l'air méchant. Il sort avant que personne ne vienne à mon secours.

Je tire à nouveau sur la sonnette. Une préposée finit par arriver en courant, vêtue encore de son manteau de pause-cigarette. Je bondis comme un chat sur elle et vole son manteau et ses bottes en la menaçant. Sans plus attendre, je me sauve hors de la chambre, vers la sortie. Je connais cet hôpital par cœur, on m'y a enfermé si souvent. Je cours dans les corridors, dans l'escalier, tourner à gauche, ouvrir la porte de droite et hop la rue. Je cours comme si ma vie en dépendait et cette fois, je crois que j'ai raison.

*** * ***

Normand ouvre la porte. Je ne lui laisse pas le temps de la refermer et glisse dans l'entrée. Dans le couloir, un espace vide sur le mur. Le cadre de Clara et moi, à Noël, a déjà disparu.

— Normand, je sais que tu es fâché et je comprends. Ce que j'ai dit n'a aucun sens.

— Vaudrait mieux que tu partes.

— S'il te plait, Normand, laisse-moi te parler.

Il me tourne le dos et marche vers la cuisine.

— Je suis désolé pour ce que j'ai dit, tu sais que je ne le pense pas.

Devant le réfrigérateur, mon beau-père s'arrête, les poings fermés.

— C'était quoi l'idée de la mettre enceinte?

— Normand! Tu l'as vu comme moi, le stérilet, sur l'échographie! J'ai pas fait exprès de la mettre enceinte! C'est pas comme ça que ça aurait dû se passer, tu le sais.

Il prend une bière, la décapsule et boit trois longues gorgées avant de tirer le dossier de la chaise et de s'assoir. Je reste debout, attends sa permission. Mes jambes flageolent. Du menton, il me désigne le réfrigérateur. Je me sers à mon tour et m'assois face à lui.

— Où est Monique?

— Partie faire des courses.

— Normand, Clara s'était sauvée. C'était pas une dissociation…

— Quoi?

— Elle me l'a avoué. Je sais pas pourquoi elle a fait ça, mais c'était une fugue, cette fois-ci.

— Voyons donc! Qu'est-ce qui s'est passé au chalet, ma foi d'honneur?

— Je comprends pas. Je comprends rien. J'avais l'impression que tout allait bien! C'est pour ça que je me suis énervé au téléphone. Je… Ma Clara… Je… J'ai tout perdu. Je peux pas perdre Julia aussi.

Normand dépose sa bière, fait craquer ses doigts.

— Romain, je sais que c'est difficile pour toi en ce moment et que tu veux vraiment des enfants, mais Julia n'existe pas encore et probablement qu'elle n'existera pas.

— Non, je peux pas, je veux pas.

La bière me glisse des mains et se renverse sur la table.

— Si Clara m'aime plus, qu'est-ce que je vais faire? Vous êtes ma seule famille! Si je peux même pas garder l'enfant, j'aurai vraiment tout perdu. Normand, j'ai besoin de vous. Je…

Mon cellulaire et le téléphone de la cuisine sonnent en même temps. Nous nous ruons pour répondre.

Clara s'est sauvée.

*** * ***

— Allo, moi c'est Clara!

L'homme en t-shirt mou et en boxer appuyé sur le cadre de porte se demande ce que je fais là. Peut-être que lui aussi oublie où il se trouve, parfois?

— J'ai fait des crêpes, tu en veux?

Il ne répond toujours pas, se gratte derrière l'oreille, les sourcils en accent circonflexe. Pourtant, hier, il m'a parlé, alors il n'est pas muet. Je continue.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

— Merci pour hier, j'étais vraiment euh… perdue. Quand je me suis réveillée, je suis venue pour partir, mais je me suis dit que ça serait bien si je pouvais te remercier pour vrai, alors j'ai fait à déjeuner.

Ça y est, il avance, marche jusqu'à la machine à café, ouvre l'armoire, sort le sac de grains, en met dans le moulin.

— Tu veux du café? me demande-t-il.

— S'il te plait.

De dos, je le détaille. Il a des fesses musclées, un dos de nageur. Je termine de faire cuire les crêpes et m'assois à la table où il me rejoint, deux cafés à la main.

— Tu m'as toujours pas dit ton nom.

— Romain.

— Hein, je savais pas que ça pouvait être un prénom!

Un sourire se dessine sur son visage. Son appartement douillet me donne envie de rester ici. Lui aussi. Tout à coup, j'ai envie de faire partie de sa vie, de lui faire des crêpes tous les matins.

— T'as un accent. Tu viens de où?

— De France, mais ça fait presque quinze ans que je suis ici.

— Moi, je viens de Montréal. En fait, je suis née à St-Jérôme, mais on a déménagé proche du métro Radisson quand j'avais cinq ans.

Nous discutons de banalités. Il commence à s'ouvrir, à parler plus, à sourire. Ses yeux passent du vert-jaune au vert forêt. En moi, la chaleur monte. Nos jambes se touchent sous la table.

Le déjeuner est terminé, mais je veux rester encore. Je me lève, ramasse la vaisselle et la dépose dans l'évier. Romain se lève à son tour, attrape ma main et dit :

— Laisse pour la vaisselle, c'est pas nécessaire.

Nos visages à vingt centimètres de distance. Nos lèvres se touchent. Nos langues s'emmêlent. Sa main glisse dans mon cou, soutient ma nuque pendant qu'il m'embrasse. Mes doigts se faufilent sous son chandail pour caresser son torse lisse et imberbe. Nos corps se pressent, se joignent. Je lui prends la main et l'amène vers la chambre.

Son t-shirt rejoint le sol, le mien aussi et vite, nous sommes nus l'un devant l'autre. J'embrasse sa mâchoire sculptée, ses traits d'empereur. Mes mains découvrent ses fesses, son sexe tendu, doux. Sur mes mamelons, sur le galbe de mon sein, sa langue s'attarde, suit la ligne qui descend jusqu'au nombril. Son souffle chatouille le creux de mes hanches tandis qu'il attrape dans la table de chevet un condom.

Le poids de son corps sur le mien. Frisson. Du bout des doigts, il caresse ma fente qui s'humecte de plaisir.

— Prends-moi, dis-je en un souffle.

Lui en moi.

Je suis amoureuse.

*** * ***

J'ai froid avec le manteau de l'infirmière qui ne couvre pas mes jambes nues. À pied, la route est longue entre l'hôpital et la maison et j'essaie de réfléchir à ce que je dirai devant Romain si je ne meurs pas d'hypothermie avant d'arriver. Mes pas s'accélèrent, bientôt je cours pour me réchauffer et aller plus vite, même si ça me fait des ampoules dans les bottes trop grandes. J'ai merdé, je n'aurais pas dû partir, je n'aurais pas dû voler la préposée, mais maintenant que c'est fait, autant jouer le tout pour le tout. Il ne me reste que quatre blocs à courir, à éviter les plaques de glace, les voitures, les enfants qui construisent des forts. Des enfants, à cette heure? Des enfants dans ma tête, oui! Je hais les enfants. Je hais mon enfant. C'est de sa faute.

Je finis par arriver devant l'appartement et par monter les marches avec les dents en claquettes et le souffle en vrille.

Je colle l'oreille sur le bois de la porte. Retenir mon estomac en place : j'ai le trac. Je gratouille la porte, la chatouille. Toujours pas de réaction de l'autre côté. Je tourne la poignée. La porte s'ouvre. Encore du silence. Personne dans le corridor. Les lattes craquent. Au salon, son visage glacé. C'est la faute à l'hiver.

Romain se tient devant moi, immobile. Il est si beau. Je suis confuse. J'ai froid et il ne dit rien.

J'ai perdu.

J'enlève le manteau, les bottes. Une forte odeur de peinture me prend à la gorge. Mes toiles! L'atelier est maintenant turquoise et tout mon matériel est empilé pêle-mêle.

— Mon atelier! T'avais pas le droit!

— Pourquoi t'étais partie?

Ses paupières gonflées. Je donnerais les vingt prochaines années de ma vie pour pouvoir enfouir mon visage entre sa clavicule et ses pectoraux, à l'abri du monde entier, à l'abri de moi, à l'abri de nous. Son corps comme un aimant. Je ne peux pas respirer sans lui. Je le hais et je l'aime tellement.

Je suis là devant lui, avec le silence coincé entre nous deux, et je ne sais toujours pas pourquoi je me suis sauvée de l'hôpital. Le seul plan qui me vient en tête est probablement le plus stupide, alors je l'essaie.

— Parce que je t'aime et que je ne voulais plus te faire du mal.

— Clara… de quoi tu parles?

— Je veux pas d'enfant, mais toi tu en veux et je peux pas te l'offrir.

— Mais là, c'est différent, tu es déjà enceinte. C'est un signe.

— Arrête, tu crois pas aux signes.

Je commence à greloter et marche jusqu'à la chambre, enfile des pantalons et un tricot. Rien d'autre que l'atelier n'a changé dans l'appartement que j'ai quitté il y a à peine deux semaines. Ça sent notre quotidien. Chez nous. Je ne peux pas perdre tout ça. Romain me rejoint dans la chambre et nous nous assoyons au pied du lit. Je soupire.

— C'est correct, Romain. Je vais accoucher, et après ça… on verra.

Une lumière. Il me scrute, cherche l'arnaque. Je poursuis :

— Je vais essayer d'être maman.

Je ris et je pleure en même temps. Je suis soulagée de l'avoir dit. J'y crois. Je n'ai pas le choix d'y croire, je n'ai pas d'autres vies possibles. Je ne vivrai jamais rien comme je l'entends, mais au moins, Romain ne me détestera pas. Statuquo. Vie tranquille, vie heureuse. Ses lèvres sur mon front, le sel de ses larmes.

— Je m'excuse d'être partie, il fallait que je réfléchisse.

— Tu savais que tu étais enceinte, au chalet?

— Non.

Il me serre et m'embrasse les yeux et les joues. Il resserre son étau jusqu'à ce que mes côtes me blessent, m'écrase contre lui et je ne sais comment lire son geste. Je lui soupire : « mon ventre! » et il desserre à peine son étreinte. Des sirènes de police se rapprochent, elles viennent pour moi! J'essaie de me libérer, mais il me retient.

— Romain! Lâche-moi!

— C'est pour ton bien, Clara.

— Non! C'est pour ton bien à toi! Pourquoi tu me fais ça?

Je hurle à l'aide, gigote, tente de le mordre pour qu'il lâche mes poignets.

Il me tient jusqu'à me comprimer les veines des bras.

Avec mes pieds, avec mes genoux, je le rue. Il me plaque au sol sur le dos, ses jambes sur les miennes, ses bras sur mes poignets.

Cracher sur le traitre!

— Envoie-moi pas à l'hôpital! S'il te plait! Tout sauf ça!

— J'ai pas le choix, ma sauterelle. Tu perds trop le contrôle, tu te fais du mal. Dr Jacob est vraiment inquiet. En plus, tu fais du mal à Julia.

— Julia! Comme ta mère? Non! C'est pas à toi de décider tout seul! Tu peux pas décider tout le temps tout!

Il s'approche de moi pour mieux m'immobiliser, et je lui frappe le front avec mon crâne. Ses mains me lâchent : me sauver!

Sauf que les voitures bloquent déjà l'entrée, teintent la neige de rouge et de bleue.

Je reviens à moi. Je ne veux pas d'enfant. Je cours de toutes mes forces et fonce sur le comptoir de cuisine. Douleurs. Du liquide chaud glisse sur mes cuisses. Vacille. Je cours encore et fonce dans le coin de l'ilot.

Ça coule de sève.

*** * ***

Je crois qu'elle est morte.

Je secoue son corps et il n'y a que plus de sang qui coule entre ses jambes bleues. Même si je tire ses cheveux, elle ne réagit pas. Même si je l'embrasse et la supplie. Elle ne bouge pas.

Peut-être qu'elle est partie ailleurs, encore une fois. Qu'elle est Cindy, Zoé ou quelqu'un d'autre.

Les sirènes assourdissantes se sont tues. Je ne sens plus rien. Comme si tout était au ralenti, même la douleur. Peut-être que je dors.

Jérôme arrive, tout pâle. Je suis content de le voir. Je n'aime pas Dupré. Le policier qui l'accompagne m'engueule en silence. On me soulève du sol.

Clara ouvre un œil. Elle me sourit. Elle est en vie.

On me passe les menottes. Je n'ai même pas la force de dire que ce n'est pas moi qui lui ai fait mal.

Ce serait mentir. Je lui ai fait mal.

Mais pas comme ce que l'on voit.

Femmes sans enfant : une impossibilité? Analyse de *La lune dans un HLM* de Marie-Sissi Labrèche et d'*Un léger désir de rouge* d'Hélène Lépine.

Essai

Introduction

Cet essai découle d'une réflexion entamée lors du début de la rédaction de la partie création de mon mémoire de maitrise. La protagoniste, Clara, se retrouve enceinte contre sa volonté et réfléchit à sa situation et aux possibles issues. Une partie de ma subjectivité a voulu faire incliner la décision du personnage vers la maternité, et ma promptitude à le faire m'a surprise. Il m'est alors venu l'envie de faire argumenter Clara sur son refus de la maternité, comme si elle ne pouvait pas simplement dire « je ne veux pas ». Mon réflexe m'a choquée. À l'époque actuelle, une femme, au Québec, devrait être capable de choisir sa vie (encore plus s'il s'agit d'un personnage). Intriguée, j'ai voulu comprendre les raisons de ce réflexe et je me suis alors posé la question : est-ce que je connais d'autres personnages qui refusent la maternité, dans le paysage littéraire contemporain québécois?

J'ai d'abord cherché dans ma mémoire, sans succès : je n'avais jamais croisé de personnages féminins prenant le parti haut et fort de ne pas avoir d'enfant dans la littérature québécoise contemporaine. J'ai ensuite contacté des libraires, des chercheuses universitaires, des professeures pour tenter de dresser un certain panorama du refus de la maternité (que ce soit par la simple énonciation « je ne veux pas d'enfants » ou encore par l'avortement). Ensemble, nous sommes arrivées avec une très courte liste de titres où la thématique du refus de la maternité était abordée, parfois par un personnage secondaire, rarement par le personnage principal. Il semble pourtant étrange que ce choix possible pour une femme ne soit que si peu présenté dans la fiction, alors qu'il y aurait 4,2 millions de femmes sans enfant au Canada[2], comme si un grand tabou subsistait sur le sujet, assez grand pour qu'il existe aussi dans la littérature. Sommes-nous à ce point dans une société pronataliste[3], comme le dit Lucie Joubert dans *L'envers du landau*, un essai

[2] L'estimation est tirée des données du recensement 2011 de Statistiques Canada. Il y aurait 9,8 millions de mères au Canada, 17 millions de femmes, et 14 millions de femmes en âge de procréer. Évidemment, nous ne pouvons savoir pour quelles raisons ces 4,2 millions de femmes sont sans enfant. La référence complète se trouve en bibliographie.

[3] Lorsqu'elle parle de société pronataliste, Lucie Joubert donne en exemple les programmes gouvernementaux d'incitation à la fécondité et l'omniprésence du modèle familial dans la production télévisuelle et même dans les magazines à potins. Lucie Joubert, *L'envers du landau*. *Regard extérieur sur la maternité et ses débordements*. Essai. Montréal, Triptyque, 2010, p.69.

sur les femmes sans enfants par choix, que les mesures gouvernementales d'augmentation du taux de naissance ont influencé de façon inconsciente la production culturelle?

Alors qu'en 1999, Lori Saint-Martin publiait *Le nom de la mère*, un ouvrage qui questionnait le personnage de la mère et la relation mère-fille dans la littérature québécoise, elle concluait : « Au-delà du modèle maternel traditionnel, on pourra imaginer de nouvelles relations mère-enfant tout en reconnaissant la multiplicité des formes familiales, et sans oublier que l'avortement, la maternité sans père, la décision de rester sans enfants, sont aussi des choix liés au maternel et qui exigent le respect[4] ». Une quinzaine d'années plus tard, force est de constater que les formes familiales en littérature québécoise restent très conventionnelles et que la diversité des choix liés au maternel est peu représentée dans la fiction. Si, dans les années 1970, la littérature féministe dénonce la maternité patriarcale, depuis le début des années 1990, on voit un retour de la maternité heureuse dans les œuvres québécoises. La mère peut désormais prendre la parole, choisir son avenir et renouer avec les plaisirs de la vie familiale[5]. L'image de la femme épanouie dans sa maternité envahit l'espace médiatique, au point où la femme sans enfant en disparait.

D'abord, qu'est-ce qu'une femme sans enfant? Chercher un personnage dont la nomination passe par la négation apporte son lot de défi. Dans la langue française, aucun mot usité n'existe pour parler de la femme sans progéniture, à part « nullipare », terme de médecine et de biologie signifiant « femme qui n'a jamais accouché[6] ». Jane Sautière a d'ailleurs écrit un essai où elle interroge son statut de femme sans enfant avec ce terme pour titre : *Nullipare*. Elle raconte, à propos d'une visite chez le médecin où elle entend pour la première fois ce vocable :

> Je m'entends désigner par mon nom, mon sexe, mon âge, et ma position dans l'ordre de la reproduction : "nullipare". Le mot me frappe, me blesse, me suit dans ma journée, comme les toutes petites coupures qu'on se fait avec une feuille

[4] Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère : Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Québec, Éditions Nota bene (Collection Essais Critiques), 1999, p.303.

[5] Pour un panorama plus complet de l'évolution du personnage de la mère dans la littérature québécoise jusqu'aux années 2000, voir Valérie Caron, « Le bruit des choses vivantes et Tableaux : voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise », *Voix et Images*, vol. 28, n° 1, 2002, p. 126-141.

[6] Article « nullipare », *Dictionnaire de définitions*, Antidote RX, version 8 [Logiciel], Montréal, Druide informatique, 2016.

Rapport-Gratuit.com

> de papier, qui saignent beaucoup, et qui nous gênent au-delà du vraisemblable. […] Nullipare. Bien sûr, j'entends d'abord "nulle". Mais il y a aussi "pare", "part". Une femme nullipart, non partagée dans (entre?) ses enfants, restée indivise. Une femme de nulle part, irrecevable quant à la question des origines (ce sont bien les origines que la descendance questionne, comment l'ignorer?).[7]

L'essai de Jane Sautière m'a éclairée quant à la difficulté même de discourir sur l'absence d'enfant dans la vie d'une femme. Les thématiques abordées dans *Nullipare* font aussi écho à celles trouvées dans le texte de Lucie Joubert cité précédemment et dans la lettre de Linda Lê, intitulée *À l'enfant que je n'aurai pas*. Dans ce récit autobiographique paru en 2011, Linda Lê explique sa décision à l'enfant qu'elle ne concevra pas. Ces trois essais ou textes très personnels évoquent la pression sociale, la difficulté identitaire de se définir sans enfant, la relation de couple, l'excuse de la maladie, etc.

Ainsi donc, parler du refus de la maternité est un défi de taille. Comment se nommer? Comme une sans enfant, une non-mère? Le discours sur le personnage de la nullipare est à la base problématique, parce que tout le vocabulaire ramène à la négation, à l'absence. L'incapacité à s'apposer soi-même une étiquette ou à se définir apparait au cœur du tumulte que vivent les personnages que nous allons observer dans le cadre de cet essai.

Je me pencherai sur deux cas réunissant un total de trois personnages qui, d'une certaine façon, disent refuser la maternité, soit *La lune dans un HLM*[8] de Marie-Sissi Labrèche, paru en 2006 et *Un léger désir de rouge*[9] d'Hélène Lépine, paru en 2012. Par cet essai, je chercherai à savoir pourquoi les protagonistes de ces deux romans disent refuser la maternité, et comment le discours entourant ce refus est lié à la relation problématique des personnages avec leur mère. Je tenterai par la suite de déceler pourquoi les personnages, alors qu'elles disent refuser la maternité, finissent néanmoins par jouer un rôle maternel. Nous allons voir que le discours des personnages est contredit par leurs actes, car elles jouent toutes un rôle *maternel*, en ce sens où elles prennent soin

---

[7] Jane Sautière, *Nullipare*, Essai. Paris, Gallimard (Verticales/Phase deux), 2008, p.12-13.

[8] Marie-Sissi Labrèche. *La lune dans un HLM*. Roman. Montréal, Boréal, 2006, 256 p. Ce roman renferme deux des trois personnages analysés.

[9] Hélène Lépine. *Un léger désir de rouge*. Roman. Montréal, Éditions du Septentrion (Hamac), 2012, 170 p.

de quelqu'un de façon importante et constante, comme une mère prend soin de son enfant. Est-ce par dépit? Ou est-ce pour elle une façon de se valoriser? De se faire reconnaitre? C'est ce que je cherche à découvrir par l'analyse des deux romans.

Il m'apparait intéressant d'interroger ces deux romans ensemble, parce qu'ils utilisent tous deux un discours du registre de l'intime, soit des lettres adressées à un lecteur impossible, c'est-à-dire à un destinataire inventé ou incapable de lire. De plus, les deux romans mettent en scène des personnages dont la relation avec leur propre mère est très houleuse. Autre point commun, les trois personnages souffrent d'une maladie qui les rend vulnérables. Ces trois points communs permettent d'établir des ponts entre les romans et de faciliter une analyse conjointe, qui s'organisera donc autour de trois aspects, soit ceux du rapport à l'ascendance, en particulier celui avec la mère, ceux du discours sur la maternité des personnages et ceux du rapport à la féminité et au corps.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Méthodologie

Cet essai interroge le refus de la maternité et plus exactement l'effet de la relation à l'ascendance dans le désir d'une descendance, du point de vue de l'héritière (la fille), à travers l'étude des personnages et de leur discours dans deux romans québécois contemporains, soit *La lune dans un HLM* de Marie-Sissi Labrèche et *Un léger désir de rouge* d'Hélène Lépine. Pour ce faire, je tenterai de dresser les portraits des personnages, selon l'approche de Michel Erman proposée dans l'ouvrage *Poétique du personnage*[10]. J'adopterai essentiellement le modèle sémioanthropologique, qui s'intéresse tant au faire qu'à l'être du personnage, et je porterai une attention particulière à l'influence des autres personnages, notamment celle de la mère, sur la personnalité des protagonistes. J'interrogerai également le discours sur la maternité véhiculé par les personnages et par la narration.

L'analyse textuelle s'inspirera de la méthodologie employée par Lori Saint-Martin dans l'ouvrage *Le Nom de la mère*, c'est-à-dire une lecture critique féministe prenant en compte l'influence externe de la société dans l'œuvre. Quant aux axes d'analyse, ils ont été puisés à partir de la lecture des essais de Lucie Joubert, de Linda Lê et de Jane Sautière, trois ouvrages qui m'ont permis de déceler des points de tension communs entre eux et avec les romans.

Le personnage féminin dans la littérature québécoise répond souvent à des archétypes comme la triade chrétienne vierge-mère-putain[11] ou encore la vieille fille. Cependant, les personnages des romans étudiés ne répondent à aucune de ces catégories. Ni Toulouse, ni Léa, ni Marie-Sissi ne peuvent être associées au personnage type de la vieille fille, qu'il s'agisse de « la femme non mariée, qui "n'a pas su trouver"[12]», forme plus ancienne de la vieille fille, ou « la célibataire, libre et autonome[13] ». Elles ne sont pas

[10] Michel Erman, *Poétique du personnage*, Paris, Ellipses, 2006, p.30.

[11] Voir à ce sujet le mémoire de Joanie Gagné-Samuel, « La vierge, la mère et la putain : Persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains », mémoire de maitrise en études littéraires, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2013, 112 f. L'auteure y étudie les romans *Le bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte, *Whisky et paraboles* de Roxanne Bouchard, *Putain* de Nelly Arcan et *Borderline* de Marie-Sissi Labrèche.

[12] Lucie Joubert et Annette Hayward, *La vieille fille : Lectures d'un personnage*. Montréal, Éditions Triptyque, 2000, p.9.

[13] *Ibid*.

toutes célibataires (du moins pour le personnage de Marie-Sissi, qui est mariée) et n'ont pas l'âge habituellement associé au personnage, ni l'aspect inquiétant (sauf peut-être dans le cas de Léa, et cela pourrait être discuté) ou aigri de l'archétype. Il faudra donc dresser le portrait des personnages selon des angles propres à ces deux romans, soit l'angle de la filiation, l'angle du discours et l'angle de la féminité et de la corporalité des personnages.

Le premier angle, celui du rôle de la filiation dans le désir d'enfant, est probablement le plus intuitif et concerne la socialisation des personnages avec les membres de leur famille. L'aspect du discours porte particulièrement sur la façon dont les personnages articulent leur désir et comment ils utilisent le lexique de la maternité pour parler de réalités autres que celle de la procréation. Le troisième angle touche au corps des personnages, tous trois atteints d'une maladie, et de leur rapport avec la féminité, indissociable de la maternité. Ces axes d'analyse permettront de mettre en lumière à quel point la thématique de la maternité s'insinue à travers tout le roman, car comme l'avance Erman, les personnages, tant par leur être que par leurs agissements, expriment des enjeux qui dépassent leur personne.

Présentation du corpus

La lune dans un HLM

La lune dans un HLM[14] présente en alternance des lettres d'une narratrice jamais nommée à sa mère et l'histoire narrée de Léa, jeune femme de vingt-trois ans qui doit prendre soin de sa mère psychotique à la mort de sa grand-mère, ce qui crée un renversement de la généalogie. On peut associer la narratrice des lettres et de l'histoire de Léa à un personnage autofictif[15] de Marie-Sissi Labrèche, car cette narratrice mentionne avoir écrit les deux livres précédents de Labrèche, soit *Bordeline* (2000) et *La brèche* (2002), et affirme travailler à l'écriture du scénario associé à ces deux romans, soit le film

[14] À partir de maintenant, les références à l'ouvrage seront faites sous cette forme : HLM. J'ajouterai la mention L pour Léa et MS pour Marie-Sissi, afin de clarifier de qui il est question dans la citation.

[15] J'utilise la définition de Vilain : « Fiction homonymique [ou anominale] qu'un individu fait de sa vie ou d'une partie de celle-ci », tirée de Philippe Vilain, « Démon de la définition » dans *Autofiction(s). Colloque de Cerisy 2008*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, collection Autofictions, etc., 2010, p.74.

Bordeline[16], qui paraitra en 2008. Pour la clarté de cet essai, le personnage autofictif de la narratrice sera nommé Marie-Sissi, même si dans le texte, il n'est jamais nommé.

Le lien entre les lettres autofictives et l'histoire de Léa est dévoilé dès la fin de la première lettre, où la narratrice écrit : « L'important est qu'aujourd'hui je me libère de tes chaînes maternelles, car même si je suis une adulte, j'ai toujours trop "mal à ma mère". Alors voilà, je commence mon curetage, je commence mon roman. C'est l'histoire de Léa et de sa mère folle » (HLM, p.14). Le personnage de Léa se confond donc souvent avec la narratrice, car s'il lui permet de se distancier de sa propre réalité par le biais de la fiction, elle puise malgré tout dans sa propre vie pour s'inspirer.

Les douze lettres s'échelonnent sur une période de trois semaines, et sont plus exactement écrites pendant la visite de la narratrice dans son Québec natal (elle vit maintenant avec son conjoint en Suisse). Les lettres sont adressées à la mère, sans toutefois que l'épistolière ait l'intention de les lui remettre, et se penchent sur leur relation.

Tous les chapitres dédiés à Léa sont introduits par le nom d'une toile de Picasso, en référence au désir du personnage de devenir peintre. On y raconte le quotidien difficile de Léa, tandis qu'elle doit prendre soin de sa mère à temps plein, perdant son appartement, son emploi et, peu à peu, ses rêves. Les thèmes principaux sont la maladie mentale, le deuil et la relation mère-fille.

Un léger désir de rouge

Dans *Un léger désir de rouge*[17], Hélène Lépine raconte l'histoire de Toulouse Jullien[18], trapéziste de vingt-huit ans souffrant d'un cancer du sein. Le récit commence tout juste après la mastectomie du sein gauche de Toulouse. En convalescence, la narratrice retourne séjourner dans la maison de son enfance à l'ile d'Orléans où elle retrouve Coaticook, son frère souffrant de maladie mentale, et Louvaine, sa sœur illégitime (fille d'une aventure de son père). En plus de subir les malaises du cancer, Toulouse se remet mal de sa rupture avec son amoureux et partenaire de trapèze, Odilon.

[16] *Bordeline* le roman et le scénario sont mentionnés pour la première fois à la page 145.

[17] À partir de maintenant, les références faites à l'ouvrage se liront comme suit : LDR.

[18] Tous les enfants Jullien portent le nom de la ville où ils auraient été conçus : Toulouse, Oslo, Louvaine, Coaticook, Paris et Delhi.

Devant la détresse physique et mentale de sa sœur, Coaticook perd prise avec la réalité. Honteuse de rendre son frère malade, Toulouse s'isole dans une cabane dans les bois prêtée par le voisin Théo. À la fin de ses traitements de chimiothérapie, Toulouse retourne vivre à Montréal et commence à enseigner le trapèze, en plus d'être bénévole dans un centre pour enfant de mères adolescentes. Elle retrouve peu à peu le gout de vivre et d'aimer.

Toute la narration est transmise sous forme de lettres adressées à un personnage imaginé par Toulouse, Moumbala, un Sénégalais qui vivrait sur le bord du fleuve Casamance. Ce personnage, peu concrétisé par Toulouse, est inspiré des lectures qu'elle a faites des carnets écrits par son ancêtre, François-Marie Jullien, en 1782. Ce destinataire fictif permet à Toulouse de se confier, un peu à la manière d'un journal. Les thèmes principaux sont la maladie, la famille, le deuil et l'amour.

Chapitre 1 : Hériter et transmettre

Déjà, à l'époque, je me jurais de ne jamais être mère,
pour ne pas donner à mes enfants l'éducation que j'avais reçue.
— Linda Lê, À l'enfant que je n'aurai pas[19]

La famille est un thème particulièrement important dans la littérature québécoise, et les deux romans étudiés ne sortent pas du lot, car eux aussi se penchent sur cette cellule canonique de la communauté. La famille influence la personnalité des personnages, leur perception d'eux-mêmes, leurs choix. Au sujet du rôle de l'ascendance sur le désir de descendance, l'analyse d'Anne Martine Parent de l'essai de Jane Sautière *Nullipares* et du roman de Ying Chen *Un enfant à ma porte* est très éclairant : « Or, les notions de filiation et d'héritage, si elles mettent en jeu le passé et le présent, touchent aussi au futur dans la mesure où le manque, l'absence et la perte qui marquent la transmission entre l'ascendance et le sujet risquent également d'affecter la descendance – voire empêcher qu'il y en ait une[20]».

Autant dans *La lune dans un HLM* que dans *Un léger désir de rouge*, les protagonistes ont grandi dans des familles dysfonctionnelles et, même adultes, subissent encore les contrecoups de leur cellule familiale boiteuse. Dans cette section, je remonterai l'« arbre gynécologique » (HLM-L, p.92) des personnages en me penchant d'abord sur la figure de la mère, personnage ayant une influence primordiale sur les personnages de Léa, Marie-Sissi et Toulouse, puis sur celle du père, pour ensuite me tourner vers la grand-mère, de façon à voir leur impact sur le désir de descendance des personnages.

La mère

Qu'est-ce qu'une mère? Si la réponse qui semble la plus naturelle à la question est une femme qui donne naissance à un enfant, elle n'est pas complète, car une femme peut adopter un enfant et être tout aussi bien mère. Cette note d'Andrée Lévesque, dans l'ouvrage *La norme et les déviantes : des femmes au Québec dans l'entre-deux-guerres*, nous apparait intéressante, car elle exclut l'aspect biologique de la maternité :

---

[19] Linda Lê. À l'enfant que je n'aurai pas. Lettres. Paris, Nil Éditions (Les Affranchis), 2011, p.18.

[20] Anne Martine Parent, « Héritages mortifères. Rupture dans/de la filiation chez Ying Chen et Jane Sautière », *Temps Zéro*, numéro 5, 2012 [en ligne] http://tempszero.contemporain.info/document1006 [consulté le 26 mars 2016], par.1.

« la mère est d'abord un être d'amour et d'abnégation[21] ». Le don de soi y est mis en exergue, et c'est un élément qui revient dans les deux romans étudiés. Dans *Un léger désir de rouge* et dans *La lune dans un HLM*, le rapport entre la mère et la fille est toujours ambigu, teinté du désir fort de la fille (et souvent de la mère) d'entrer en relation avec l'autre, malgré les traumatismes du passé qui compliquent les tentatives de réunion.

La relation entre Toulouse et sa mère, à qui elle se réfère dans le texte par « Louise la Mère », en est une de mésentente. La façon dont elle la nomme – le prénom avant le qualificatif – démontre la relation distante entre les deux personnages, le rapport détaché. Toulouse n'arrive pas à communiquer ses besoins à sa mère, et Louise n'arrive pas à se rapprocher de sa fille. Chaque fois que Toulouse essaie d'établir une conversation profonde avec sa génitrice, elle se heurte à son silence ou à sa froideur. La trapéziste lui en tient rancœur, notamment dans cette scène où elle est à l'hôpital, après sa mastectomie : « Moumbala, un bref instant, dans ce lit d'opérée, j'avais rêvé de poser ma tête contre sa poitrine intacte. J'avais rêvé. Sentir son souffle sur mon front, sentir qu'elle, elle comprenait. Rien de tel, non, rien, moins que rien » (LDR, p.18). Sourde à la détresse de sa fille, Louise la Mère ne sait qu'asséner des conseils, parce qu'elle a, elle aussi, combattu un cancer du sein. Devant sa mère si peu présente à elle, Toulouse choisit de se taire et de s'éloigner. Lori Saint-Martin reconnait ce type de relation mère-fille comme faisant partie des problématiques habituelles de la littérature québécoise : « Si la symbiose est mortelle (voir *L'Obéissance*, le récit second de *La Cohorte fictive, L'Ingratitude*), l'indifférence maternelle (*Mathieu, La Belle bête, Le Temps des jeux*) l'est tout autant. Tout est question donc de trouver *la bonne distance* entre la mère et la fille, de façon à pouvoir coexister dans l'harmonie[22]». Cette distance ou plutôt cette proximité saine entre ascendance et descendance féminine représente un défi aussi entre Léa et sa mère et entre Marie-Sissi et sa mère.

Pour la narratrice Marie-Sissi, la mère est si envahissante qu'elle occupe tout l'espace, qu'elle empêche littéralement la respiration; elle va jusqu'à attribuer ses problèmes respiratoires et ses allergies à sa mère (HLM-MS, p.58 et 79). Tout contact

[21] Andrée Lévesque. *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*. Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989, p.25.

[22] Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p.302.

physique est évité, question de conserver un quant-à-soi, une intimité, et surtout de se préserver de la maladie mentale de l'autre. Malgré tout, même lorsqu'un océan les sépare physiquement, la mère est omniprésente dans les pensées de la fille. Cette sensation d'être tout le temps sous l'emprise de la mère empêche l'épistolière de se créer un avenir à elle :

> Peut-être que si je parviens à te sortir de moi, il y aura assez d'espace en moi pour que mon mari m'asperge les ovaires? Mais pour l'instant, c'est impossible, tu formes une glaire opaque et impénétrable qui bouche le col de mon utérus, tu joues à la balle avec mes ovaires contre les murs, tu détournes mes trompes de Fallope comme les rails d'un train miniature. (HLM-MS, p.77).

Pour se libérer de son obsession rageuse de sa mère, l'épistolière entame la rédaction du récit de Léa et des lettres. À partir de la moitié du récit, la colère de Marie-Sissi commence à s'atténuer et à permettre une certaine compréhension, voire une certaine affection de la part de la fille : « Ça me fait mal de te parler ainsi, de te dire tout ça alors que tu n'es pas entièrement responsable selon tous ceux qui m'entourent » (HLM-MS, p.79). La distance avec la mère permet aussi au personnage de se construire une identité propre, de s'aimer et donc d'aimer les autres : « En tout cas, en te tenant à distance, j'ai réussi à ne plus être allergique aux rapports prolongés avec un homme, j'arrive à me créer une famille avec mon mari au dos cassé : lui, moi et le chien » (HLM-MS, p.146). On voit ici que le modèle familial n'inclut toujours pas d'enfant, à ce point-ci du récit. En fin de parcours, Marie-Sissi commence à pardonner à sa mère, même qu'elle finit par croire que c'est elle qui doit « [se] faire pardonner, [se] racheter en prenant soin de toi, maman » (HLM-MS, p.245).

Pour Léa, la distance physique avec la mère est importante, ce qui fait qu'elle déménage dans sa garçonnière au début du roman. Après le décès de la grand-mère, Léa tente de s'occuper de sa mère à distance, mais réalise vite que les besoins de celle-ci nécessitent une présence constante. Elle retourne alors vivre dans le HLM chez la mère devenue « fille » sous sa charge. Pour que les deux personnages se réconcilient, il faut à nouveau que la mère et la fille aient leur propre espace, quand Léa met sa mère en « garde partagée » entre le système hospitalier et elle-même. De retour dans le HLM, fortement médicamentée mais presque autonome, la mère redevient alors mère, va « très bien et s'est même fait un petit ami » (HLM-L, p.250); elle nourrit sa fille lorsqu'elle lui

rend visite. Ainsi, Léa peut devenir maitre de sa propre destinée sans renier sa mère ni en être la mère. « Tant que la mère n'est pas libre, la fille ne pourra l'être; si la mère n'a pas d'identité personnelle, la fille non plus ne saurait s'en construire une[23] », écrit Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*. Peut-être peut-on voir dans le désir de distance une explication sur le fait que la mère ne soit jamais nommée dans le roman, ni pour l'épistolière ni pour Léa.

Malgré la haine pour la mère subsiste toujours une envie de réunion, de redécouverte, une envie de petite fille de rendre sa mère fière. Marie-Sissi écrit, à propos du fait qu'elle a donné à lire le premier chapitre de son roman à sa mère : « Peut-être que je cherchais ta bénédiction ou que tu me consoles ou encore que tu me trouves bonne? » La fille cherche toujours, même dans la trentaine, à être aimée de sa mère. À la sixième lettre, l'épistolière réalise qu'elle aime sa mère plus qu'elle ne le croyait : « Comment me fier à mes sentiments qui oscillent constamment entre l'adoration et le découragement? Car c'est étrange, mais plus je t'écris et plus je constate que c'est dans la fiction que je te témoigne le plus d'affection » (HLM-MS, p.117). La fiction crée une distance, qui permet à la fille d'aimer la mère.

Léa, elle, se débat entre son amour pour sa mère et sa difficulté à entrer en relation avec elle. Lorsqu'elle emménage à nouveau dans le HLM, la fille fait face à des sentiments contradictoires : « Des images de Léa qui crie à sa mère de s'en sortir, de ne pas se laisser terroriser par les démons qui l'habitent, qui lui écrit des lettres d'amour lui témoignant comment gros elle l'aime et lui disant que si elle l'aime elle aussi, elle se comportera comme une vraie maman qui cuisine des rosbifs pour sa fillette » (p.45). Dans cet extrait, on met en opposition le verbe crier avec des invocations tendres (des lettres d'amour, maman), ce qui démontre le paradoxe vécu par Léa. Parfois, Léa rit franchement avec sa mère : «Elle [la mère] peut être si envahissante, mais en même temps, elle peut être si touchante, comme en ce moment» (HLM-L, p.110).

Le renversement de la généalogie dans *La lune dans un HLM* est illustré à plusieurs moments. Le texte le dit parfois littéralement : « […] leur rapport mère/fille inversé depuis que Léa a hérité d'elle » (p.108). D'autres fois, l'accent est mis sur la sensation maternelle de Léa, comme lorsqu'elle amène sa mère aux Imparfaits, un organisme de

[23] Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p.302.

Rapport-Gratuit.com

création pour les personnes atteintes de maladies mentales ou de handicaps : « Léa a étrangement une pastèque dans la gorge comme si elle laissait sa fillette affronter sa première journée d'école » (HLM-L, p.89). Encore, la mère peut être réaffirmée dans son rôle d'enfant : « Elle trouve sa mère trop belle concentrée sur son dessin, le bout de la langue sortie, à la manière d'une petite fille de quatre ans et demi» (p.222).

Phénomène intéressant : Léa n'arrive pas à peindre depuis qu'elle est rentrée au HLM, alors que sa mère, elle, peint de plus en plus. Dans une scène particulièrement troublante (HLM-L, p.73-74), Léa perd le contrôle lorsque sa mère refuse de sortir de sa chambre et la gifle. Aussitôt, la culpabilité prend Léa aux tripes, même si la mère semble avoir oublié l'incident quelques secondes plus tard. Troublée, Léa l'est encore plus par un portrait d'elle-même dessinée directement sur le mur par sa mère et dédicacée ainsi : « À ma fille Léa que j'aime ». En étant engendrée à nouveau en dessin, Léa redevient progéniture. À d'autres moments aussi, la mère reprend son rôle habituel plus littéralement, comme lorsqu'elle prépare le réveillon de Noël, ce qui permet à Léa de respirer un peu et de reprendre sa place. Ce jeu de rôle de proche aidante et d'aidée entre Léa et la mère déstabilise les personnages. Face à cette ambivalence, Léa se rattache aux autres pour ne pas sombrer : Fred Riche, un amant rencontré au hasard par le bottin téléphonique[24], Camille, une amie recherchiste pour la télévision, elle aussi rencontrée de la même façon, puis Paloma, une galeriste qu'elle souhaite avoir en mère adoptive. En effet, Paloma représente tout ce que Léa souhaite avoir : « une famille qui l'aurait dorlotée, qui se serait occupée d'elle, qui l'aurait consolée les soirs de pluie où la vie est vraiment trop crue, une famille qui aurait festoyé à cause de ses bons résultats scolaires » (HLM-L, p.233), ce qui lui fait dire : « Elle voudrait qu'elle l'adopte, qu'elle fasse d'elle le fruit de ses entrailles est béni, l'héritière de ses gènes et de sa maison » (HLM-L, p.230). Évidemment, Léa sait qu'elle ne peut pas devenir la fille de Paloma et pense même au fait qu'« à son âge, on est censée être autosuffisante, […] vouloir s'émanciper, se rebeller contre l'institution familiale » (HLM-L, p.231). Dans l'épilogue intitulé « Deux personnages », symbolisant ici la mère et la fille séparées, Paloma aide Léa à

[24] Dans le roman, Léa ouvre le bottin téléphonique, qu'elle appelle les *Pages blanches*, et téléphone au hasard à quelqu'un, autant pour demander une recette que pour converser simplement. Ce loisir témoigne de sa solitude.

faire soigner sa maladie mentale et à obtenir son autonomie sans prendre le rôle de mère adoptive.

Marie-Sissi aussi fantasme à l'idée d'avoir une famille autre que celle dans laquelle elle est née, même qu'elle se crée une « famille symbolique » (HLM-MS, p.235) pour survivre à l'absence d'un modèle familial bien à elle : « cette amie qui vient me reconduire [à l'aéroport] est ma mère; Louise, ma grand-mère; Bernard, mon père; Caroline, ma sœur; Jess, mon frère » (HLM-MS, p.236).

Même si elles éprouvent toutes un désir de relation avec leur mère, les trois femmes craignent de leur ressembler. Marie-Sissi réalise souvent ses ressemblances avec sa mère, par exemple lorsque sa mère lui fait part de sa peur des avions (HLM-MS, p.34) et qu'elle avoue elle aussi être terrorisée. C'est de cette ressemblance que provient la peur d'avoir hérité de la folie. Léa en souffre également : « car dans sa famille, on est abonnées [à la folie] de mère en fille » (HLM-L, p.92). Ce qui la trouble le plus est le talent en dessin de sa mère, talent qui la rendait unique croyait-elle, racine de ses ambitions et source de son émancipation possible. En perdant cette passion distinctive, Léa voit son identité s'effriter encore plus, la laissant dans un état troublé, près de la névrose.

Pour Toulouse, l'idée de ressembler à sa mère est insupportable. Tellement que lorsqu'elle réalise qu'elle collectionne des branches comme sa mère collectionnait des objets, Toulouse se consume de colère.

> J'ai eu un choc. Ces bouts de branches alignées, Moumbala, c'est Louise la Mère. J'avais oublié qu'elle aussi accumulait les objets. Les encriers, les plumes d'oie. Complètement oublié. Jamais je n'avais pensé à elle semblable à moi, moi semblable à elle. Je n'ai pas besoin de cette filiation dans les gestes. Ça ne rachète rien. J'ai tout brûlé dans le poêle.
>
> Louise la Mère n'a pas été ma mère, elle n'a jamais gardé ma main d'enfant dans la sienne, n'a jamais vu la trapéziste se lancer dans le vide, ni tremblé pour elle. Elle n'a pas pleuré avec moi le jour où je lui ai annoncé le cancer. Elle m'a seulement resservi sa victoire sur le sien.
>
> Moi, je m'en suis sortie[25].
>
> Tant mieux pour elle. Moi, je m'en sors difficilement. Moumbala, j'aurais préféré tout ignorer de Louise la Mère. Ignorer son indifférence. Classer les trésors

[25] L'italique est dans le texte original.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

> amassés sans savoir qu'elle le faisait aussi. Être malade et ne pas entendre son histoire de maladie. Être *Toulouse-born-alone*. Une orpheline, pour de vrai.
>
> Mais pas sans famille, il y a mon petit frère. (LDR, p.82)

On le voit, le rejet de la mère ne signifie pas le rejet en bloc de la famille. Toulouse reste attachée à sa fratrie, même si elle est problématique en plusieurs sens (notamment dans le cas de Paris, l'ainé, qui cherche à reprendre de façon violente la maison familiale). Toulouse garde une relation forte avec Coaticook, son plus jeune frère, atteint d'une maladie mentale non nommée qui le rend lui aussi dysfonctionnel.

À l'inverse de *La lune dans un HLM*, *Un léger désir de rouge* ne se termine toutefois pas par une réunion mère-fille. Même si Toulouse apprend que sa mère est à nouveau au Québec, elle ne tente pas de la joindre. Le silence reste complet entre les deux. La scène finale du roman éclaire la décision de Toulouse. Elle choisit de veiller, seule, la mort prochaine de son amie Blanche, elle aussi atteinte d'un cancer, et la mort de la nounou, donc la mère substitut, de son nouvel amant Ulysse. Toulouse réalise alors que les personnages importants de sa vie n'ont pas nécessairement à être de son sang, qu'elle peut elle aussi jouer le rôle de mère substitut au centre des mères adolescentes et peut être sœur de Coaticook, tout simplement, sans le prendre à sa charge. Cette scène finale pleine de non-dits est particulièrement touchante par sa simplicité et sa pureté, alors que chaque personnage fait le deuil d'une vie rêvée et apprend à contempler l'avenir selon ce qu'il leur offre. Toulouse découvre qu'on peut se choisir une famille. Sans se trouver de mère substitut, Toulouse voit en Théo, le voisin, une figure paternelle pour combler l'absence de ses parents.

Le père

Dans *Au-delà du nom : La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Lori Saint-Martin se réjouit de voir les rôles nouveaux donnés aux pères, traditionnellement associés à l'autorité et à la subsistance. Or, dans les deux romans étudiés, le père demeure une figure absente, presque invisible, qui refuse de jouer un rôle. Figure distante, figure sans chair, le père ne communique pas et n'entre pas en relation avec sa fille. Le drame de son absence est à peine esquissé.

Toulouse a grandi avec une mère et un père toujours partis en voyage. Alors que son monde s'écroule, la trapéziste ne reçoit que de vagues souhaits de la part de son père :

> À Montréal, tout de suite après l'opération, j'ai reçu des roses rouge vif. De Jean le Père. Il sait faire. De loin, toujours. La fleuriste avait pris son message en dictée. *Prompt rétablissement*. Comme après une appendicite aiguë ou une double pneumonie. Signé *Jean Jullien*. (LDR, p.17)

Une carte aussi impersonnelle tétanise Toulouse au point où elle ment à l'infirmière lorsque celle-ci lui demande de qui sont les fleurs; elle répond qu'elles viennent de son prof de philo. Le personnage de Jean le Père reste à distance, froid, aseptisé. Durant toute sa convalescence, le père ne vient pas : « Il y a si longtemps qu'il évite ses enfants, la horde comme il dit » (LDR, p.17). Il est moins souvent nommé[26] ou évoqué, alors que la présence de Théo, le voisin veuf à l'ile d'Orléans, est nettement plus marquée dans le roman. Théo prend soin de Toulouse, lui offre sa cabane dans les bois pour qu'elle puisse se réfugier, s'assure qu'elle a assez de bois pour entretenir le feu. Il s'occupe aussi de Coaticook et de Louvaine, les protège des assauts du frère fou furieux, Paris. Quand Toulouse déménage à Montréal, Théo l'« ange gardien » (LDR, p.65) l'aide à déménager. Le seul détail qui l'empêche d'associer Théo à un père est le regard bleu azur qu'elle reconnaissait aussi à Odilon. Toulouse a donc un père biologique qu'elle connait, Jean le Père, mais avec qui elle n'entretient pas de relation puisqu'il est toujours absent et trouve auprès de Théo un homme pour combler le besoin de protection associé au père.

Léa, elle, n'a pas de père. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a rencontré sa mère alors qu'elle magasinait des pantalons et qu'il l'a mise enceinte sans jamais le savoir. Le grand-père, pour sa part, aurait été un alcoolique coureur de jupons, lui aussi évacué du récit familial. On sait qu'il a gagné assez d'argent à un certain moment de sa vie pour offrir les services d'une bonne à sa femme, mais on ne sait pas comment il a réagi à la mort de ses deux filles[27] ni à quel moment il s'est séparé de la grand-mère. Ce silence sur sa destinée témoigne du mépris du personnage envers les figures paternelles. Même le

[26] À titre comparatif, Jean le Père est nommé 16 fois, Louise la Mère, 22, et Théo, 39 fois.

[27] La mère de Marie-Sissi et de Léa aurait eu deux sœurs, mortes ébouillantées par accident. L'événement est relaté à la page 104 pour Léa, puis 115 pour Marie-Sissi.

personnage de Camille, nouvelle amie de Léa, n'a pas connu son père et lui voue une haine féroce.

Pour l'épistolière, il est dit que son père n'a pas su qu'elle existait. Outre la présence d'un beau-père durant cinq ans (p.185), aucune présence paternelle n'est mentionnée. La figure paternelle n'est amenée que par la fantasmagorie à son sujet dans une scène où Marie-Sissi imagine l'enfance qu'elle aurait pu avoir :

> […] je t'ai chouravé des photos de ma vie avec toi entre un an et douze ans, la période cruciale pour un enfant, qui décide de tout, s'il sera un grand physicien ou un tueur en série, s'il aura un tempérament d'Alexandre le Grand et dirigera des armées d'économistes pour conquérir la planète ou s'il sera un petit gros au souffle court, faisant des pirouettes de chien savant derrière son patron dans l'espoir de recevoir des compliments […] Tu étais belle, maman, ciel que tu étais belle! […] tu aurais pu me choisir un père potentiel, pompier ou prof d'université, qui m'aurait dit de l'appeler papa et qui m'aurait permis enfin de vivre ma coupure avec toi, à l'adolescence, en me faisant comprendre que j'étais une belle femme capable de séduction. (HLM-MS, p.145)

La colère ou la déception de l'épistolière, dans ce passage, est destinée à la mère qui n'a pas su fournir à la fille un père et donc une famille traditionnelle, stable et heureuse. Ce sentiment qu'il faut un père et une mère pour faire une famille, Toulouse le partage lorsqu'elle s'inquiète de l'absence de son sein qui fera fuir tout homme, et donc tout père potentiel. Elle se voit alors contrainte à mener une vie sans enfant et sans amour.

On le voit bien, les pères sont les grands absents des deux romans et leurs silences jouent sur la confiance des protagonistes féminins. En leur absence, la colère se dirige contre les mères plutôt que contre eux, car elles sont là pour la recevoir.

La grand-mère

Outre la mère, une autre femme importante agit sur les protagonistes : la grand-mère. Ce personnage, présent dans les trois récits, se distingue du personnage de la mère tant par son rôle que par la perception que les personnages ont d'elle. Dans les trois récits, la grand-mère est celle qui transmet la tâche maternelle, soit de façon directe, par une demande précise, soit en laissant un espace vacant à combler. C'est aussi une figure qui commande le respect et la crainte à la fois.

Pour Toulouse, Lili est un personnage bienveillant, « un ange » (p.11 et p.28), le ciment de la famille Jullien. Lili transmet l'héritage des Jullien par la lecture des carnets

de l'ancêtre François-Marie. Elle est la figure adulte présente durant l'enfance, le refuge humain, celle qui « accueille et frictionne » (p.66), qui transmet le sucre à la crème et les rituels. Devant tant de soins et d'amour, Toulouse se sent coupable de ne pas avoir réussi à remplir la mission que sa grand-mère lui avait donnée sur son lit de mort, soit de s'occuper de Coaticook, le petit frère malade : « Prends soin de lui, m'a dit Lili avant de mourir » (p.30). Au moment de la mort de Lili, Toulouse n'avait que treize ans. Pourtant, à vingt-huit ans, elle culpabilise de ne pas savoir élever ou soutenir Coaticook, au point où elle répète à quatre reprises dans le roman avoir trahi la promesse à sa grand-mère.

Pour Léa, la mort de la grand-mère l'oblige à prendre soin à temps plein de sa mère, ce qui lui fait dire « qu'elle avait accouché de sa mère dans un salon funéraire » (HLM-L, p.23 et p.250), parce que l'aïeule Marianne Naud s'était toujours occupée de sa fille, la surprotégeant d'une certaine façon, mais la sauvant d'un internement. Il est intéressant de noter que seule la grand-mère[28] a droit à un nom complet dans le roman. On peut faire trois constats. Le premier : Marianne Naud est un personnage récurrent dans les œuvres de Labrèche, elle sert de point de filiation dans l'autofiction, au point où le personnage apparait encore dans le plus récent roman, *La vie sur mars*, paru en 2014. Le deuxième constat revient à l'absence du père, qui ne peut alors pas transmettre son nom de famille. Au sujet du nom, Lori Saint-Martin écrit : « Le nom du père est toujours visible : à défaut d'être partagé aujourd'hui par la mère-épouse, il est encore celui donné à la grande majorité des enfants. En psychanalyse, c'est le vocable de ″Nom-du-Père″ qui désigne la fonction séparatrice du père symbolique et signe l'entrée de l'enfant dans la culture. Là encore, le nom est visible et valorisé, aux dépens souvent du reste[29] ». Léa n'a ni père ni nom de famille, et son personnage cherche la reconnaissance du monde entier à travers ses ambitions de peintre. Dernier constat, le nom complet donne du poids et une autorité à la figure de la grand-mère; elle est celle qui délègue la maternité à sa petite-fille et qui sert d'élément déclencheur au récit.

[28] On pourrait croire que Fred Riche aussi a un nom de famille, mais il semble plutôt que le personnage s'appelle Friedrich et qu'il s'agit d'un stratagème de la narratrice pour renforcer l'image de naïveté de Léa en décomposant le nom ainsi et en faisant un jeu de mots mettant en relief l'exubérance financière dont fait preuve le professeur d'histoire de l'art.

[29] Lori Saint-Martin, *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Nouvelles études québécoises), 2010, p.14.

Léa entretient donc avec Marianne Naud une relation contradictoire. D'abord, la grand-mère symbolise le tabou, puisqu'elle fait partie de la lignée de la folie. Elle est aussi celle qui transmet la mission de s'occuper de la mère. Néanmoins, sa présence est aussi associée aux beaux moments :

> [Léa] serait prête à se couper un bras et une oreille pour qu'elle revienne, non pas pour les petits bonheurs, comme le café déjà préparé quand elle se levait le matin, les berceuses rassurantes dans ses bras arthritiques quand elle saignait du nez et qu'elle avait très peur de mourir, les nuits où elle n'arrivait pas à dormir et où elle répétait à sa grand-mère : *Tchèque-moé, mémé! Tchèque-moé!*[30] Non, ce n'est pas pour ces raisons que Léa voudrait que sa grand-mère ne soit jamais morte, mais pour qu'elle continue de s'occuper de sa mère, le métronome détraqué jusqu'à la fin des temps (HLM-L, p.25).

La première moitié de la phrase témoigne de la tendresse de Léa envers sa grand-mère, d'une vision nuancée. Néanmoins, le poids de se retrouver responsable de la mère écrase les beaux souvenirs. Tant que la grand-mère vivait, la mère n'était pas tout à fait mère, elle était encore *fille de*. Maintenant que la grand-mère est morte, Léa peut réaliser à quel point sa mère ne peut pas être *mère* et qu'elle doit donc prendre la place laissée vacante. En témoigne ce passage, lorsque Léa regarde sa mère en crise au salon funéraire : « La plainte de sa mère, cette petite fille avec des rides[31] et des cheveux gris, qui vient de perdre le centre de son univers pour de bon, sa maman morte à côté d'elle, qui ne pourra plus jamais prendre soin d'elle » (HLM-L, p.29). Malgré les bons souvenirs qu'elle peut avoir, Léa tient un discours plutôt négatif sur sa grand-mère. Au prêtre qui tente de préparer l'oraison funèbre, elle raconte des anecdotes exagérées pour dire à quel point sa grand-mère était violente. Devant la réaction du prêtre, elle tempère ses propos parce qu'« on ne dit pas que sa grand-mère était une personne sombre qui a jeté un voile de misère sur sa descendance, surtout quand cette morte nous a élevée, torchée, engueulée comme du poisson pourri » (HLM-L, p.25). Léa est donc encore une fois déchirée entre les bons souvenirs et les mauvais, entre la tendresse et la rancœur, entre le devoir de mémoire et celui de s'émanciper.

La grand-mère de Léa est régulièrement ramenée à son rôle maternel, d'abord en rappelant comment elle prenait soin de la mère tout le temps, mais aussi en lui donnant

[30] L'italique est dans le texte original.

[31] L'expression «petite fille avec des rides» revient deux fois à la page 25 et apparait aussi à la page 83 et 85 pour désigner la mère.

une physionomie de femme enceinte juste avant sa mort : « […] son ventre qui gonflait de jour en jour jusqu'à lui donner l'allure d'une femme enceinte de quatre-vingt-sept ans, ça aussi, ça n'existait pas. D'ailleurs, les mois qui ont précédé sa mort, on aurait presque juré qu'elle allait accoucher d'elle-même : une nouvelle mémé, toute fraîche, prête pour affronter la vie avec son torchon à vaisselle, et tout à fait d'aplomb pour prendre soin de sa fille » (HLM, p.85). Encore une fois, l'imaginaire de la maternité se trouve au cœur du récit et de la construction des personnages, réitérant la thématique.

Toujours dans *La lune dans un HLM*, le cinquième chapitre « explique » d'une certaine façon la folie de la mère en présentant l'histoire de la grand-mère, comment elle a perdu ses deux premières filles dans un tragique accident où les deux enfants sont mortes ébouillantées. À partir de cet évènement traumatisant, Marianne Naud (même nom pour la grand-mère de Léa et celle de Marie-Sissi) s'est enfoncée dans une léthargie qui l'a fait d'abord négliger son enfant, la mère de Léa, avant de développer une paranoïa féroce qui l'a amenée à la surprotéger : « […] la grand-mère est sortie de sa torpeur comme par magie. Une petite fille maigrichonne, collectionnant les maladies, la regardait avec ses grands yeux cernés. Sa mère s'est donc mise à s'en occuper férocement pour réparer toutes ces années gâchées où elle n'avait pas conscience qu'elle avait un autre enfant. Mais il était trop tard. Le mal était fait et allait s'étendre à toute la descendance et faire la vie dure à Léa » (HLM-L, p.106). Cette version coïncide avec celle de la vie de l'épistolière, qu'elle explique dans sa sixième lettre, allant jusqu'à nommer les deux petites sœurs mortes dans l'eau bouillante. Le rapport à l'autofiction est ici renforcé et ajoute au réalisme et à l'effet dramatique de la lecture.

La lune dans un HLM se conclut par la présentation de deux fins possibles de l'histoire de Léa. Dans la première[32], écrite dans une lettre, la narratrice Marie-Sissi imagine la grand-mère, la mère et la fille comme des personnages interchangeables : « Plus jamais elle [Léa] n'aurait eu la chance de rencontrer des amis, mère et fille auraient répété le modèle familial jusqu'à l'infini : tantôt la mère, tantôt la grand-mère et un peu la fille, mais jamais véritablement Léa » (HLM-MS, p.244). À ce

[32] La première fin possible est écrite dans une lettre où Marie-Sissi raconte comment Léa devient folle comme sa mère en continuant de s'en occuper à temps plein. La deuxième fin possible est écrite dans la narration de Léa et est celle où Léa se fait soigner en psychiatrie et continue de s'occuper de sa mère, mais de façon moins prenante.

point-ci du récit, Marie-Sissi montre les ficelles du jeu de la narration et présente l'effacement du personnage et l'impossibilité de poursuivre la lignée.

Pour le personnage de l'épistolière, la grand-mère est une ombre menaçante, elle est la cause de la transmission de la folie. En parlant de la mère qui dévore la vie de l'enfant, la narratrice écrit dans la première lettre : « Comme ta mère l'a fait avec toi, comme sa mère, qui a eu une portée de dix-huit enfants, l'a probablement fait avant avec elle et les dix-sept autres. Lustucru. C'est de famille, le cannibalisme. Mais je stoppe la lignée, coït interrompu en plein milieu du festin » (HLM-MS, p.14). Par cette affirmation, on peut voir que ce n'est pas seulement la relation à la mère qui importe dans l'envie d'avoir des enfants ou non, mais que l'arbre généalogique au complet peut être convoqué.

Pour Marie-Sissi, la grand-mère rôde comme un fantôme, elle la rue de coups de pied pendant la nuit (p. 97), elle sermonne l'épistolière pour protéger la mère : « Je l'entends même me semoncer parce que j'écris ce livre sur toi. Elle ne veut pas que les choses changent, elle sait qu'écrire sur toi équivaut à te tuer symboliquement » (HLM-MS, p.98). Elle n'a pas l'aura bienveillante qu'on retrouve dans le récit de Léa. En fait, Marie-Sissi semble très acerbe envers le personnage de la grand-mère : « Et ta mère, même si elle me jetait aux oubliettes le plus souvent qu'elle le pouvait, elle réussissait à me faire filer cheap en éclatant en sanglots parce que je ne voulais pas vous emmener toutes les deux dans mon petit quatre et demie pour m'occuper de vous deux pour toujours» (HLM-MS, p.119).

Tant pour Toulouse que pour Léa ou Marie-Sissi, la grand-mère transmet un héritage lourd à porter. Malgré tout, elle maintenait une certaine cohésion familiale et qui, par sa mort, déstabilise l'équilibre des rôles. Son absence empêche le personnage principal de poursuivre sa destinée sur une note positive et l'oblige à jouer un rôle maternel qui n'était pas souhaité.

L'absence de modèle familial

Un des nœuds du refus de la maternité est l'absence de modèle familial adéquat pour bâtir une nouvelle famille. Les trois personnages féminins étudiés ont tous vécu dans une famille dysfonctionnelle, au sein de laquelle les parents n'ont pas joué le rôle affectif qui leur était attribué.

Pour Toulouse, les parents absents hantent l'avenir, empêchent la guérison voulue. L'absence du père et de la mère commande la fuite : « Je ne resterai pas longtemps dans cette maison hantée. Les fantômes sèment leurs murmures dans ses pièces, sur les escaliers de bois verni, le dos des fauteuils. Ceux de nos parents absents, en allés autour du globe, conférenciers vedettes, orgueilleux dispensateurs de savoirs jalousés, fantômes, encore et toujours, dans leur propre demeure » (LDR, p.18). Il est intéressant de noter qu'aucun des frères et sœurs de Toulouse, au nombre de six, n'a d'enfants. Le poids de l'absence des parents a créé une solitude et une désolidarisation des enfants : « Je te parle sur papier, Moumbala, Coaticook parle au fleuve, Louvaine s'adresse à son public, Oslo à ses esseulés, Delhi, à ses protégés, Paris, à ses démons » (LDR, p.39). Ainsi, même s'ils forment une large fratrie, les Jullien ne se parlent pas et ne s'entraident que très peu. Un des grands défis pour Toulouse est de retrouver une certaine solidarité avec ses frères et sœurs, notamment avec Louvaine, sa demi-sœur née d'une aventure de leur père. Pour se soutenir, les deux sœurs lisent les aventures de leur ancêtre François-Marie Jullien, des récits qui leur inspirent courage et désir de liberté. Les cahiers de l'ancêtre représentent un besoin de se créer une ascendance forte, à défaut d'avoir des parents présents. Toulouse trouve d'ailleurs dans ces cahiers la référence à une grande-tante ayant souffert du cancer du sein: « Au milieu du cahier, François-Marie parle de sa sœur religieuse, une augustine. On lui a enlevé un sein. Le cancer. Si tôt dans nos siècles » (LDR, p.100). Grâce à cette littérature familiale transmise par la grand-mère, Toulouse peut se créer des fondations plus solides que celles léguées par les parents.

Pour l'épistolière Marie-Sissi, le seul modèle familial qu'elle ait connu est la triade grand-mère/mère/fille, sauf durant cinq années, où sa mère a eu un mari. Elle avoue donc : « […] j'essaie de faire une grande fille de moi. Je me construis des parents intérieurs, un train de pères, un paquebot de mères, pour me bercer en tout temps, ainsi je suis à l'abri sur mon matelas parental que je me suis construit pour rebondir » (HLM-MS, p.36). Mais plus la narration progresse et plus Marie-Sissi se met à imaginer un modèle familial où sa mère pourrait être incluse :

> je t'inviterais même à dormir avec moi, dans le grand lit de ta mère morte, et on parlerait comme deux amies, comme deux sœurs, je te raconterais toutes nos prouesses sexuelles, à mon mari et moi, on parlerait de vaginite, de tampons, de choses de filles, je te promettrais même de me faire engrosser par mon mari pour

Rapport-Gratuit.com

> toi, en te disant que ce serait notre enfant à nous, l'enfant qui te désennuierait, qui prendrait en quelque sorte ma relève les jours où je travaillerais trop, et on habiterait ensemble dans une grande maison, toi, mon mari, l'enfant, moi, mon chien et tes deux chats qui empestent, plus jamais tu ne te sentirais seule, isolée, plus jamais tu ne retomberais dans la psychose. (HLM-MS, p.187)

La mère ne serait plus mère tout à fait, la fille ne serait plus fille ni mère, elles inventeraient un nouvel équilibre qui permettrait à l'épistolière d'avoir elle aussi une descendance. Ainsi, pour endosser un rôle maternel, le personnage a besoin de rétablir l'ordre dans la filiation.

Léa est d'emblée présentée dans un triptyque familial dysfonctionnel :

> Dans le tableau familial, il y a elle, sa mère, sa grand-mère qui n'est plus et feu Miaou, le chat empaillé, qui trône sur le téléviseur, c'est tout. Elles n'ont jamais pu créer de liens avec autrui, les autres avaient peur d'elles, en particulier de la grand-mère qui répandait ses coups de torchon à vaisselle comme une duchesse de carnaval à tous ceux qui osaient venir chez elle (HLM-L, p.21).

Ce manque de modèle force Léa à improviser quand vient le temps de prendre soin de sa mère. Elle puise son savoir dans les films vus à la télévision qui trône au milieu du salon, allumée en permanence. Lorsque Léa commence à s'occuper de sa mère, ses gestes sont décrits par la narratrice comme empruntées au cinéma : « Léa a pris une des mille courtepointes confectionnées par l'ancêtre et elle l'a abriée comme font les parents à leurs enfants dans les films, et elle est allée se coucher à son tour, elle s'est abriée avec son inquiétude » (HLM-L, p.48). Après le visionnement d'un film au cinéma, Léa voit sa mère heureuse et pense que :

> elle voudrait qu'elle [sa mère] soit toujours bien comme ça dans la vie, que ça soit Noël pour elle tous les jours, même si elle ne sait pas c'est quoi Noël à cause de sa mère folle, elle a des idées cinématographiques de la chose. (HLM-L, p.111)

Autant pour la mère, la télévision est source d'angoisse en raison du Téléjournal, autant que pour Léa, elle est source de modèles et de rêves. D'ailleurs, lorsqu'elle rencontre Camille, sa nouvelle amie recherchiste à la télévision, Léa espère pouvoir être invitée à l'émission, devenir célèbre et enfin s'émanciper de son HLM. L'écran est donc synonyme de reconnaissance. Or, la journée du tournage[33], Léa refuse d'être une bête de

[33] Le tournage était celui de l'émission pour laquelle Camille est recherchiste, où on montrait le vrai visage de la pauvreté (p.236).

foire et se sauve du plateau de tournage. La télévision est donc une source d'inspiration, mais également une source d'anxiété pour les personnages de *La lune dans un HLM*.

Mère absente ou incapable de communiquer avec leur fille, père absent ou inconnu : les parents de Léa, de Marie-Sissi et de Toulouse ne remplissent pas le rôle que les filles voudraient qu'ils jouent. Sans assises solides pour s'appuyer, les personnages cherchent à comprendre qui elles sont et refusent de reproduire le modèle familial qu'elles ont connu.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Chapitre 2 : Dire « je ne veux pas »

En introduction, j'avançais que les personnages disent refuser de devenir mères. Leur aveu de ne pas avoir ou vouloir d'enfant se fait toujours à travers un discours de l'intime. En effet, les personnages voient très vite l'impossibilité de tenir ce discours ouvertement, l'intériorisent et l'expriment à mots couverts ou dans des lettres destinées à ne jamais être lues, car les femmes subissent une pression les poussant à devenir mères :

> Si l'on évoque souvent l'influence de l'affectivité [pour expliquer la décision d'engendrer], on parle peu de celle non moins importante des pressions familiales, amicales et sociales qui pèsent sur chacun d'entre nous. Une femme [...] sans enfant parai[t] toujours une anomalie qui appell[e] le questionnement [...] Quelle drôle d'idée de ne pas faire d'enfant et d'échapper à la norme! [Ces femmes] sont constamment sommé[e]s de s'expliquer alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne de demander à une mère pourquoi elle l'est devenue (et d'exiger des raisons valables), fût-elle la plus infantile et irresponsable des femmes[34].

La confession est provoquée par une question ou un commentaire lancé par un autre personnage. Pour Toulouse, c'est une remarque aux apparences anodines de la part de son voisin Théo qui entraine le discours sur l'absence d'enfants dans les plans futurs : « *C'est pas comme ça qu'on fait des enfants forts*[35] » (LDR, p.80), alors qu'il la voit se nourrir de riz blanc. Elle clame alors dans sa lettre à Moumbala : « Théo parle sans savoir que les enfants de mes rêves ont chaviré eux aussi avec la maladie. Ils ont perdu leur joli nom, leurs traits d'Odilon. Ils ont disparu dans les limbes avant de voir le jour. L'oncologue ne peut rien promettre de ce côté. La rémission d'abord. C'est peut-être mieux d'y renoncer » (LDR, p.80). Ici, on ne voit pas un refus, mais plutôt une impossibilité, d'abord en raison de la rupture amoureuse, mais surtout à cause d'une probable infertilité causée par les traitements chimiothérapiques. Vient aussi la perte de la féminité par l'ablation du sein, qui rend amer le personnage : « L'enfant d'une amazone sera toujours un nourrisson coupé du sein, du doux lait. Pire, l'enfant d'une amazone vit sans père. Les amazones les font fuir si elles ne les chassent pas » (LDR, p.80). Toulouse fait donc l'équation suivante: absence de sein moins amoureux égale absence d'enfants. À ce stade-ci du roman, l'ex-trapéziste réfléchit à la possibilité d'un avenir sans enfant

---

[34] Édith Badinter. *Le conflit : la femme et la mère*. Paris, Flammarion (Documents et essais), 2010, p.22-23.

[35] L'italique est dans le texte original.

(elle dit « c'est peut-être mieux »). Il ne s'agit pas d'une décision, mais plutôt d'une situation subie.

À la fin du roman, Toulouse tient toujours un discours ambivalent : « Je peuplerais volontiers ma case d'enfants jaseurs, mais je m'arrête au jour d'aujourd'hui, Moumbala. […] Je m'en tiendrai à ce qui est à ma portée, ces petits qui ne sont pas les miens [les enfants du centre des mères adolescentes], Ulysse dont je goûte au ralenti la présence quand le temps s'égare et nous oublie » (LDR, p.155). Cependant, contrairement au premier aveu, le discours vient de lui-même et s'exprime plus librement, même s'il reste dans le domaine de l'intime, c'est-à-dire dans des lettres au personnage inventé. Le discours a donc évolué vers l'acceptation; l'amertume semble en être disparue. À tout le moins, Toulouse joue un rôle de mère substitut en étant gardienne des enfants des autres. Il n'empêche qu'un refus de la maternité, cette fois symbolique, s'exprime plus clairement quand Toulouse décide de ne pas s'occuper de Coaticook, son frère souffrant de maladie mentale dont elle avait reçu la mission de s'occuper par la grand-mère. En déménageant à Montréal, Toulouse avait choisi un appartement assez grand pour que son petit frère puisse venir l'y rejoindre. Or, Toulouse réalise que Coaticook ne peut pas quitter l'ile d'Orléans, le seul endroit où il soit bien, mais un lieu où elle étouffe dans les souvenirs et ne peut vivre. Quand Louvaine annonce qu'elle ne retournera pas vivre à la maison familiale, la trapéziste réalise qu'elle n'a pas non plus à le faire : « Je l'ai toujours su, Moumbala, jamais admis. Coaticook ne viendra pas me rejoindre. Et j'ai toujours su sans vouloir me l'avouer que je m'éloignais de nouveau. J'ai emprunté une route qui me déporte loin de l'enfance, juste ce qu'il faut pour avancer » (LDR, p.133). Toulouse laisse donc Coaticook à la charge de Louise, leur mère, et sous la protection de l'ainé de la famille, Paris. Cette décision n'est pas sans heurts pour Toulouse, qui pense à Coaticook dans un mélange de tristesse, de colère et d'apaisement.

Léa, dans *La lune dans un HLM*, a un statut particulier par rapport aux autres personnages étudiés, puisqu'elle est un personnage enchâssé dans la fiction, un personnage utilisé comme un miroir déformant par la narratrice des lettres pour analyser son passé. Elle n'affirme jamais directement ne pas vouloir d'enfant. À vingt-trois ans, célibataire, Léa ne semble pas être arrivée au stade de sa vie où elle se pose la question. Même qu'elle évite les relations amoureuses et sexuelles (elle est vierge au début du

roman) afin de se préserver pour un hypothétique amour avec un homme digne d'une grande peintre. Léa associe sa tâche de proche aidante de sa mère schizophrène à la maternité, un « rôle de jeune mère » (HLM-L, p.42), un « nouveau rôle de maman » (HLM-L, p.48), une tâche qu'elle refuse d'abord, en restant dans son appartement et en surveillant à distance sa mère. Dès le deuxième chapitre, Léa signifie clairement qu'elle ne veut pas du rôle de mère de sa mère. À propos de l'idée de devoir quitter son appartement, il est écrit : « Léa adore ce lieu, et elle ne veut pas le quitter, laisser tout derrière pour elle, surtout si c'est pour prendre soin de sa mère, la materner, lui dire de manger ses légumes verts, de brosser son dentier, de faire son lit… » (HLM-L, p.41-42). Ainsi, à peine sortie de l'enfance, Léa ne veut pas se retrouver à materner sa mère, à retourner dans le HLM qui l'a vue grandir. Elle tente de résister à l'appel de sa mère, à ses besoins d'encadrement, le tout dans le but de « poursuivre son rêve de tableau à n'en plus finir » (HLM-L, p.42), d'accomplir son rêve d'être une grande peintre. Néanmoins, voyant sa mère incapable de s'occuper d'elle-même, elle finit par accepter la tâche, mais sans plaisir. Elle affirme : « Je n'ai jamais suivi de cours prénatals, je ne sais même pas comment faire chauffer un biberon à la bonne température, pourtant, c'est moi qui m'occupe de ma mère non-stop. Je suis une maman sans couche, et j'ai la tête pleine de merde! » (HLM-L, p.70).

À son corps défendant, littéralement, Léa devient mère de sa mère. Je dis à son corps défendant parce que sa main droite se met à souffrir d'une tendinite sévère : « Elle n'arrive plus à bouger les doigts depuis ce matin. Elle a peur de paralyser, de ne plus jamais pouvoir dessiner, de se retrouver clouée sur un lit avec seulement ses yeux pour engueuler l'humanité » (HLM-L, p.47). Plus le récit progresse et plus la main se recroqueville sur elle-même, tout comme Léa. Les doigts se ferment, puis le coude ne se déplie plus, « sa main droite toujours repliée sur elle-même repose entre ses seins » (HLM-L, p.180), les seins symboliques de la maternité. C'est au final par la main que Léa trouvera son salut : « Sa tendinite s'est faite moins douloureuse de jour en jour, Léa a pu tenir une plume, mais elle n'a plus dessiné, qu'à l'occasion, elle s'est mise à écrire et elle a écrit, elle a écrit, jusqu'à ce qu'enfin elle accouche d'une nouvelle Léa, toute neuve, qui n'a plus besoin de s'accrocher à personne pour exister, qui n'a pas besoin d'être reconnue par le monde entier pour être quelqu'un » (HLM-L, p.250). On peut voir

ici un parallèle avec le personnage de Marie-Sissi, qui écrit l'histoire de Léa comme une forme de thérapie.

Quand Léa pense au futur, elle ne veut voir que le succès d'une grande peintre. Ce rêve n'inclut ni mari ni enfants. Au contraire, quand elle imagine sa vie ratée, elle se voit en couple avec Midi et Quart, un jeune squeegee amoureux d'elle, deux enfants, une vie pauvre et sans intérêt où son mari meurt d'un infarctus avant quarante ans. Cette vision de l'avenir finit en suicide par l'avalement de ses pinceaux. Encore une fois, Léa ne refuse pas clairement d'avoir des enfants, mais choisit plutôt un mode de vie qui la place au centre de son univers, qui lui permet de dédier son existence à elle-même et à son œuvre artistique.

Marie-Sissi est le seul personnage à affirmer clairement ne pas vouloir d'enfant : « C'est à cause de ces souvenirs et parce que je te porte, maman, que j'ai décidé de ne jamais avoir d'enfant » (HLM-MS, p.76). On le lit, l'épistolière choisit consciemment de ne pas se reproduire. Néanmoins, sa décision pose problème au personnage autofictif dans sa vie sociale. On la questionne souvent à savoir pourquoi elle n'a pas d'enfant. Dans la quatrième lettre, elle écrit à propos du discours qu'elle a créé pour répondre à cette question :

> Et je me suis bâti tout un discours pour fermer le clapet à tous ceux qui veulent savoir pourquoi mon utérus est placardé. Je prétexte que je ne veux pas avoir d'enfant parce que je voyage trop, parce qu'un bébé, une poussette, un biberon, c'est encombrant dans un TGV, que mon métier d'écrivaine-journaliste-scénariste est incertain, qu'il ressemble à des montagnes russes, alors qu'il n'y a presque que des hauts depuis plusieurs années, que j'ai peur d'enfanter un petit fou, parce que ta maladie et celle de la grand-mère rôdent dans mes veines, parce que je n'ai pas foi en l'humanité, en mon prochain, parce que dans une quinzaine d'années, il y aura peut-être le début d'une guerre civile concernant le pétrole qui se fera de plus en plus rare et on vivra dans une noirceur terrible, des gens boiront l'essence à même les pistolets des stations-service afin de faire fonctionner leur cuisinière pour nourrir leur famille, ils en auront les dents noires et le foie encrassé, ils mourront pétrifiés dans les rues, les lèvres noires, dans des poses incongrues. Je dis aussi que j'ai peur d'être fécondée et de voir mon corps ressembler à celui d'une tortue, mais la carapace sur l'abdomen, que mon ventre prenne des proportions gigantesques et qu'une fois sur le dos je ne parvienne plus à me relever, ou encore que le petit naisse mongol, débile, attardé, avec un bras dans le front parce que je prends des pilules pour le cerveau, moi aussi, et qu'on ne connaît par les risques tératogènes pour le fœtus d'une grossesse sous ces médicaments, parce que je ne parviens pas à cesser de boire et de fumer, parce que je n'ai pas l'instinct maternel d'une chatte, ni même d'une puce. Des excuses de la sorte, je peux en sortir à profusion alors que je connais la véritable raison :

> toi, toi, toi, et toi. C'est toi, maman, qui est responsable de ma stérilité mentale. (HLM-MS, p.76)

Sur ce passage, je souhaiterais faire deux remarques. D'abord, le personnage soulève le fait que ce sont là des « excuses ». Ainsi, la narratrice avoue devoir contourner le vrai motif de son refus de la maternité par une accumulation d'arguments, tant pour des raisons personnelles que pour des raisons d'acceptabilité sociale. Cette question fait écho à celle qu'on retrouve dans les essais de Joubert, de Lê ou de Sautière : la femme se fait toujours demander si elle a des enfants. « Puisqu'une femme est censée avoir des enfants, il est normal de lui demander combien elle en a : si elle répond zéro, c'est qu'il se passe quelque chose et il est dès lors encore plus légitime de demander pourquoi[36] », souligne Lucie Joubert, non sans ironie. Il faut donc à la nullipare une raison, une *excuse*, pour expliquer son choix, comme l'écrit Linda Lê : « S. [son conjoint] soutenait que j'évoquais ces scènes [de conflits avec la mère] pour excuser mon attitude, comme si j'avais à me disculper, comme si c'était une faute de n'avoir pas donné la vie[37] ». Le personnage de la nullipare doit justifier l'absence de « petites vies », comme le dit Toulouse. Les excuses, pour les personnages, mais aussi pour les trois essayistes, passent surtout par la maladie, excuse ultime et irréfutable.

Revenons à la citation de *La lune dans un HLM*. Le personnage de l'épistolière a recours à des procédés rhétoriques de l'excès : l'hyperbole, la métaphore, la répétition, etc. Le discours de Marie-Sissi semble exagéré, toujours dans la démesure. Ce procédé revient dans tout le roman, comme si la simple mention, le discours posé ou sensé n'arrivaient pas à transmettre la mesure du sentiment que vit le personnage. Comme l'explique Magali Tirel, à propos de l'excès et de son usage dans la littérature lusophone : « L'excès serait donc l'irréductible mouvement de débordement par lequel l'être tend à sortir de soi. Poser une limite, c'est nier tout ce qu'il y a dehors : dans l'expérience de l'excès, l'homme NIE LA NÉGATION[38] ». Par cette citation, nous pouvons voir le caractère subversif de l'excès et comprendre mieux pourquoi son usage

[36] Lucie Joubert, *op. cit.*, p.39.

[37] Linda Lê, *op. cit.*, p.25

[38] La citation est de Magali Tirel, « Excès. Points de vue sur l'énigme du hors-limite », thèse de doctorat en philosophie, Université de Nice Sophia-Antipolis, 2003, 380 f., citée dans Anne-Marie Quint, « Les enjeux de l'excès » dans Jacqueline Penjon (dir.), *Débordements*, Cahier numéro 13, Nancy, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p.43. Les majuscules sont dans le texte original.

en littérature permet de parler de sujets tabous. En débordant du sujet, en outrepassant le vocabulaire habituel, le personnage peut franchir la frontière de la bienséance et ouvrir un nouvel espace habituellement caché. Par exemple, le personnage de Marie-Sissi, dans la troisième lettre, fait appel à des métaphores intenses pour décrire ses sentiments envers sa mère : « Je serais prête à manger des vers de terre, des pizzas couvertes d'yeux de crapauds, du lait frappé à la vitre, pour ne pas t'avoir dans mon champ de vision. C'est terrible de penser de telles choses de sa mère et de les écrire » (HLM-MS, p.55-56). La dernière phrase démontre bien que le personnage reconnait que son discours n'est pas socialement acceptable. En employant le vocabulaire excessif, les métaphores absurdes, le personnage se dédouane de son propos : ce qu'elle dit parait trop gros pour être vrai. Le manque de nuance dans le discours fait douter le lecteur de la santé mentale, et donc de la crédibilité, de la narratrice (encore plus dans ce cas-ci, où l'épistolière parle de sa médication et de ses thérapies). Et c'est bien là ce qu'elle veut : jouer le parti de la folie pour s'excuser de ne pas avoir d'enfant. En faisant tomber la vraisemblance ou le discours de la raison, le personnage peut exprimer son opinion sans peur de représailles. D'une certaine façon, aussi, le personnage peut rendre la question absurde par sa réponse absurde, une reprise du dicton « à question idiote, réponse idiote ».

On retrouve l'excessif du côté de Léa aussi, sous la forme d'un jeu de pathos, annoncé par le segment suivant : « au cœur de sa tragédie grecque » (HLM-L, p.27). Comme le manifestent ses réactions flamboyantes jusqu'à la couleur rouge de ses cheveux, Léa analyse sa situation et joue sa vie sous le prisme du tragique : « Ses talons percent le ciment, détruisent le trottoir, il faudra de grands travaux de réfection pour remettre la ville en état » (HLM-L, p.51). Elle téléphone à Fred Riche trois-cent-quatre-vingts fois en une seule soirée (HLM-L, p151). Toute émotion est vécue au centuple et provoque une réaction disproportionnée. Ce procédé permet ainsi de contester la norme et de laisser libre cours à la détresse qu'elle engendre.

Du côté d'*Un léger désir de rouge*, l'excès se retrouve plutôt dans les accès de mélancolie de Toulouse. Le personnage parle souvent de sa solitude, alors qu'elle est entourée d'autres personnages. Elle sombre dans la tristesse et contemple même le suicide, alors qu'elle subit des traitements censés sauver sa vie. Cette tension entre lutte physique de survie et tentation de la mort psychologique donne une impression d'excès

dans l'écriture. Chaque épreuve déstabilise l'équilibre mental précaire de Toulouse : après avoir fait un cauchemar, elle avoue « J'ai vite désappris l'espoir, et mes mots ont perdu toute légèreté » (LDR, p.47). Le recours à des réactions excessives démontre bien le désespoir du personnage et la précarité de sa santé. Toutefois, dès que Toulouse devient excessive, elle réécrit à Moumbala pour s'excuser, nuancer sa pensée, corriger le tir. Le personnage n'arrive pas à accepter sa propre dérive.

Revenons à l'épistolière de *La lune dans un HLM*. Le personnage avoue avoir subi deux avortements, chacun pour une raison différente, du moins de prime abord. La confession arrive après le long passage où elle décrit son discours d'excuses, tirade qu'elle termine en rejetant la faute de l'absence d'enfant dans sa vie sur sa mère. Elle explique alors qu'elle n'est pas infertile : « ce n'est pas que je ne puisse pas me faire engrosser, ça oui, j'en suis capable, deux avortements le prouvent » (HLM-MS, p.77). Le premier avortement, Marie-Sissi l'explique par son âge (dix-neuf ans) et son partenaire (un schizophrène junky). Le deuxième avortement, lui, est arrivé récemment dans le cours du récit, deux ans avant l'écriture de la lettre. Cette fois, la narratrice désirait avoir un enfant : « l'enfant, je le voulais et mon mari aussi » (HLM-MS, p.77). La panique empêche finalement le personnage de poursuivre sa grossesse : « Déjà à sept semaines, je le ressentais comme une menace terroriste. […] Je ne m'appartenais plus, j'étais la chose de quelqu'un d'autre comme j'ai toujours été ta petite chose » (HLM-MS, p.78). On ne sait rien de la réaction du conjoint face à l'avortement, lui qui pleurait de joie en apprenant la grossesse. Encore une fois, l'homme est silencieux dans *La lune dans un HLM*.

À la fin du roman, Marie-Sissi n'a toujours pas changé d'idée sur son refus d'avoir une progéniture, mais elle accepte de materner sa mère. La dernière phrase de la dernière lettre démontre que Marie-Sissi accepte de rester au Québec et de ne pas retrouver sa vie habituelle, afin de rétablir les relations avec sa mère et de prendre soin d'elle. D'une certaine façon, on peut y lire une ouverture à la maternité, car le personnage exprimait plus tôt : « Peut-être que si je parviens à te sortir de moi, il y aura assez d'espace en moi pour que mon mari m'asperge les ovaires? » (HLM-MS, p.77). La colère de Marie-Sissi envers sa génitrice tombe, cette colère qui prenait toute la place, un peu comme la mère.

À la fin de la douzième lettre, l'ire et le désir de rupture font place à la reconnaissance et à la demande de pardon :

> Tu as trop besoin de moi et je te dois tout, car si je suis devenue ce que je suis aujourd'hui, c'est grâce à toi. Tu m'as transmis tout ce qu'il y avait de meilleur en toi, l'honnêteté, la sincérité, la gentillesse envers autrui, et surtout la capacité de créer. Par ta folie, tu m'as permis d'avoir accès à mon inconscient facilement, et cet inconscient ne me sert qu'à te faire du mal. Je dois me faire pardonner, me racheter en prenant soin de toi, maman (HLM-MS, p.245).

La conclusion de *La lune dans un HLM* reprend un motif fréquent dans la littérature québécoise, celle de la réconciliation mère-fille, comme le démontre l'ouvrage *Le nom de la mère* : « Toute l'écriture au féminin en appelle, dirait-on, à ce moment d'explication et de retrouvailles entre mères et filles. Si le temps leur est donné, ou plutôt si elles-mêmes parviennent à réinventer ensemble le temps, mère et fille pourront imaginer autrement leur vie[39] ». Si la narratrice parvient à renouer avec sa mère, elle pourra enfin rétablir la lignée, ouvrir l'espace à la descendance et ainsi pouvoir faire le choix réel qui lui revient : celui d'être mère ou non, pour et par elle-même.

Maintenant que nous savons comment et pourquoi Léa, Marie-Sissi et Toulouse ne sont pas mères, nous pouvons nous pencher sur l'omniprésence du thème de la maternité dans le lexique des deux romans.

Dans *La lune dans un HLM*, un accent particulier est mis sur la métaphore filée de la création comme acte de procréation. En effet, les deux protagonistes de ce roman pratiquent un art : Marie-Sissi l'écriture et Léa la peinture. Pour le personnage de Marie-Sissi, la création littéraire est associée à l'enfantement dès le début du roman. Dans la première lettre adressée à la mère, Marie-Sissi écrit : « Une fois dans ton HLM, tu as sorti du sac en plastique la création [le roman *La brèche*] de ta fille, tu l'as déposée sur tes genoux, passant doucement ta main tremblante sur la couverture comme si tu caressais ton petit-fils […] » (HLM-MS, p.13). Cette première citation pourrait faire croire que la création comme enfant est une analogie heureuse. Or, la création du livre semble plutôt être un acte douloureux; l'accouchement est vu comme une expulsion et non comme une mise au monde. Cette vision pessimiste de la maternité est présentée tout au long du

[39] Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p.304.

Rapport-Gratuit.com

roman, où on dépeint les enfants comme « les doigts dans les airs, couverts de caca » (p.76) ou comme de « petits terroristes » (p.78).

Parlant des lettres qu'elle écrit, la narratrice explique vouloir se « débarrasser » (HLM-MS, p.13) de sa mère par l'écriture : « À l'aide de mon crayon, je me fais une césarienne sans anesthésie pour t'extraire de mon ventre; couper le cordon ombilical afin que je puisse respirer librement » (p.13). Ici, l'enfantement ressemble plus à un avortement, car quelques lignes plus loin, Marie-Sissi fait référence à son curetage (p.15) de sa mère à travers l'écriture.

Dans le même roman, le récit de Léa associe également la création à la procréation. Aspirante peintre, Léa tombe en panne d'inspiration au moment où elle retourne habiter dans le HLM où elle a grandi avec sa mère et sa grand-mère. Si la peinture est encore une fois associée à l'acte procréateur, celui-ci n'est pas pour autant positif. Le pinceau sert tantôt à la masturbation : « Elle avait piqué son matelas avec un pinceau et elle s'était assise dessus, en bougeant et en touchant ses seins. C'était comme faire corps avec la création » (HLM-L, p.156), tantôt à l'automutilation « Elle a soudainement envie de se faire hara-kiri avec son pinceau pour que tout le monde comprenne qu'elle a la création douloureuse, se faire une césarienne pour sortir la création d'elle et la leur jeter en pleine figure! » (HLM-L, p.155). Le vocabulaire lié à l'accouchement et à la maternité se trouve souvent amalgamé avec la colère et la violence, comme le démontrent l'extrait précédent et le suivant : « Ses pensées la propulsent, l'expulsent d'elle-même, la sortent de ses gonds, la provoquent comme une femme enceinte, lui injectent du pitossin [sic] dans la colonne vertébrale, elle est raide de rage, elle enfante la rage, elle n'a plus de limites, plus rien ne la retient, elle ira cracher sur vos tombes! » (HLM-L, p.213-214). L'apprentie peintre voit de façon pessimiste la maternité, ce qui renforce le lien entre l'univers de Léa et celui de l'épistolière.

Il faut dire que *La Lune dans un HLM* est dans toutes ses dimensions un travail d'engendrement. À partir des lettres, l'auteure Marie-Sissi Labrèche fait naitre le personnage de la narratrice autofictive[40], qui à son tour, engendre Léa, qui finalement

[40] Pour lire un mémoire de maitrise consacré à mettre en lumière l'aspect autofictif de *La lune dans un HLM*, voir Naïdza Leduc, « La transmission intergénérationnelle au féminin dans deux romans de Marie-Sissi Labrèche : *Bordeline* et *La lune dans un HLM* », mémoire de maitrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 93 f.

s'autoengendrera : « […] elle s'est mise à écrire et elle a écrit, elle a écrit, jusqu'à ce qu'enfin elle accouche d'une nouvelle Léa, toute neuve […] » (HLM-L, p.250). On le voit, sans qu'il n'y ait jamais d'accouchement réel ni la présence de bébé dans le récit, le thème de la maternité est central dans la construction de l'intrigue de *La Lune dans un HLM* et dans la construction même des identités des personnages.

L'association entre création et procréation se présente dans une moindre mesure du côté du *Léger désir de rouge*. Le discours sur la maternité n'est pas associé au discours créateur, même si l'art reste au cœur des univers des personnages : Toulouse pratique le trapèze, sa sœur Louvaine, la danse, Oslo chante, Coaticook coud, etc. Même si le vocabulaire ne rattache pas la création à l'acte de procréation, le silence sur la descendance des six frères et sœurs semble parlant : aucun des Jullien n'a d'enfants et tous pratiquent un art. L'art remplace-t-il symboliquement la descendance, en ce sens qu'il permet à l'individu de s'inscrire dans le temps en léguant une œuvre? Ou l'art est-il ici plutôt un acte de résistance, voire de résilience? L'un n'exclut évidemment pas l'autre. Pour Toulouse, la résilience est nécessaire pour survivre à sa maladie, à sa rupture amoureuse, mais surtout à son enfance difficile. Le roman est donc rempli d'images de l'enfance, tant celle de Toulouse que celle de jeunes dans la rue ou d'enfants de mères adolescentes. Dans sa réflexion sur son avenir, la trapéziste revisite son enfance, d'abord parce qu'elle est en convalescence dans la maison où elle a grandi (maison qu'elle appelle « la normande »), entourée d'un de ses frères et d'une de ses sœurs, mais aussi parce que son passé l'empêche de progresser comme elle le souhaite.

Le lexique de la maternité apparait, mais dans une moindre mesure que dans *La lune dans un HLM,* et il se voit associé à l'enseignement. En effet, Toulouse ressent le besoin de transmettre des connaissances à plus jeune qu'elle, une façon pour elle de donner du sens à son existence. Elle décide d'enseigner ce qui lui a fait du bien durant sa jeunesse à des enfants défavorisés, qu'elle surnomme « petits isatis[41] », trop inquiète pour leur avenir. Après son traitement de chimiothérapie, Toulouse déménage à Montréal et commence à enseigner le trapèze à l'école de cirque. Là, elle recommence à s'épanouir,

[41] La première mention des petits isatis (le nom scientifique des renards arctiques) apparait à la page 83 et sera utilisée pour faire référence à tous les jeunes délinquants ou défavorisés que Toulouse croise, poursuivant l'analogie animale qu'elle fait avec les humains (l'écureuil noir pour le cancer, les étalons pour la gang de rue ou encore la colombe pour son amie Blanche).

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

encore une fois en transmettant du savoir et des valeurs. Elle ressent à ce point le besoin de transmettre qu'elle devient bénévole dans un centre pour enfants de mères adolescentes et renoue avec sa lignée en racontant les histoires que sa grand-mère lui lisait. À son tour, elle apprend des enfants : « Il nous faut aller de l'avant de cette manière, les petits et moi, sans attendre les bras porteurs ou la main amie » (LDR, p.149). La relation avec les enfants redonne espoir à Toulouse et elle recommence à utiliser son corps en rémission. De là nait à nouveau le désir, symbolisé par un rêve érotique (LDR, p.150).

Léa, Marie-Sissi et Toulouse témoignent chacune à sa manière d'un refus d'une certaine maternité. Il reste qu'elles subissent des pressions directes et indirectes sur le sujet, et la façon dont elles expriment ce refus passe par l'excès. Marie-Sissi est celle qui a le discours le plus tranché, Toulouse tangue et Léa cherche encore à se cerner. Au final, les personnages doivent d'abord faire la paix avec leur passé pour pouvoir se tourner vers le futur, et pour ce faire, elles devront écouter les signes de leur corps.

Chapitre 3 : Faire corps avec son désir

Mettre un enfant au monde est manifestement, encore de nos jours,
une conséquence obligée du fait d'« être femme ».
Refuser d'enfanter apparaît dès lors comme une façon d'être moins femme;
refuser la maternité, c'est décider d'être une moins-que-femme,
une femme pas tout à fait féminine, une inféminine.
— Lucie Joubert, p.31

Les trois protagonistes féminines subissent chacune, d'une certaine façon, l'association de leur féminité avec la maternité. Pour les personnages, la féminité est un rôle, une façon d'être qui répond à certaines attentes des autres personnages qui les entourent. On ne peut pas séparer, dans le cadre de cet essai, le genre féminin et la sexualité, car nous avançons le postulat que les personnages associent la féminité à la maternité et qu'il faut nécessairement passer par la sexualité pour devenir mère. Ces trois femmes jouent certains *scripts sexuels* : « Proposé par [John] Gagnon et [William] Simon, ce syntagme [scripts sexuels] suggère que chacun.e d'entre nous introjecte et incorpore des scénarios – des scripts – que nous performons par la suite. Cette idée de la performance nous est rendue familière par les travaux de Judith Butler, qui nous amène à réaliser que nous *jouons* les rôles de genre, c'est-à-dire que nous nous inspirons de modèles qui nous préexistent[42]». Être femme, pour les personnages, nécessite de passer par certains stéréotypes qu'elles intègrent dans leurs actes parfois inconsciemment, parfois en les surjouant ou parfois en se sentant oppressées.

Le discours sur la maternité est lié à la relation à l'homme dans le cadre des deux romans étudiés et se lit à travers elle. Pour Toulouse, le discours sur les enfants apparait à cause de l'intervention d'un homme, comme nous avons pu le voir dans la section précédente. L'envie de faire du bénévolat auprès des enfants provient de la rencontre avec Ulysse, un jardinier de l'école de cirque qui réveille le sentiment amoureux et l'envie de prendre soin d'autrui. En outre, la fin du rêve familial provient de la rupture avec l'amoureux. Toulouse se définit donc souvent en réaction à ce que les hommes autour d'elle lui demandent.

La perte d'un attribut féminin, le sein, marque Toulouse : « Le sein manque à l'amoureuse, à la trapéziste, le sein de la mère manquera à l'enfant s'il advient. Le sein du chirurgien restera de glace sous les caresses. » (LDR, p.141) Elle est consciente de ne

[42] Isabelle Boisclair et Catherine Dussault-Frenette, « Avant-Propos », *Femmes désirantes. Art, littérature, représentations*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 2013, p.14.

plus répondre aux normes de la féminité : « Les caresses, Moumbala, sont réservées aux corps sains, aux formes pleines, aux fesses, aux seins rebondis » (LDR, p.47). Toulouse se voit, avec une poitrine en moins, célibataire, à nouveau comme une enfant, un sentiment amplifié par son retour à la normande, cette maison où elle a grandi : « Je déteste la normande. Les maisons sans chaleur ne savent pas protéger les enfants » (LDR, p.59). Tant que Toulouse refuse de se voir à nouveau femme, elle n'arrive pas à entrer en relation avec les hommes autour d'elle, perçus comme des menaces, sauf Théo le voisin, qui joue un rôle presque paternel en prenant soin de la famille et de la maison. Il faut qu'une autre partie du corps soit stimulé (dans ce cas-ci violenté) pour que Toulouse réussisse à reconnecter avec son enveloppe physique, mais également avec sa féminité, alors qu'une gang de rue l'attaque dans une ruelle :

> Celui que j'avais mordu a brandi son poing bagué. J'ai protégé le sein manquant. Mais ça a été un coup au ventre. Inattendu, jamais imaginé. Le souffle m'a manqué. Mon corps voulait plier en deux. L'autre m'a tordu le bras un peu plus et mon corps s'est redressé. Le poing bagué a frappé encore et encore. […]
>
> Reste que depuis des mois et des mois, je n'avais plus de ventre, de jambes, plus rien que le sein coup. Les étalons m'ont ramenée au corps ignoré. […]
>
> J'ai mal au ventre. Mon ventre. Cette nuit, il a détrôné le sein qui occupait toutes mes pensées. (LDR, p.142)

Symbole de la maternité, le ventre réveille en Toulouse une sève nouvelle, une envie de vivre. Enfin, elle sort de sa torpeur, elle est secouée et fâchée, mais soulagée. Pendant la nuit, elle rêve au héron (encore une métaphore animale) et retrouve l'envie de danser et de créer et surtout, l'envie d'aimer. Elle ira le soir même rejoindre Ulysse. Du ventre part donc la créativité et l'amour, des seins viennent le désir et l'affirmation de soi. En fin de roman, Toulouse décide de ne pas se faire reconstruire le sein : « J'ai choisi. Je garderai ma silhouette d'amazone. Je ne masquerai pas le sein manquant, je ne le trafiquerai pas pour arborer une poitrine indemne, conforme. J'ai bataillé pour chasser l'écureuil noir, je conserverai mes cicatrices » (LDR, p.156). La trapéziste accepte de sortir de la norme, elle accepte même la possibilité que son nouvel amant la quitte à cause de sa décision. Le personnage accepte du même coup de ne pas s'occuper de son frère. En refusant le sein artificiel, Toulouse refuse le rôle qu'on lui donnait de femme à aimer, de femme qui materne. Elle se choisit elle-même, telle qu'elle est.

Je fais ici un aparté pour souligner à quel point le corps est symbolique dans *Un léger désir de rouge*. Comme l'écrit Joannie Gagné-Samuel, « [l]es fonctions du corps sont déterminantes dans la composition des figures archétypales, puisque l'usage du corps et de la sexualité des femmes permettent en partie d'en définir le rôle[43] ». Même si dans cette étude, les personnages ne correspondent pas à des archétypes, ils répondent néanmoins à des rôles et des fonctions dans le récit, tout comme les parties de leur corps. La demi-sœur de Toulouse, Louvaine, se blesse au pied, ce qui l'oblige à revoir ses objectifs de vie puisqu'elle est danseuse. À partir de ce moment, elle cessera elle aussi de s'occuper de Coaticook en choisissant une nouvelle voie à sa destinée. Théo le voisin se blesse à la main et se trouve obligé de devenir ambidextre pour survivre seul, maintenant que ses enfants sont partis et que sa femme est morte. Le corps amputé ou blessé sert donc de tremplin vers une nouvelle vie. Dans le cas de Toulouse, il faut même une forme de violence (ablation du sein, coups au ventre) pour aller vers une nouvelle vie, une émancipation de la féminité et de la maternité (une certaine maternité).

La féminité n'est pas liée qu'au corps et à l'homme, mais également aux vêtements. « L'analyse que Roland Barthes fit autrefois des codes vestimentaires dans son essai intitulé *Système de la mode* montrait que le vêtement est une représentation de soi qui exprime toujours un rapport au monde », rappelle Michel Erman[44]. Dans *Un léger désir de rouge*, l'habillement de Toulouse agit symboliquement comme une façon de reprendre le contrôle du corps, d'oublier le sein manquant et de rétablir l'espoir d'une vie de couple et de famille. En tant qu'artiste circassienne, Toulouse est sensible au costume. À chaque moment d'espoir est associée une robe, attribut féminin par excellence, icône de la séduction. Son frère, d'ailleurs, est couturier et lui crée des capes pour la protéger de sa maladie ou encore des robes pour qu'elle brille. La première robe à apparaitre dans le récit est celle de sa vie avec Odilon, alors qu'elle venait d'avoir dix-huit ans. Lorsqu'elle l'enfile à nouveau après l'opération, le bustier poche là où le sein manque. Pour consoler sa sœur, Coaticook crée alors une robe qui cache l'absence du sein, qui dévoile le dos plutôt que la poitrine. Elle écrit : « Un moment, le cadeau de Coaticook m'a redonné une petite part de beauté pour nourrir mes efforts de vaillance » (LDR, p.119). Une deuxième

[43] Joanie Gagné-Samuel, *op. cit.*, f.1.

[44] Michel Erman. *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, (Thèmes & études), 2006, p.51.

robe arrive à Noël, encore faite par Coaticook. Ulysse, le jardinier de l'école de cirque qui fait fantasmer Toulouse, arrive au moment où elle ouvre le cadeau et l'aide à redécouvrir son désir sexuel et sa féminité en lui demandant de mettre la robe. La robe n'a pas le temps d'être enfilée qu'« il a caressé le sein manquant de l'amazone. *Lento, moderato*. La trapéziste s'est évanouie, l'amoureuse a pris le relais. Le corps a exulté. Je n'aurais jamais cru » (LDR, p.154). En pensant au mariage de ses amis et après avoir fait l'amour avec Ulysse, Toulouse imagine la robe qu'elle portera. Le vêtement sert donc symboliquement à marquer la féminité et à rattacher la femme à son propre corps par le biais du désir. Il faut dire que Toulouse, tout au long de ses traitements et de sa rémission, ne porte que des survêtements de sport, vêtements informes et confortables qui lui permettent d'être en elle-même comme dans un cocon.

Dans *La lune dans un HLM*, la robe aussi est utilisée comme outil de séduction. Quand Léa « accouche de sa mère » au salon funéraire, elle porte une jupe et une redingote (HLM-L, p.30) pour montrer à ses collègues du Wal-Mart, les seules personnes présentes aux funérailles de sa grand-mère, qu'elle gère la situation, même si « elle donnerait tout, en ce moment, pour se débarrasser de ses vêtements et aller nue comme un ver ici et là » (HLM-L, p.20). Pour son premier rendez-vous galant avec Midi et Quart, Léa revêt une robe verte. Les seules fois où l'habillement de Léa est spécifié sont lorsqu'elle porte une robe ou une jupe. La mère de Léa et la mère de l'épistolière revêtent presque en permanence la robe de chambre, robe de l'intime, mais en version élimée, déchue. La mère, par sa folie, est coupée de toute sexualité et perd donc son identité de femme et son pouvoir de séduction.

L'habillement et le corps servent à séduire dans les deux romans, mais quel rôle a justement la séduction? Pour le personnage de Marie-Sissi, dont le physique n'est jamais caractérisé, la séduction a servi dans sa jeune vingtaine à combler les manques liés à l'enfance malheureuse. Selon son propre aveu, elle souffrait de devoir prouver sa féminité, c'est-à-dire qu'elle utilisait ses attributs féminins à outrance à la recherche d'une reconnaissance. Au moment où l'épistolière écrit les lettres, elle a réussi à tourner la page sur cette partie de sa vie, même si sa mère lui demande encore si elle ramènera des garçons le soir : « Mais, maman, ne vois-tu pas que j'ai changé, que j'ai fait des pas de géant vers ma maturité, qu'il y a des lustres que je ne me répands plus dans des lits

inconnus, que je ne suis plus cette fille, voire cette chose visqueuse, qui se comportait comme un petit animal libidineux, la croupe en l'air pour recevoir des caresses : fais la belle et tu auras un beau morceau de queue? » (HLM-MS, p.143). La relation à l'homme était alors utilitaire : « ce n'était qu'un conte des mille et une nuits, à l'aube je leur tranchais leur envie de fréquentations assidues, mes lèvres restaient scellées pour ne pas que je leur fasse des promesses que je n'aurais su tenir » (HLM-MS, p.144). Pour que le rapport de Marie-Sissi aux hommes puisse évoluer, elle a dû suivre une thérapie et apprendre à s'aimer.

La féminité est le fait de l'âge adulte. Or, tout dans la narration ramène Léa à sa puérilité. Même si elle a vingt-trois ans, la description physique du personnage de Léa la situe plus près de l'enfance que de la vie d'adulte, malgré ses lourdes responsabilités. Elle est décrite comme une « gamine » (p.238), elle a un « joli minois » (p.238) et des cheveux rouges, une « voix de Barbie » (p.176). Même que la galeriste Paloma dit, à propos de leur première rencontre : « je trouvais que tu avais l'air d'une petite fille en pleine guerre! Et il y a quelque chose d'enfantin chez toi » (p.229). Son comportement est présenté comme immature. Il est décrit que Léa aimerait se promener nue dans un salon funéraire, qu'elle a les émotions « en guimauve » (p.20), elle pense au sexe comme étant « faire la chose » (p.156). Son seul ami, qu'elle surnomme Midi et Quart, est décrit comme un « garçon » (p.43). Le vocabulaire rapporté tout comme celui de la narration témoignent d'une certaine immaturité contrastant avec la lourdeur des évènements que vit Léa.

Toulouse partage le point de vue qu'être trop jeune ne convient pas à la maternité. Devant sa voisine Sara qui a tout juste dix-huit ans, elle perçoit « un agacement de fille beaucoup trop jeune pour être mère » (LDR, p.130). Pour qu'elle puisse (re)devenir femme, Toulouse doit s'éloigner de sa jeunesse et de ses souvenirs d'enfance : « J'ai emprunté une route qui me déporte loin de l'enfance, juste ce qu'il faut pour avancer » (LDR, p.133). Deux pages plus loin, la trapéziste accepte de discuter avec Ulysse, ce qui entame la première histoire de cœur depuis Odilon et la maladie.

Retournons à *La lune dans un HLM*. Le personnage de l'aspirante peintre évite la sexualité pour conserver toute son énergie créatrice. Elle est donc encore vierge au début du roman et, même si elle ressent du désir pour Midi et Quart, elle s'en détourne, car les

relations amoureuses sont pour elle instrumentalisées, elles ne visent pas tant à aimer qu'à monter les échelons sociaux. Ainsi, Midi et Quart ne l'intéresse pas : « Même s'il est tout attentionné, qu'il lui achète des roses et des boîtes de chocolats, parce qu'il a lu dans un magazine que pour plaire aux filles, il faut leur donner des roses et des boîtes de chocolats. Même s'il est prêt à lui décrocher la lune. Mais Léa n'en a rien à cirer de la lune. Elle, elle veut peindre. Elle veut une existence extraordinaire » (HLM-L, p.131). La rencontre de Fred Riche, un ancien professeur d'art pratiquant le sadomasochisme, est déterminante dans la destinée de Léa. Ce personnage symbolise le succès et fait miroiter une possible réussite en art et une ascension sociale. La relation en soi lui importe peu : « Peuh! Je m'en fous après tout, qu'il me viole, me tronçonne, me passe à la moissonneuse-batteuse, si ça lui dit, je suis trop bien, je suis juste là à me répandre dans un fauteuil qui coûte la peau des fesses, à côté d'un homme qui a envie de me parler, qui s'occupe de moi, qui est là pour moi, juste pour moi. Ça fait du bien » (HLM-L, p.150). Il faut préciser ici que Léa est soule et que Fred Riche est là plus pour lui-même que pour quiconque, mais il n'empêche que la protagoniste se réjouit de voir enfin un homme qui a réussi selon certains standards sociaux s'intéresser à elle. Ainsi Fred Riche représente-t-il une ouverture vers le monde de la sexualité, un pont vers le milieu artistique et vers la société en général.

L'introduction de Léa à la sexualité à deux se fait toutefois d'une étrange façon. Après avoir embrassé Fred Riche plusieurs fois chez lui, un acte qu'elle ne trouve jamais agréable, elle se retrouve nue, à bonne distance de lui, aussi nu, pour une séance de coups de fouet. Le premier acte sexuel en duo se fait sans pénétration et donc sans possibilité de fécondation. Pourtant, on parle de la jouissance de Riche comme d'« un nourrisson qui a bien bu au sein » (HLM-L, p.214). Le plaisir sexuel est ramené à l'acte procréateur malgré l'absence de pénétration, comme si Léa pouvait difficilement échapper au rôle de mère que les aléas de la vie cherchent à lui faire assumer.

Conclusion

L'hypothèse principale de cet essai était que les personnages de Léa et Marie-Sissi de *La lune dans un HLM* et de Toulouse dans *Un léger désir de rouge* souhaitaient refuser la maternité, mais n'y parvenaient pas. En dressant les profils sémantiques des personnages, en étudiant leur discours et en observant les pressions sociales que les personnages vivent, j'ai tenté de voir si elles choisissaient réellement leur sort ou si elles le subissaient.

Dans le chapitre sur la famille, nous avons pu voir que la relation avec les parents est problématique. Les personnages ont peur de reproduire la cellule dysfonctionnelle dans laquelle ils ont grandi. Pour Léa, la relation avec la mère est inversée, parce qu'elle doit prendre soin d'elle et la soutenir. Ses sentiments envers celle qui l'a mise au monde sont contradictoires et oscillent entre l'amour et la haine. Marie-Sissi tente, pour sa part, de s'éloigner le plus possible de sa mère afin de parvenir à vivre sa vie sans la culpabilité de l'avoir abandonnée. Finalement, elle lui pardonne et se rapproche d'elle. Dans *Un léger désir de rouge*, Toulouse coupe les ponts avec Louise la Mère, absente de toute façon. Cependant, Toulouse trouve en Théo une figure paternelle et une amie en sa demi-sœur, Louvaine. Les grands absents des deux romans sont les pères, personnages silencieux et distants, voire inexistants.

Figure intrigante par son rôle peut-être moins classique, la grand-mère est, dans les deux romans, celle qui transmet la mission maternelle à sa petite-fille. Du côté de *La lune dans un HLM*, la mort de la grand-mère oblige la fille, tant Léa que Marie-Sissi, à materner la mère. Dans *Un léger désir de rouge,* la grand-mère Lili demande à Toulouse de s'occuper de Coaticook, une mission à laquelle elle renonce finalement.

Sur la question de la famille, ce qui me semble le plus intéressant est le besoin des trois personnages de se créer une famille symbolique, à défaut de pouvoir compter sur leur famille biologique. Puisqu'elles sont appelées à jouer elles-mêmes un rôle de mère symbolique, ce réflexe semble tout à fait logique dans la structure des récits.

Tout au long du chapitre sur le discours, nous avons pu voir que la pression que ces femmes subissent pour qu'elles jouent un rôle maternel les oblige à développer des excuses, tant à elles-mêmes qu'aux autres personnages, pour se détourner du rôle attendu. Elles créent ce discours seulement lorsqu'un autre personnage émet un commentaire à ce

Rapport-Gratuit.com

sujet. Chaque personnage utilise le discours d'une façon différente. Toulouse recourt à l'enseignement pour transmettre son savoir et surtout pour avoir un impact positif sur la vie d'autrui. Dans *La lune dans un HLM*, Léa et Marie-Sissi ont recours à un langage excessif pour transmettre l'impossibilité de leur rôle de mère. Qui plus est, Marie-Sissi utilise les mots pour engendrer Léa, qui, à son tour, s'engendrera.

Dans le troisième chapitre, nous avons étudié la réponse des trois personnages aux stéréotypes sociétaux de la féminité. Elles portent la robe comme symbole de la séduction et de la réappropriation du corps, se définissent par rapport à leur relation aux hommes, utilisent la sexualité pour arriver à des fins et développent un rapport au corps particulièrement symbolique. Toulouse souffre d'un cancer, et la perte de son sein est associée à une perte d'identité, notamment en l'empêchant de poursuivre sa carrière de trapéziste et en perdant du même coup son amoureux des dix dernières années. Si la perte du sein interrompt la destinée de Toulouse, c'est par le ventre que reprend le mouvement. Chez Léa, la tendinite, avec la main immobilisée, symbolise la perte d'autonomie en devenant mère de sa mère. La résolution du conflit intérieur passe aussi par la guérison physique. Du côté de Marie-Sissi, la maladie mentale et les multiples problèmes respiratoires cristallisent l'oppression vécue par la mère et empêchent la maternité.

Ainsi, les personnages ne sont ni tout à fait mère ni tout à fait non-mère. Au final, elles souhaitent reproduire le modèle qu'elles ont choisi et acceptent une maternité à vivre selon leur désir. Léa prend ses distances avec sa mère, même si elle continue d'être responsable d'elle. Elle peut tour à tour être mère et fille. Toulouse, pour sa part, accepte de materner les enfants du centre pour mères adolescentes, mais refuse de s'occuper de Coaticook. De son côté, Marie-Sissi accepte de rétablir les liens avec sa mère et de la prendre en charge, mais le roman ne laisse pas savoir si cette décision est durable ou temporaire. On comprend néanmoins que Marie-Sissi doit prendre ce rôle pour pouvoir s'émanciper de ses traumatismes d'enfance. S'il n'est pas dit qu'elle aura finalement des enfants avec son mari, on pourrait le croire, parce que la relation conflictuelle avec la mère est dénouée.

L'hypothèse de départ doit donc être nuancée : les personnages refusent un certain type de maternité et le rôle qui y est associé, parce qu'elles choisissent de se placer comme actrice principale au centre de leur vie. Au final, les trois personnages ne

prennent pas de position claire. Elles acceptent la part d'amour de la relation maternelle, mais refusent l'abnégation de soi. Les personnages parviennent donc à choisir la place qui leur convient plutôt que de vivre une maternité forcée, qu'elle soit réelle ou de substitution. Elles choisissent de se placer au centre de leur propre vie.

Les deux romans ne présentent donc pas un refus de la maternité. Les personnages, malgré leurs premières prétentions, finissent par jouer un rôle maternel, un phénomène qu'on peut voir aussi dans les romans *Un enfant à ma porte* de Ying Chen ou de *Whisky et paraboles* de Roxanne Bouchard. Cette répétition du motif dans plusieurs romans québécois m'amène à me questionner sur la possibilité réelle des femmes de s'inscrire en faux d'une tendance répandue, vue par plusieurs comme naturelle, soit celle de se reproduire. Est-ce que le personnage féminin peut réellement s'émanciper du rôle de mère, du rôle de celle qui prend soin des autres? Il me semble intéressant de poursuivre l'analyse de romans où le thème du refus de la maternité est exploité, car si plusieurs documentaires, essais ou blogues témoignent de la réalité des femmes sans enfant, la fiction tarde à donner une voix à ce mode de vie. Une autre voie intéressante serait de fouiller les romans où des femmes sans enfant sont mises en scène, et où la question de la maternité n'est pas abordée, comme *La maison étrangère* d'Élise Turcotte.

Rapport-gratuit.com
LE NUMERO 1 MONDIAL DU MÉMOIRES

Bibliographie

Corpus étudié

LABRÈCHE, Marie-Sissi. *La lune dans un HLM*. Roman. Montréal, Boréal, 2006, 256 p.

LÉPINE, Hélène. *Un léger désir de rouge*. Roman. Montréal, Éditions du Septentrion (Hamac), 2012, 170 p.

Réception critique et études concernant en tout ou en partie *La lune dans un HLM*

CASSIVI, Marc. « Sortir de soi », dans *La Presse* (10 février 2009), cahier Arts et spectacles, p. 5.

LALONDE, Catherine. « Les amours ébréchés de Marie-Sissi », dans *Le Devoir* (11 février 2012), cahier Livres, F2.

LEDUC, Naïdza. « La transmission intergénérationnelle au féminin dans deux romans de Marie-Sissi Labrèche : *Borderline* et *La lune dans un HLM* », mémoire de maitrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 93 f.

LEPAGE, Pascale. « "L'effarement du réel" : étude des lieux de tension entre réalité et fiction dans les récits de Marie-Sissi Labrèche et d'Annie Ernaux », mémoire de maitrise en études littéraires, Québec, Université Laval, 2011, 191 f.

RIVARD, Stéphane. « Massacrer enfanter. Pour une genèse de la destruction », *Spirale*, numéro 213, 2007, p. 50-51.

Réception critique concernant en tout ou en partie *Un léger désir de rouge*

COLLECTION HAMAC. « Un léger désir de rouge », dans Éditions du Septentrion [en ligne] http://hamac.qc.ca/collection-hamac/leger-desir-rouge-605.html [consulté le 26 mars 2016]

LAPOINTE, José. « Après le cancer », dans *La Presse* (14 mars 2012), cahier Arts et spectacles, p. 6.

LAURIN, Danielle. « Amazone », dans *Le Devoir* (18 février 2012), [en ligne] http://www.ledevoir.com/culture/livres/342993/amazone [consulté le 26 mars 2016]

PELLETIER, Mélissa. « Tomber de sa vie », dans *Les méconnus* (22 mars 2012) [en ligne] http://www.lesmeconnus.net/tomber-de-sa-vie/ [consulté le 26 mars 2016]

Monographies, mémoires et articles

BADINTER, Édith. *Le conflit : la femme et la mère*. Paris, Flammarion (Documents et essais), 2010, 270 p.

BOISCLAIR, Isabelle et Lori SAINT-MARTIN. « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, volume 19, numéro 2, 2006, p. 5-27.

BOISCLAIR, Isabelle et Catherine DUSSAULT FRENETTE. *Femmes désirantes. Art, littérature, représentations*. Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 2013, 326 p.

BOUCHARD, Valérie. « Femme-sujet ou femme-objet. Le corps féminin chez Marie-Sissi Labrèche, Nelly Arcan et Clara Ness », mémoire de maitrise en études littéraires, Ottawa, Université d'Ottawa, 2007, 114 f.

BRITT, Fanny. *Les tranchées : Maternité, ambigüité et féminisme, En fragments*. Documents 04, Montréal, Atelier 10, 2013, 103 p.

BURGELIN, Claude, Isabelle GRELL et Roger-Yves ROCHE. *Autofiction(s)*. Colloque de Cerisy 2008, Lyon, Presses universitaires de Lyon, collection Autofictions, etc., 2010, 524 p.

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité* (Trad. Cynthia Kraus), Paris, La Découverte/Poche, 2005, 294 p.

CARON, Valérie. « *Le bruit des choses vivantes* et *Tableaux* : voix et représentations inédites de la maternité dans la littérature québécoise », *Voix et Images*, volume 28, numéro 1, 2002, p. 126-141.

DEBEST, Charlotte. *Le choix d'une vie sans enfant***,** Rennes, Presses universitaires de Rennes, (Le sens social), 2014, 202 p.

ERMAN, Michel. *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, (Thèmes & études), 2006, 143 p.

GAGNÉ-SAMUEL, Joanie. « La vierge, la mère et la putain : Persistance des archétypes féminins judéo-chrétiens dans quatre romans québécois contemporains », mémoire de maitrise en études littéraires, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2013, 112 f.

JOUBERT, Lucie. *L'envers du landau : Regard extérieur sur la maternité et ses débordements*. Essai. Montréal, Triptyque, 2010, 105 p.

JOUBERT, Lucie et Annette HAYWARD (dir.). *La vieille fille : Lectures d'un personnage*. Montréal, Éditions Triptyque, 2000, 181 p.

LÊ, Linda. *À l'enfant que je n'aurai pas*. Lettres. Paris, Nil Éditions (Les Affranchis), 2011, 80 p.

LEDOUX-BEAUGRAND, Évelyne. *Imaginaires de la filiation : Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*. Montréal, XYZ éditeur (Théorie et Littérature), 2013, 326 p.

LÉVESQUE, Andrée. *La norme et les déviantes : des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*. Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1989, 233 p.

NÜNNING, Ansgar. « But Why Will You say That I Am mad? On the Theory, History and Signals of Unreliable Narration in British Fiction», dans *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik*, volume 22, numéro 1, Université de Geissen, 1997, p. 83-105.

PARENT, Anne Martine. « Héritages mortifères. Rupture dans/de la filiation chez Ying Chen et Jane Sautière », *Temps Zéro*, numéro 5, 2012, [en ligne] http://tempszero.contemporain.info/document1006 [consulté le 26 mars 2016].

PENJON, Jacqueline (dir.). *Débordements*, Cahier numéro 13, Nancy, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, 298 p.

SAINT-MARTIN, Lori. *Le nom de la mère : Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*. Québec, Éditions Nota bene (Essais Critiques), 1999, 331 p.

SAINT-MARTIN, Lori. *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Nouvelles études québécoises), 2010, 428 p.

SAUTIÈRE, Jane. *Nullipare*. Essai. Paris, Gallimard (Verticales/Phase deux), 2008, 152 p.